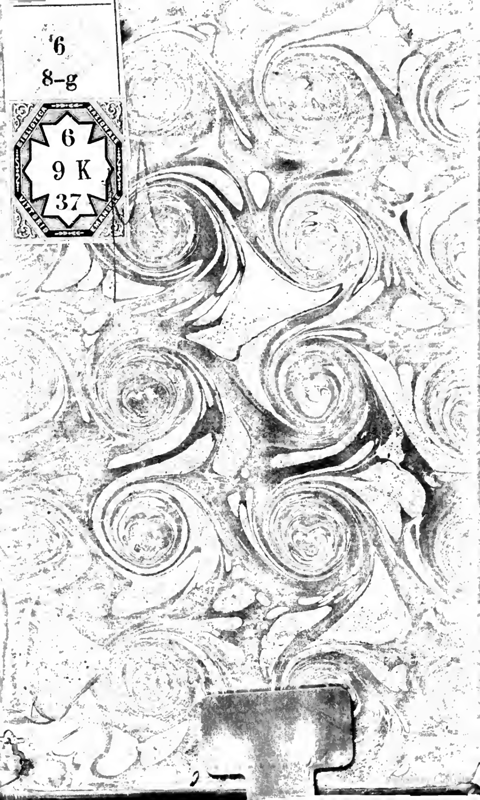



6
8-g
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
9 K
37



DES TROPES
OU
DES DIFÉRENS SENS

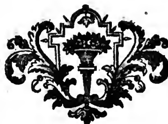
Dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue.

Ouvrage utile pour l'intelligence des Auteurs, & qui peut servir d'introduction à la Rhétorique & à la Logique.

Par Monsieur DU MARSAIS.

NOUVELLE ÉDITION.



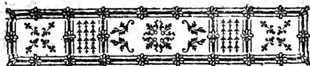




A PARIS,
Chez DAVID, Libraire, rue des Mathurins.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.





À MADAME

LA MARQUISE

DE POMPADOUR,

DAME DU PALAIS DE LA REINE.



MADAME,



La protection éclairée que vous accordez aux Lettres, & l'accueil favorable dont vous honorez ceux qui les

cultivent avec ſuccès, vous donnent un droit légitime à leurs hommages: mais oſerai-je le dire ici, MADAME, ces hommages, quoique dûs à la ſupériorité de vos lumieres & de vos connoiſſances, ne ſont ſouvent qu'un commerce de l'intérêt qui veut acheter les faveurs de la grandeur & de la fortune. Pour moi, MADAME, en publiant ſous vos auſpices le chef-d'œuvre d'un de nos plus profonds Grammairiens, je ne veux qu'apprendre à toute la terre que je dois beaucoup à votre juſtice & à vos bontés. Ma voix eſt trop foible pour ſe faire entendre; mais cet Ouvrage de M. du Marſais la portera dans tous les lieux & dans tous les tems. Je le choiſis comme un marbre que les ſiecles reſpecteront, & ſur le-

quel resteront éternellement gravés des témoignages publics de ma reconnoissance.

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur

DAVID.

AVERTISSEMENT



De la première Edition.

JE ſuis perſuadé par des expériences réitérées, que la méthode la plus facile & la plus ſure pour comencer à aprendre le latin, eſt de ſe ſervir d'abord d'une interprétation interlinéaire, où la conſtruction ſoit toute faite, & où les mots ſous-entendus ſoient ſupléés. J'eſpère doner bientôt au public quelques-unes de ces traductions.

Mais, quand les jeunes gens ſont devenus capables de réflexion, on doit leur montrer les règles de la Grammaire, & faire avec eux les obſervations grammaticales qui ſont néceſſaires pour l'intelligence du texte qu'on explique. C'eſt dans cette vue que j'ai compoſé une Grammaire où

j'ai rassemblé ces observations.

Je divise la Grammaire en sept parties, c'est-à-dire, que je pense que les observations que l'on peut faire sur les mots, en tant que signes de nos pensées, peuvent être réduites sous sept articles, qui sont :

I. La conoissance de la proposition & de la période, en tant qu'elles sont composées de mots, dont les terminaisons & l'arangement leur font signifier ce qu'on a dessein qu'ils signifient :

II. L'Orthographe.

III. La Prosodie, c'est-à-dire, la partie de la Grammaire, qui traite de la prononciation des mots, & de la quantité des syllabes.

IV. L'Etymologie.

V. Les préliminaires de la Syntaxe : j'apèle ainsi la partie qui traite de la nature des mots & de leurs propriétés grammaticales, c'est-à-

dire, des nombres, des genres, des persones, des terminaisons; elle contient ce qu'on apèle les Rudimens.

VI. La Syntaxe.

VII. Enfin la conoissance des diférens sens dans lesquels un même mot est employé dans une même langue. La conoissance de ces diférens sens est nécessaire, pour avoir une véritable intelligence des mots, en tant que signes de nos pensées: ainsi j'ai cru qu'un traité sur ce point apartenoit à la Grammaire; & qu'il ne faloit pas atendre que les enfans eussent passé sept ou huit ans dans l'étude du latin, pour leur aprendre ce que c'est que le sens propre & le sens figuré, & ce qu'on entend par Métaphore ou par Métonymie.

On ne peut faire aucune question sur les mots, qui ne puisse être réduite sous quelqu'un de ces sept articles.

Tel eſt le plan que je me ſuis fait, il y a long-tems, de la Grammaire.

Mais, quoique ces diférentes parties ſoient liées entre elles, de telle ſorte qu'en les réuniſſant toutes enſemble, elles forment un tout qu'on apèle *Grammaire*; cependant chacune en particulier ne ſupoſe néceſſairement que les conoiſſances qu'on a aquiſes par l'uſage de la vie. Il n'y a guère que les préliminaires de la ſyntaxe qui doivent précéder néceſſairement la ſyntaxe; les autres parties peuvent aler aſſez indiféramment l'une avant l'autre : ainſi cette partie de Grammaire que je done aujourd'hui, ne ſupoſant point les autres parties, & pouvant facilement y être ajoutée, doit être regardée come un traité particulier ſur les tropes & ſur les diférens ſens dans leſquels on peut prendre un même mot.

Nous avons des traités particuliers

ſur l'orthographe, ſur la proſodie, ou quantité, ſur la ſyntaxe, &c : en voici un ſur les tropes.

Je rapèle quelquefois dans ce traité certains points, en diſant que j'en ai parlé plus au long ou dans la ſyntaxe, ou dans quelqu'autre partie de la Grammaire ; on doit me pardoner de renvoyer ainſi à des ouvrages qui ne ſont point encore imprimés, parce qu'en ces ocaſions je ne dis rien qu'on ne puiſſe bien entendre ſans avoir recours aux endroits que je rapèle, j'ai cru que puiſque les autres parties ſuivront celle-ci, il y auroit plus d'ordre & de liaiſon entre elles, à ſupoſer pour quelque tems ce que j'eſpère qui arivera.

AVERTISSEMENT.

PEu de tems après que ce Livre parut pour la première fois, je rencontrai par hazard un home riche qui ſortoit d'une maiſon pour entrer dans ſon caroſſe. Je viens, me dit-il, en paſſant d'entendre dire beaucoup de bien de votre *Hiſtoire des Tropes.* Il crut que les Tropes étoient un peuple. Cette aventure me fit faire réflexion à ce que bien d'autres perſones m'avoient déjà dit, que le titre de ce Livre n'étoit pas entendu de tout le monde; mais après y avoir bien penſé, j'ai vu qu'on en pouvoit dire autant d'un grand nombre d'autres ouvrages auxquels les Auteurs ont conſervé le nom propre de la Science ou de l'Art dont ils ont traité.

D'ailleurs, le mot de Tropes n'eſt

pas un terme que j'aie inventé, c'eſt un mot conu de toutes les perſones qui ont fait le cours ordinaire des études, & les autres qui étudient les belles-Lettres françoiſes trouvent ce mot dans toutes nos Rhétoriques.

Il n'y a point de Science ni d'Art qui ne ſoit déſigné par un nom particulier, & qui n'ait des termes conſacrés, inconus aux perſones à qui ces Sciences & ces Arts ſont étrangers. Les termes ſervent à abréger, à mettre de l'ordre & de la préciſion, quand une fois ils ſont expliqués & entendus. Seulement la bienſéance, & ce qu'on apèle l'*apropos*, exigent qu'on ne faſſe uſage de ces termes qu'avec des perſones qui ſont en état de les entendre, ou qui veulent s'en inſtruire, ou enfin quand il s'agit de la doctrine à laquelle ils apartiènent.

J'ai ajouté dans cette nouvelle édition, l'explication des noms que les Grammairiens donent aux autres fi-

gures, tant à celles qu'ils apèlent *figures de dictions, dictionum figuræ*, qu'à celles qu'ils noment figures de pensées, *figuræ sententiarum.*

Cette addition ne sera pas inutile, du moins à une sorte de persones, & pour le prouver, je vais raconter en peu de mots ce qui y a doné lieu.

J'alai voir il y a quelque-tems un jeune home qui a bon esprit, & qui a aquis avec l'âge assez de lumières & d'expérience pour sentir qu'il lui seroit utile de revenir sur ses pas, & de relire les Auteurs classiques. Les jeunes gens qui comencent leurs études, & qui en fournissent la carrière, n'ont pas encore assez de consistance, du moins comunément, pour être touchés des beautés des Auteurs qu'on leur fait lire, ni même pour en saisir le sens. Il seroit à souhaiter que le goût des plaisirs & les ocupations de leur état leur laissassent le loisir d'imiter le jeune home dont je parle.

Je le trouvai sur Horace. Il avoit sur son bureau l'Horace de M. Dacier, celui du P. Sanadon, & celui des *Variorum* avec les notes de Jean Bon. Il en étoit à l'Ode XIII. du Ve. Livre *Horrida tempestas*. Horace au troisième vers *nunc mare, nunc syluæ*, fait ce dernier mot de trois syllabes sy-lu æ. M. Dacier ne fait aucune remarque sur ce vers; le P. Sanadon se contente de dire qu'*Horace a fait ici ce mot de trois syllabes, & que ce n'est pas la première fois que ce Poëte l'a employé ainsi.* Jean Bon ajoute qu'Horace a fait ce mot de trois syllabes par Diérèse, *per Diæresin.* Mais qu'est-ce que faire un mot de trois syllabes par Diérèse ? c'est ce que Jean Bon n'explique pas, me dit ce jeune home. Y a-t-il là quelque mystère ? Ne vous en dit-il pas assez, lui repliquai-je, quand il vous dit que le mot est ici de trois syllabes. Oui, me répondit-il, si le Comentateur en demeuroit-là ;

mais il ajoute que c'est par *Diérèse*, & voilà ce que je n'entends point. Dans un autre endroit il dit que c'est par *Aphérèse*, ailleurs par *Epenthèse*, &c.

Je voudrois bien, ajouta le jeune home, que puisque ces termes sont en usage chez les Grammairiens, ils fussent expliqués dans quelque recueil où je puisse avoir recours au besoin. Ce fut ce qui me fit venir la pensée d'ajouter l'explication de ces termes à celle des Tropes.

Come les Géomètres ont doné des noms particuliers aux diférentes sortes d'angles, de triangles & de figures géométriques, angle obtus, angle adjacent, angles verticaux, triangle *isoscèle*, triangle *oxygone*, triangle *scalène*, triangle *amblygone*, &c. de même les Grammairiens ont doné des noms particuliers aux divers changemens qui arivent aux lettres & aux syllabes des mots. Le mot ne paroît pas alors sous sa forme ordi-

naire, il prend, pour ainſi dire, une nouvelle figure à laquelle les Grammairiens donent un nom particulier. J'ai cru qu'il ne feroit pas inutile d'expliquer ici ces diférentes figures, en faveur des jeunes gens, qui en trouvent ſouvent les noms dans leurs lectures, ſans y trouver l'explication de ces noms.

On me dira peut-être que je m'arrête ici quelquefois à des choſes trop aiſées & trop comunes. Mais les jeunes gens, pour qui principalement ce livre a été fait, ne viènent pas dans le monde avec la conoiſſance des choſes comunes, ils ont beſoin de les aprendre, & l'on doit les leur montrer avec ſoin, ſi l'on veut les faire paſſer à la conoiſſance de celles qui ſont plus dificiles & plus élevées, parce que celles-ci ſupoſent néceſſairement celles-là. C'eſt dans le diſcernement de la liaiſon, de la dépendance, de l'enchaînement & de la

ſubordination des conoiſſances, que conſiſte le talent du maître.

D'autres au contraire trouveront que ce Traité contient des réflexions qui ſont au-deſſus de la portée des jeunes gens, mais je les ſuplie d'obſerver que je ſupoſe toujours que les jeunes gens ont des maîtres. Mon objet eſt que les maîtres trouvent dans cet ouvrage les réflexions & les exemples dont ils peuvent avoir beſoin, ſi ce n'eſt pour eux-mêmes, au moins pour leurs élèves. C'eſt enſuite aux maîtres à régler l'uſage de ces réflexions & de ces exemples, ſelon les lumières, les talens & la portée de l'eſprit de leurs diſciples. C'eſt cette conduite qui écarte les épines, qui done le goût des lettres; de là l'amour de la lecture, d'où naît néceſſairement l'inſtruction; & l'inſtruction fait le bon citoyen, quand un intérêt ſordide & mal entendu n'y forme pas d'oppoſition.

ERRATA.

JE ne crois pas qu'il y ait de fautes typographiques dans cet ouvrage par l'attention des Imprimeurs, ou s'il y en a elles ne sont pas bien considérables. Cependant, come il n'y a point encore en France de manière uniforme d'orthographier, je ne doute pas que chacun, selon ses préjugés, ne trouve ici un grand nombre de fautes.

Mais, 1. mon cher Lecteur, avez-vous jamais médité sur l'Orthographe ? Si vous n'avez point fait de réflexions sérieuses sur cette partie de la Grammaire, si vous n'avez qu'une orthographe de hazard & d'habitude, permettez-moi de vous prier de ne point vous arêter à la manière dont ce livre est orthographié, vous vous y acoutumerez insensiblement.

2. Etes-vous partisan de ce qu'on apèle anciène orthographe ? Prenez donc la peine de mettre des lettres doubles qui ne se prononcent point, dans tous les mots que vous trouverez écrits sans ces doubles lettres. Ainsi, quoique selon vos principes il faille avoir égard à l'étymologie en écrivant, & que tous nos anciens auteurs, tels que Villehardouin, plus proches des sources que nous, écrivissent home, de *homo*, persone de *persona*, honeur de *honor*, doner de *donare*, naturèle de *naturalis*, &c. cependant ajoutez une *m* à *home*, & doublez les autres consones, malgré l'étymologie & la prononciation, & donez le nom de novateurs à ceux qui suivent l'anciène pratique.

Ils vous diront peut-être que les lettres sont des signes, que tout signe doit signifier quelque chose, qu'ainsi une lettre double qui ne marque ni l'étymologie, ni la prononciation d'un mot, est un signe qui ne signifie rien, n'importe : ajoutez-les toujours, satisfaites vos yeux, je ne veux rien qui vous blesse ; & pourvu que vous vous doniez la peine d'entrer dans le sens de mes paroles, vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira des signes qui servent à l'exprimer.

Vous me direz peut-être que je me suis écarté de l'usage présent : mais je vous suplie d'observer, 1. Que je

n'ai aucune manière d'écrire qui me soit particulière, & qui ne soit autorisée par l'exemple de plusieurs auteurs de réputation.

2. Le P. Bufier prétend même que le grand nombre des Auteurs suit aujourd'hui la nouvèle orthographe, c'est-à-dire qu'on ne suit plus exactement l'ancièné. *J'ai trouvé la nouvèle orthographe*, dit-il, (Gramm. Franç. pag. 388.) *dans plus des deux tiers des Livres qui s'impriment depuis dix ans.* Le P. Bufier nome les Auteurs de ces livres. Le P. Sanadon ajoute que depuis la supputation du P. Bufier le nombre des partisans de la nouvèle orthographe *s'est beaucoup augmenté & s'augmente encore tous les jours.* (Poësies d'Horace. Préface, page xvii.) Ainsi, mon cher Lecteur, je conviens que je m'éloigne de votre usage; mais selon le P. Bufier & le P. Sanadon, je me conforme à l'usage le plus suivi.

3. Etes-vous partisan de la nouvèle orthographe? Vous trouverez ici à réformer.

Le parti de l'ancièné orthographe & celui de la nouvèle se subdivisent en bien des branches: de quelque côté que vous soyez, retranchez ou ajoutez toutes les lettres qu'il vous plaira, & ne me condânez qu'après que vous aurez vu mes raisons dans mon Traité de l'Orthographe.

DES



DES TROPES



OU

DES DIFERENS SENS

Dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue.

PREMIERE PARTIE.

Des Tropes en général.

ARTICLE PREMIER.

Idées générales des Figures.



AVANT que de parler des Tropes en particulier, je dois dire un mot des figures en général; puisque les Tropes ne sont qu'une espèce de figures.

On dit communément que *les figures son des manières de parler éloignées de celles qui*

ſont naturèles & ordinaires : que *ce ſont de certains tours & de certaines façons de s'exprimer, qui s'éloignent en quelque choſe de la manière comune & ſimple de parler :* ce qui ne veut dire autre choſe, ſinon que les Figures ſont des manières de parler éloignées de celles qui ne ſont pas figurées, & qu'en un mot les Figures ſont des Figures, & ne ſont pas ce qui n'eſt pas Figures.

D'ailleurs, bien loin que les Figures ſoient des manières de parler éloignées de celles qui ſont naturèles & ordinaires, il n'y a rien de ſi naturel, de ſi ordinaire, & de ſi comun que les Figures dans le langage des homes. M. de Bretteville après avoir dit que *les Figures ne ſont autre choſe que de certains tours d'expreſſion & de penſée dont on ne ſe ſert point comunément*, ajoute « qu'il n'y » a rien de ſi aiſé & de ſi naturel. J'ai pris » ſouvent plaiſir, dit-il, à entendre des » payſans s'entretenir avec des Figures de » diſcours ſi variées, ſi vives, ſi éloignées » du vulgaire, que j'avois honte d'avoir ſi » long-tems étudié l'éloquence, voyant en » eux une certaine Rhétorique de nature » beaucoup plus perſuaſive, & plus élo- » quente que toutes nos Rhétoriques ar- » tificièles. »

Eloq. de la Chaire & du Barreau. L. III. ch. 1.

En éfet, je suis persuadé qu'il se fait plus de Figures un jour de marché à la Halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques. Ainsi, bien loin que les Figures s'éloignent du langage ordinaire des homes, ce seroient au contraire les façons de parler sans Figures qui s'en éloigneroient, s'il étoit possible de faire un discours où il n'y eût que des expressions non figurées. Ce sont encore les façons de parler recherchées, les Figures déplacées, & tirées de loin, qui s'écartent *de la manière comune & simple de parler*; come les parures afectées s'éloignent de la manière de s'habiller, qui est en usage parmi les honêtes gens.

Les Apôtres étoient persécutés, & ils soufroient patienment les persécutions. Qu'y a-t-il de plus naturel & de moins éloigné du langage ordinaire, que la peinture que fait S. Paul de cette situation & de cette conduite des Apôtres? * » On nous » maudit, & nous benissons : on nous » persécute, & nous soufrons la persécu» tion : on prononce des blasphèmes con-

* Maledicimur, & benedícimus : persecutiónem pátimur, & sustinémus : blasphemiámur, & óbsecrâmus. 1. *Cor. c. 4. v. 12.*

» tre nous, & nous répondons par des » prières. « Quoiqu'il y ait dans ces paroles de la ſimplicité, de la naïveté, & qu'elles ne s'éloignent en rien du langage ordinaire; cependant elles contiènent une fort belle Figure qu'on apèle *antithèſe*, c'eſt-à-dire, opoſition : *maudir* eſt opoſé à *benir*, *perſécuter* à *ſoufrir*, *blaſphèmes* à *prières*.

Il n'y a rien de plus comun que d'adreſſer la parole à ceux à qui l'on parle, & de leur faire des reproches quand on n'eſt pas content de leur conduite. * *O Nation incrédule & méchante !* s'écrie Jeſus-Chriſt, *juſques à quand ſerai-je avec vous ! juſques à quand aurai-je à vous ſoufrir !* C'eſt une Figure très-ſimple qu'on apèle *apoſtrophe*.

Oraiſ. funèb. de M. de Turène. *Exorde.*

M. Flêchier au comencement de ſon Oraiſon funèbre de M. de Turène, voulant donner une idée générale des exploits de ſon Héros, dit » conduites d'armées, » ſiéges de places, priſes de villes, paſſa» ges de rivières, attaques hardies, re» traites honorables, campemens bien or» donnés, combats ſoutenus, batailles » gagnées, énemis vaincus par la force,

* O generátio incrédula & pervérſa, quo uſque ero vobíſcum ! Quo uſque pátiar vos. *Matt. c.* 17. *v.* 16.

» dissipés par l'adresse, lassés par une sage
» & noble patience : Où peut-on trouver
» tant & de si puissans exemples, que dans
» les actions d'un home, &c. «

Il me semble qu'il n'y a rien dans ces paroles qui s'éloigne du langage militaire le plus simple ; c'est là cependant une Figure qu'on apèle *congeries*, amas, assemblage. M. Flêchier la termine en cet exemple, par une autre Figure qu'on apèle *interrogation*, qui est encore une façon de parler fort triviale dans le langage ordinaire.

Dans l'Andriène de Térence, Simon se croyant trompé par son fils, lui dit, *Quid ais omnium*... Que dis-tu le plus... vous voyez que la proposition n'est point entière, mais le sens fait voir que ce père vouloit dire à son fils, *Que dis-tu le plus méchant de tous les homes ?* Ces façons de parler dans lesquelles il est évident qu'il faut supléer des mots, pour achever d'exprimer une pensée que la vivacité de la passion se contente de faire entendre, sont fort ordinaires dans le langage des homes. On apèle cette figure *Ellipse*, c'est-à-dire, *omission*. *Andr. act. V. Sc. 3. v. 3.*

Il y a, à la vérité, quelques Figures qui

ne ſont uſitées que dans le ſtyle ſublime ; telle eſt la *proſopopée*, qui conſiſte à faire parler un mort, une perſonne abſente, ou même les choſes inanimées. » Ce tombeau » s'ouvriroit, ces oſſemens ſe rejoindroient » pour me dire : Pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis jamais » pour perſonne ? Laiſſe-moi repoſer dans » le ſein de la vérité, & ne viens pas » troubler ma paix, par la flaterie que » j'ai haïe. « C'eſt ainſi que M. Flêchier prévient ſes auditeurs, & les aſſure par cette *proſopopée*, que la flaterie n'aura point de part dans l'éloge qu'il va faire de M. le Duc de Montauſier.

Oraiſ. funèbre de M. de Montauſier.

Hors un petit nombre de figures ſemblables, réſervées pour le ſtyle élevé, les autres ſe trouvent tous les jours dans le ſtyle le plus ſimple, & dans le langage le plus comun.

Qu'eſt-ce donc que les Figures ? Ce mot ſe prend ici lui-même dans un ſens figuré. C'eſt une métaphore. *Figure* dans le ſens propre, eſt la forme extérieure d'un corps. Tous les corps ſont étendus ; mais outre cette propriété générale d'être étendus, ils ont encore chacun leur figure & leur forme particulière, qui fait que cha-

que corps paroît à nos yeux diférent d'un autre corps : il en eſt de même des expreſſions figurées ; elles font d'abord conoitre ce qu'on penſe ; elles ont d'abord cette propriété générale qui convient à toutes les phraſes & à tous les aſſemblages de mots, & qui conſiſte à ſignifier quelque choſe, en vertu de la conſtruction grammaticale ; mais de plus les expreſſions figurées ont encore une modification particulière qui leur eſt propre, & c'eſt en vertu de cette modification particulière, que l'on fait une eſpèce à part de chaque ſorte de figure.

L'antithèſe, par exemple, eſt diſtinguée des autres manières de parler, en ce que dans cet aſſemblage de mots qui forment l'antithèſe, les mots ſont opoſés les uns aux autres; ainſi quand on rencontre des exemples de ces ſortes d'opoſitions de mots, on les rapporte à l'antithèſe.

L'apoſtrophe eſt diférente des autres énonciations, parce que ce n'eſt que dans l'apoſtrophe qu'on adreſſe tout d'un coup la parole à quelque perſone préſente, ou abſente, &c.

Ce n'eſt que dans la proſopopée que l'on fait parler les morts, les abſens, ou

les êtres inanimés : il en eſt de même des autres figures, elles ont chacune leur caractère particulier, qui les diſtingue des autres aſſemblages de mots, qui font un ſens dans le langage ordinaire des homes.

Les Grammairiens & les Rhéteurs ayant fait des obſervations ſur les diférentes manières de parler, ils ont fait des claſſes particulières de ces diférentes manières, afin de mettre plus d'ordre & d'arangement dans leurs réfléxions. Les manières de parler dans leſquelles ils n'ont remarqué d'autre propriété que celle de faire conoitre ce qu'on penſe, ſont apelées ſimplement *phraſes*, *expreſſions*, *périodes* ; mais celles qui expriment non ſeulement des penſées, mais encore des penſées énoncées d'une manière particulière qui leur donne un caractère propre, celles-là, dis-je, ſont apelées *figures*, parce qu'elles paroiſſent, pour ainſi dire, ſous une forme particulière, & avec ce caractère propre qui les diſtingue les unes des autres, & de tout ce qui n'eſt que phraſe ou expreſſion.

Caract. Des ouvrag. de l'eſprit.

M. de la Bruyère dit » qu'il y a de certaines choſes dont la médiocrité eſt inſupportable : la poéſie, la muſique, la

» peinture, & le diſcours public. « Il n'y point là de figure ; c'eſt-à-dire, que toute cette phraſe ne fait autre choſe qu'exprimer la penſée de M. de la Bruyère, ſans avoir de plus un de ces tours qui ont un caractère particulier. Mais quand il ajoute, » Quel ſuplice que d'entendre déclamer » pompeuſement un froid diſcours, ou » prononcer de médiocres vers avec em- » phaſe ! « c'eſt la même penſée ; mais de plus elle eſt exprimée ſous la forme particulière de la ſurpriſe, de l'admiration, c'eſt une figure.

Imaginez-vous pour un moment une multitude de ſoldats, dont les uns n'ont que l'habit ordinaire qu'ils avoient avant leur engagement, & les autres ont l'habit uniforme de leur régiment : ceux-ci ont tous un habit qui les diſtingue, & qui fait conoitre de quel régiment ils ſont ; les uns ſont habillés de rouge, les autres de bleu, de blanc, de jaune, &c. Il en eſt de même des aſſemblages de mots qui compoſent le diſcours ; un lecteur inſtruit raporte un tel mot, une telle phraſe à une telle eſpèce de figure, ſelon qu'il y reconoit la forme, le ſigne, le caractère de cette figure ; les phraſes & les mots, qui

n'ont la marque d'aucune figure particulière, sont come les soldats qui n'ont l'habit d'aucun régiment : elles n'ont d'autres modifications que celles qui sont nécessaires pour faire conoitre ce qu'on pense.

Il ne faut point s'étoner si les figures, quand elles sont employées à propos, donent de la vivacité, de la force, ou de la grace au discours ; car outre la propriété d'exprimer les pensées, come tous les autres assemblages de mots, elles ont encore, si j'ose parler ainsi, l'avantage de leur habit, je veux dire, de leur modification particulière, qui sert à réveiller l'atention, à plaire, ou à toucher.

Mais, quoique les figures bien placées embélissent le discours, & qu'elles soient, pour ainsi dire, le langage de l'imagination & des passions ; il ne faut pas croire que le discours ne tire ses beautés que des figures. Nous avons plusieurs exemples en tout genre d'écrire, où toute la beauté consiste dans la pensée exprimée sans figure. Le pére des trois Horaces ne sachant point encore le motif de la fuite de son fils, aprend avec douleur qu'il n'a pas résisté aux trois Curiaces ·

*Corneille. Horaces. Act. III. sc. 3.

* *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?*

lui dit Julie, *Qu'il mourût*, répond le père.

* Dans une autre tragédie de Corneille, Prusias dit qu'en une ocasion dont il s'agit, il veut se conduire en *père*, en *mari*. Ne soyez ni l'un ni l'autre, lui dit Nicomède:

* Id. Nicomède. *Act. IV*, *sc. 3.*

PRUSIAS

Et que dois-je être ?

NICOMEDE

Roi.

Il n'y a point là de figure, & il y a cependant beaucoup de sublime dans ce seul mot: voici un exemple plus simple.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des Rois tout le tems de nos vies, Malherbe.
A souffrir des mépris, à ployer les genoux : *L. 1. Paraphr. du Ps. CXLV.*
Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont ce que nous somes,
Véritablement homes,
Et meurent come nous.

Je pourois raporter un grand nombre d'exemples pareils, énoncés sans figure, & dont la pensée seule fait le prix. Ainsi, quand on dit que les figures embélissent le discours, on veut dire seulement, que dans les ocasions où les figures ne seroient point déplacées, le même fonds de pen-

fée fera exprimé d'une manière ou plus vive ou plus noble, ou plus agréable par le fecours des figures, que fi on l'exprimoit fans figure.

De tout ce que je viens de dire, on peut former cette définition des figures : LES FIGURES font des manières de parler diftinctement des autres par une modification particulière, qui fait qu'on les réduit chacune à une efpèce à part, & qui les rend, ou plus vives, ou plus nobles, ou plus agréables que les manières de parler, qui expriment le même fonds de penfée, fans avoir d'autre modification particulière.

ARTICLE II.

Divifion des Figures.

Σχῆμα, ατος, forme, habit, attitude.

ON divife les figures en figures de penfées, *figúræ fententiárum*, *Schémata*; & en figures de mots, *figúræ verbórum*. Il y a cette diférence, dit Cicéron, * entre les figures de penfées & les figures de mots,

* Inter conformatiónem verbórum & Sententiárum hoc intereft, quòd verbórum tóllitur, fi verba mutáris, fententiárum pérmanet, quibufcúmque verbis uti velis. *Cic. de Orat. L. III. n.* 201. *aliter LII.*

que les figures de penſées dépendent uniquement du tour de l'imagination; elles ne conſiſtent que dans la manière particulière de penſer ou de ſentir, enſorte que la figure demeure toujours la même, quoiqu'on viène à changer les mots qui l'expriment. De quelque manière que M. Flêchier eût fait parler M. de Montauſier dans la proſopopée que j'ai raportée ci-deſſus, il auroit fait une proſopopée. Au contraire, les figures de mots ſont telles que ſi vous changez les paroles, la figure s'évanouit; par exemple, lorſque parlant d'une armée navale, je dis qu'elle étoit compoſée de cent *voiles*; c'eſt une figure de mots dont nous parlerons dans la ſuite; *voiles* eſt là pour *vaiſſeaux*: que ſi je ſubſtitue le mot de *vaiſſeaux* à celui de *voiles*, j'exprime également ma penſée; mais il n'y a plus de figure.

CHAPITRE III.

Diviſion des figures de mots.

IL y a quatre diférentes ſortes de figures qui regardent les mots.

1°. Celles que les Grammairiens apè-

lent *figures de diction*: elles regardent les changemens qui arivent dans les lettres ou dans les syllabes des mots; telle est; par exemple, la syncope, c'est le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe au milieu d'un mot; *scuta virûm* pour *virórum*.

2°. Celles qui regardent uniquement la construction; par exemple, lorsqu'Horace parlant de Cléopatre, dit *monstrum, quæ*... nous disons en françois *la plupart des homes disent*, & non pas *dit*. On fait alors la construction selon le sens. Cette figure s'apèle *syllepse*. J'ai traité ailleurs de ces sortes de figures, ainsi je n'en parlerai point ici.

L. 1. Od. 37. v. 21.

3°. Il y a quelques figures de mots, dans lesquelles les mots conservent leur signification propre, telle est la répétition; &c. C'est aux Rhéteurs à parler de ces sortes de figures, aussi bien que des figures de pensées. Dans les unes & dans les autres, la figure ne consiste point dans le changement de signification des mots; ainsi elles ne sont point de mon sujet.

4°. Enfin il y a des figures de mots qu'on apèle *Tropes*; les mots prènent par ces figures des significations diférentes de

leur ſignification propre. Ce ſont là les figures dont j'entreprens de parler dans cette partie de la Grammaire.

ARTICLE IV.

Définition des Tropes.

LEs Tropes ſont des figures par leſquelles on fait prendre à un mot une ſignification, qui n'eſt pas préciſément la ſignification propre de ce mot: ainſi pour entendre ce que c'eſt qu'un trope, il faut comencer par bien comprendre ce que c'eſt que la ſignification propre d'un mot; nous l'expliquerons bien-tôt.

Ces figures ſont apelées *tropes* du grec *tropos convérſio*, dont la racine eſt *trepo*, verto, *je tourne*. Elles ſont ainſi apelées, parce que quand on prend un mot dans le ſens figuré, on le tourne, pour ainſi dire, afin de lui faire ſignifier ce qu'il ne ſignifie point dans le ſens propre : *voiles* dans le ſens propre ne ſignifie point *vaiſſeaux*, les voiles ne ſont qu'une partie du vaiſſeau : cependant *voiles* ſe dit quelquefois pour *vaiſſeaux*, come nous l'avons déja remarqué. τρόπος τρέπω.

Les tropes ſont des figures, puiſque ce ſont des manières de parler, qui, outre la propriété de faire conoître ce qu'on penſe, ſont encore diſtinguées par quelque diférence particulière, qui fait qu'on les raporte chacune à une eſpèce à part.

Il y a dans les tropes une modification ou diférence générale qui les rend tropes; & qui les diſtingue des autres figures: elle conſiſte en ce qu'un mot eſt pris dans une ſignification qui n'eſt pas préciſément ſa ſignification propre; mais de plus chaque trope diféré d'un autre trope, & cette diférence particulière conſiſte dans la manière dont un mot s'écarte de ſa ſignification propre: par exemple, *Il n'y a plus de Pyrénées*, dit Louis XIV. d'immortèle mémoire, lorſque ſon petit-fils le Duc d'Anjou, aujourd'hui Philippe V. fut apelé à la Couronne d'Eſpagne. Louis XIV. vouloit-il dire que les Pyrénées avoient été abimées ou anéanties? nulement: perſone n'entendit cette expreſſion à la lettre, & dans le ſens propre; elle avoit un ſens figuré. Boileau faiſant alluſion à ce qu'en 1664. le Roi envoya au ſecours de l'Empereur des troupes qui déſirent les Turcs, & encore à ce que Sa Majeſté

Majesté établit la compagnie des Indes, dit :

Quand je vois ta sagesse. . . . .
Rendre à l'*Aigle* éperdu sa première vigueur, Discours au Roi.
La France sous tes loix maitriser la Fortune,
Et nos vaisseaux domtant l'un & l'autre *Neptune*....

Ni l'*Aigle* ni *Neptune* ne se prènent point là dans le sens propre. Telle est la modification ou diférence générale, qui fait que ces façons de parler sont des tropes.

Mais quelle espèce particulière de trope? cela dépend de la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre pour en prendre une autre. Les Pyrénées dans le sens propre, sont de hautes montagnes qui séparent la France & l'Espagne. *Il n'y a plus de Pyrénées*, c'est-à-dire, plus de séparation, plus de division, plus de guerre : il n'y aura plus à l'avenir qu'une bone intelligence entre la France & l'Espagne : c'est une métonymie du signe; ou une métalepse : les Pyrénées ne seront plus un signe de séparation.

L'Aigle est le symbole de l'Empire; l'Empereur porte un aigle à deux têtes dans ses armoiries : ainsi, dans l'exemple que je viens de raporter; l'*aigle* signifie

l'Allemagne. C'eſt le ſigne pour la choſe ſignifiée : c'eſt une métonymie.

Neptune étoit le Dieu de la mer, il eſt pris dans le même exemple pour l'Ocean, pour la mer des Indes orientales & occidentales : c'eſt encore une métonymie. Nous remarquerons dans la ſuite ces diférences particulières qui font les diférentes eſpèces de tropes.

Il y a autant de tropes qu'il y a de manières diférentes, par leſquelles on done à un mot une ſignification qui n'eſt pas préciſément la ſignification propre de ce mot. *Aveugle* dans le ſens propre, ſignifie une perſone qui eſt privée de l'uſage de la vue : ſi je me ſers de ce mot pour marquer ceux qui ont été guéris de leur aveuglement, come quand Jeſus-Chriſt a dit, *les aveugles voient*, alors *aveugles* n'eſt plus dans le ſens propre, il eſt dans un ſens que les Philoſophes apèlent *ſens diviſé* : ce ſens diviſé eſt un trope, puiſqu'alors *aveugles* ſignifie ceux qui ont été aveugles, & non pas ceux qui le ſont. Ainſi outre les tropes dont on parle ordinairement, j'ai cru qu'il ne ſeroit pas inutile ni étranger à mon ſujet, d'expliquer encore ici les autres ſens dans leſquels un même mot peut être pris dans le diſcours.

Matt. c. XI. v. 5.

ARTICLE V.

Le traité des Tropes est du ressort de la Grammaire. On doit conoître les Tropes pour bien entendre les Auteurs, & pour avoir des conoissances exactes dans l'art de parler & d'écrire.

AU reste ce traité me paroît être une partie essentièle de la Grammaire, puisqu'il est du ressort de la Grammaire de faire entendre la véritable signification des mots, & en quel sens ils sont employés dans le discours.

Il n'est pas possible de bien expliquer l'auteur même le plus facile, sans avoir recours aux conoissances dont je parle ici. Les livres que l'on met d'abord entre les mains des començans, aussi-bien que les autres livres, sont pleins de mots pris dans des sens détournés & éloignés de la première signification de ces mots; par exemple :

Tityre, tu pátulæ, récubans sub tégmine fagi; Virg. Ecl. I. v. I.
Sylvéstrem, ténui, musam meditáris, avénâ.

Vous méditez une Muse, c'est-à-dire, *une*

chanson, vous vous exercez à chanter. Les Muses étoient regardées dans le Paganisme comme les Déesses qui inspiroient les Poëtes & les Musiciens: ainsi *Muse* se prend ici pour la chanson même, c'est la cause pour l'éfet; c'est une métonymie particulière, qui étoit en usage en latin; nous l'expliquerons dans la suite.

Avéna dans le sens propre, veut dire de *l'aveine:* mais parce que les Bergers se servirent de petits tuyaux de blé ou d'aveine pour en faire une sorte de flute, come font encore les enfans à la campagne; de là par extension on a apelé *avéna* un chalumeau, une flute de Berger.

On trouve un grand nombre de ces sortes de figures dans le Nouveau Testament, dans l'Imitation de J. C. dans les fables de Phèdre, en un mot, dans les livres mêmes qui sont écrits le plus simplement, & par lesquels on comence: ainsi je demeure toujours convaincu que cette partie n'est point étrangère à la Grammaire, & qu'un Grammairien doit avoir une conoissance détaillée des tropes.

Réponse à une objection.

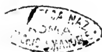
Je conviens, si l'on veut, qu'on peut bien parler sans jamais avoir apris les noms particuliers de ces figures. Combien

de persones se servent d'expressions métaphoriques, sans savoir précisément ce que c'est que métaphore ? C'est ainsi qu'il y avoit plus de 40. ans que le Bourgeois-Gentilhome *disoit de la Prose, sans qu'il en sût rien.* Ces conoissances ne sont d'aucun usage pour faire un compte, ni pour *bien conduire une maison*, come dit M^e. Jourdain, mais elles sont utiles & nécessaires à ceux qui ont besoin de l'art de parler & d'écrire; elles mettent de l'ordre dans les idées qu'on se forme des mots ; elles servent à démêler le vrai sens des paroles, à rendre raison du discours, & donent de la précision & de la justesse.

Molière Bourg. Gentil. act. II. sc. 4.

Ibid. act. III. sc. 3.

Les Sciences & les Arts ne sont que des observations sur la pratique : l'usage & la pratique ont précédé toutes les sciences & tous les arts; mais les sciences & les arts ont ensuite perfectioné la pratique. Si Molière n'avoit pas étudié lui-même les observations détaillées de l'art de parler & d'écrire, ses pièces n'auroient été que des pièces informes, où le génie, à la vérité, auroit paru quelquefois; mais qu'on auroit renvoyées à l'enfance de la Comédie : ses talens ont été perfectionés par les observations, & c'est l'art même qui lui a



apris à ſaiſir le ridicule d'un art déplacé.

On voit tous les jours des perſones qui chantent agréablement, ſans conoître les notes, les clés, ni les règles de la Muſique, elles ont chanté pendant bien des années des *ſol* & des *fa*, ſans le ſavoir ; faut-il pour cela qu'elles rejètent les ſecours qu'elles peuvent tirer de la Muſique, pour perfectioner leur talent ?

Nos pères ont vêcu ſans conoître la circulation du ſang ; faut-il négliger la conoiſſance de l'Anatomie ? & ne faut-il plus étudier la Phyſique, parce qu'on a reſpiré pendant pluſieurs ſiècles ſans ſavoir que l'air eût de la peſanteur & de l'élaſticité ? Tout a ſon tems & ſes uſages, & Molière nous déclare dans ſes préfaces, qu'il ne ſe moque que des abus & du ridicule.

ARTICLE VI.

Sens Propre, Sens Figuré.

AVant que d'entrer dans le détail de chaque Trope, il eſt néceſſaire de bien comprendre la diférence qu'il y a entre le ſens propre & le ſens figuré.

Un mot eſt employé dans le diſcours, ou dans le ſens propre, ou en général dans un ſens figuré, quel que puiſſe être le nom que les Rhéteurs donent enſuite à ce ſens figuré.

Le ſens propre d'un mot, c'eſt la première ſignification du mot. Un mot eſt pris dans le ſens propre, lorſqu'il ſignifie ce pourquoi il a été premiérement établi; par exemple: *Le feu brûle*, *la lumière nous éclaire*, tous ces mots là ſont dans le ſens propre.

Mais, quand un mot eſt pris dans un autre ſens, il paroît alors, pour ainſi dire, ſous une forme empruntée, ſous une figure qui n'eſt pas ſa figure naturèle, c'eſt-à-dire, celle qu'il a eue d'abord; alors on dit que ce mot eſt au figuré; par exemple: *Le feu de vos yeux*, *le feu de l'imagination*, *la lumière de l'eſprit*, *la clarté d'un diſcours*.

Maſque dans le ſens propre, ſignifie une ſorte de couverture de toile cirée ou de quelque autre matière, qu'on ſe met ſur le viſage pour ſe déguiſer ou pour ſe garantir des injures de l'air. Ce n'eſt point dans ce ſens propre que Malherbe prenoit le mot de *maſque*, lorſqu'il diſoit qu'à la

Cour il y avoit plus de masques que de visages : *masques* est là dans un sens figuré, & se prend pour *persones dissimulées*, pour ceux qui cachent leurs véritables sentimens, qui se démontent, pour ainsi dire, le visage, & prènent des mines propres à marquer une situation d'esprit & de cœur toute autre que celle où ils sont éfectivement.

Ce mot *voix*, (*vox*) a été d'abord établi pour signifier le son qui sort de la bouche des animaux, & sur-tout de la bouche des homes. On dit d'un home, qu'il a la voix mâle ou féminine, douce ou rude, claire ou enrouée, foible ou forte, enfin aigue, flexible, grêle, cassée, &c. En toutes ces occasions, *voix* est pris dans le sens propre, c'est-à-dire, dans le sens pour lequel ce mot a été d'abord établi : mais quand on dit que *le mensonge ne sauroit étoufer la voix de la vérité dans le fond de nos cœurs*, alors *voix* est au figuré, il se prend pour *inspiration intérieure*, *remords*, &c. On dit aussi que *tant que le Peuple Juif écouta la voix de Dieu*, c'est-à-dire, tant qu'il obéit à ses commandemens, *il en fut assisté*. *Les brebis entendent la voix du pasteur*, on ne veut pas dire seulement qu'elles

reconoissent sa voix, & la distinguent de la voix d'un autre home, ce qui seroit le sens propre; on veut marquer principalement qu'elles lui obéissent, ce qui est le sens figuré. *La voix du sang*, *la voix de la nature*, c'est-à-dire, les mouvemens intérieurs que nous ressentons à l'occasion de quelque accident arrivé à un parent, &c. *La voix du peuple est la voix de Dieu*, c'est-à-dire, que le sentiment du peuple, dans les matières qui sont de son ressort, est le véritable sentiment.

C'est par la voix qu'on dit son avis dans les délibérations, dans les élections, dans les assemblées où il s'agit de juger; ensuite, par extension, on a apelé *voix*, le sentiment d'un particulier, d'un Juge; ainsi en ce sens, *voix* signifie *avis*, *opinion*, *sufrage*, *il a eu toutes les voix*, c'est à-dire, tous les sufrages; *briguer les voix*, *la pluralité des voix*; *il vaudroit mieux*, s'il étoit possible, *peser les voix que de les compter*, c'est-à-dire, qu'il vaudroit mieux suivre l'avis de ceux qui sont les plus savans & les plus sensés, que de se laisser entraîner au sentiment aveugle du plus grand nombre.

Voix signifie aussi dans un sens étendu,

gémiſſement, *prière*. *Dieu a écouté la voix de ſon peuple*, &c.

Tous ces diférens ſens du mot *voix*, qui ne ſont pas préciſément le premier ſens, qui ſeul eſt le ſens propre, ſont autant de ſens figurés.

ARTICLE VII.

Réflexions générales ſur le Sens Figuré.

I.

Origine du Sens Figuré.

LA liaiſon qu'il y a entre les idées acceſſoires, je veux dire, entre les idées qui ont raport les unes aux autres, eſt la ſource & le principe des divers ſens figurés que l'on done aux mots. Les objets qui font ſur nous des impreſſions, ſont toujours acompagnés de diférentes circonſtances qui nous frapent, & par leſquelles nous déſignons ſouvent, ou les objets mêmes qu'elles n'ont fait qu'acompagner, ou ceux dont elles nous réveillent le ſouvenir. Le nom propre de l'idée acceſſoire eſt ſouvent plus préſent à l'imagination que

le nom de l'idée principale, & ſouvent auſſi ces idées acceſſoires, déſignant les objets avec plus de circonſtances que ne feroient les noms propres de ces objets, les peignent ou avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément. De-là le ſigne pour la choſe ſignifiée, la cauſe pour l'éfet, la partie pour le tout, l'antécédent pour le conſéquent, & les autres tropes dont je parlerai dans la ſuite. Come l'une de ces idées ne ſauroit être réveillée ſans exciter l'autre, il arive que l'expreſſion figurée eſt auſſi facilement entendue que ſi l'on ſe ſervoit du mot propre ; elle eſt même ordinairement plus vive & plus agréable quand elle eſt employée à propos, parce qu'elle réveille plus d'une image ; elle atache ou amuſe l'imagination & done aiſément à deviner à l'eſprit.

I I.

Uſages ou éfets des Tropes.

1. Un des plus fréquens uſages des tropes, c'eſt de réveiller une idée principale, par le moyen de quelque idée acceſſoire : c'eſt ainſi qu'on dit cent voiles pour cent vaiſſeaux ; cent feux pour cent maiſons ;

il aime la bouteille, c'eſt-à-dire, il aime le vin; le fer pour l'épée; la plume ou le ſtyle pour la manière d'écrire, &c.

2. Les tropes donent plus d'énergie à nos expreſſions. Quand nous ſomes vivement frapés de quelque penſée, nous nous exprimons rarement avec ſimplicité; l'objet qui nous ocupe ſe préſente à nous, avec les idées acceſſoires qui l'acompagnent, nous prononçons les noms de ces images qui nous frapent, ainſi nous avons naturèlement recours aux tropes, d'où il arrive que nous feſons mieux ſentir aux autres ce que nous ſentons nous-mêmes: de là viènent ces façons de parler, *il eſt enflamé de colère*, *il eſt tombé dans une erreur groſſière*, *flétrir la réputation*, *s'enivrer de plaiſir*, &c.

3. Les Tropes ornent le diſcours. M. Fléchier voulant parler de l'inſtruction qui diſpoſa M. le Duc de Montauſier à faire abjuration de l'héréſie, au lieu de dire ſimplement qu'il ſe fit inſtruire, que les miniſtres de J. C. lui aprirent les dogmes de la Religion Catholique, & lui découvrirent les erreurs de l'héréſie, s'exprime en ces termes: » Tombez, tombez, voiles » importuns qui lui couvrez la vérité de

» nos myſtères : & vous, Prêtres de Jéſus-
» Chriſt, prenez le glaive de la parole,
» & coupez ſagement juſqu'aux racines
» de l'erreur, que la naiſſance & l'éduca-
» tion avoient fait croître dans ſon ame.
» Mais par combien de liens étoit-il re-
» tenu ?

Outre l'Apoſtrophe, figure de penſée, qui ſe trouve dans ces paroles, les Tropes en font le principal ornement : *Tombez voiles, couvrez, prenez le glaive, coupez juſqu'aux racines, croître, liens, retenu ;* toutes ces expreſſions ſont autant de tropes qui forment des images, dont l'imagination eſt agréablement ocupée.

4. Les Tropes rendent le diſcours plus noble : les idées comunes auxquelles nous ſomes acoutumés, n'excitent point en nous ce ſentiment d'admiration & de ſurpriſe, qui élève l'ame : en ces ocaſions on a recours aux idées acceſſoires, qui prêtent, pour ainſi dire, des habits plus nobles à ces idées comunes. *Tous les homes meurent également ;* voilà une penſée comune : Horace a dit :

Pállida mors, æquo pulſat pede páuperum tabérnas Liv. 1. od. 4.
Regúmque turres.

On fait la paraphrase simple & naturèle que Malherbe a fait de ces vers.

Malherb. VI.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier ;
La cruèle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.



Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix,
Et la garde qui veille aux barières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Au lieu de dire que c'est un Phénicien, qui a inventé les caractères de l'écriture, ce qui seroit une expression trop simple pour la Poësie, Brébeuf a dit :

Pharsale, Lib. III.

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Doner de la couleur & du corps aux pensées. *

5. Les tropes sont d'un grand usage pour déguiser des idées dures, désagréables, tristes, ou contraires à la modestie ;

* Phœníces primi, famæ si créditur, ausi
Mansúram, rúdibus, vocem signáre, figúris. *Lucan. Lib.* III. *v.* 220.

on en trouvera des exemples dans l'article de l'euphémisme, & dans celui de la périphrase.

6. Enfin les tropes enrichissent une langue en multipliant l'usage d'un même mot, ils donent à un mot une signification nouvèle, soit parce qu'on l'unit avec d'autres mots, auxquels souvent il ne se peut joindre dans le sens propre, soit parce qu'on s'en sert par extension & par ressemblance, pour supléer aux termes qui manquent dans la langue.

Mais il ne faut pas croire avec quelques Savans, que les tropes n'aient *d'abord été inventés que par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres*, & qu'ils aient *contribué depuis à la beauté & à l'ornement du discours, de même à peu près que les vêtemens ont été employés dans le comencement pour couvrir le corps & le défendre contre le froid, & ensuite ont servi à l'embélir & à l'orner.* Je ne crois pas qu'il y ait un assez grand nombre de mots qui supléent à ceux qui manquent, pour pouvoir dire que tel ait été le premier & le principal usage des tropes. D'ailleurs ce n'est point là, ce me semble, la marche, pour ainsi dire, de la nature, l'imagination a trop de

Manière d'ensçigner & d'étudier les belles lettres, par M. Rollin, tom. II. p. 246. & Cic. de Oratore, n. 155. aliter XXXVIII. Voss. inst. orat. L. IV. c. VI. n. 14.

part dans le langage & dans la conduite des homes, pour avoir été précédée en ce point par la nécessité. Si nous disons d'un home qui marche avec trop de lenteur; qu'*il va plus lentement qu'une tortue*; d'un autre, qu'*il va plus vîte que le vent*, d'un passioné, qu'*il se laisse emporter au torrent de ses passions*, &c. c'est que la vivacité avec laquelle nous ressentons ce que nous voulons exprimer, excite en nous ces images, nous en somes ocupés les premiers, & nous nous en servons ensuite pour mètre en quelque sorte devant les yeux des autres ce que nous voulons leur faire entendre. Les homes n'ont point consulté, s'ils avoient ou s'ils n'avoient pas des termes propres pour exprimer ces idées, ni si l'expression figurée seroit plus agréable que l'expression propre, ils ont suivi les mouvemens de leur imagination, & ce que leur inspiroit le desir de faire sentir vivement aux autres ce qu'ils sentoient eux-mêmes, vivement. Les Rhéteurs ont ensuite remarqué que telle expression étoit plus noble, telle autre plus énergique, celle-là plus agréable, celle-ci moins dure; en un mot, ils ont fait leurs observations sur le langage des homes.

Je prendrai la liberté à ce sujet, de m'arêter un moment sur une remarque de peu d'importance : c'est que pour faire voir que l'on *substitue quelquefois des termes figurés à la place des mots propres qui manquent*, ce qui est très-véritable, Cicéron, Quintilien & M. Rollin, qui pense & qui parle come ces grands homes, disent que c'est *par emprunt & par métaphore qu'on a apelé* gemma *le bourgeon de la vigne : parce*, disent-ils, *qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer.* Mais si nous en croyons les Etymologistes, *gemma* est le mot propre pour signifier le bourgeon de la vigne, & ç'a été ensuite par figure que les Latins ont doné ce nom aux perles & aux pierres précieuses. En éfet, c'est toujours le plus comun & le plus conu qui est le propre, & qui se prête ensuite au sens figuré. Les laboureurs du pays Latin conoissoient les bourgeons des vignes & des arbres, & leur avoient doné un nom avant que d'avoir vu des perles & des pierres précieuses : mais come on dona ensuite par figure & par imitation ce même nom aux perles & aux pierres précieuses, & qu'aparemment Cicéron, Quintilien &

M. Rollin, Tome II. p. 246.

Verbi translátio instituta est inópiæ causâ, frequentátâ

M. Rollin ont vu plus de perles que de bourgeons de vignes, ils ont cru que le nom de ce qui leur étoit plus conu, étoit le nom propre, & que le figuré étoit celui de ce qu'ils conoissoient moins.

III.

Ce qu'on doit observer, & ce qu'on doit éviter dans l'usage des Tropes, & pourquoi ils plaisent.

Les Tropes qui ne produisent pas les éfets que je viens de remarquer, sont défectueux. Ils doivent sur-tout être clairs,

delectatiónis. Nam *gemmáre vites, luxúriem esse in herbis, lætas ségetes*, étiam rustici dicunt. *Cic.* de Orator. *L.* III. n. 155. aliter XXXVIII.

Necessitáte rústici dicunt gemmam in vítibus. Quid enim dicerent aliud? *Quintil.* instit. orat. *lib* VIII. *cap.* 6. Metaph.

Gemma est id quod in arbóribus tuméscit cum párere incípiunt, à *geno*, id est, gigno: hinc Margaríta & deinceps omnis lapis pretiósus dícitur *gemma*.... quod habet quoque Peróttus, cujus hæc sunt verba, » lapíllos gemmas vocavêre à similitúdine gemmárum quas in vítibus » sive arbóribus cérnimus; gemmæ enim própriè sunt púpuli quos primo vites emíttunt; & gemmáre vites di» euntur, dum gemmas emíttunt. « *Martinii Lexicon*, voce *gemma*.

Gemma óculus vitis propriè. 2. gemma deinde generále nomen est lápidum pretiosórum. *Bas. Fabri Thesaur.* v. *gemma*.

faciles, se présenter naturèlement, & n'être mis en œuvre qu'en tems & lieu. Il n'y a rien de plus ridicule en tout genre, que l'afectation & le défaut de convenance. Molière dans ses Précieuses, nous fournit un grand nombre d'exemples de ces expressions recherchées & déplacées. La convenance demande qu'on dise simplement à un laquais, *donez des siéges*, sans aler chercher le détour de lui dire; *voiturez-nous ici les comodités de la conversation.* Les Préc. Rid. Sc. ix. De plus, les idées accessoires ne jouent point, si j'ose parler ainsi, dans le langage des Précieuses de Molière, ou ne jouent point come elles jouent dans l'imagination d'un home sensé: *Le conseiller des graces,* ibid. Sc. vi. pour dire le miroir: *contentez l'envie qu'a ce fauteuil de vous embrasser,* ibid. Sc. ix. pour dire asséyez-vous.

Toutes ces expressions tirées de loin & hors de leur place, marquent une trop grande contention d'esprit, & font sentir toute la peine qu'on a eue à les rechercher: elles ne sont pas, s'il est permis de parler ainsi, à l'unisson du bon sens, je veux dire qu'elles sont trop éloignées de la manière de penser, de ceux qui ont l'esprit droit & juste, & qui sentent les conve-

nances. Ceux qui cherchent trop l'ornement dans le discours, tombent souvent dans ce défaut, sans s'en apercevoir ; ils se savent bon gré d'une expression qui leur paroît brillante & qui leur a coûté, & se persuadent que les autres en doivent être aussi satisfaits qu'ils le sont eux-mêmes.

On ne doit donc se servir de Tropes que lorsqu'ils se présentent naturèlement à l'esprit ; qu'ils sont tirés du sujet ; que les idées accessoires les font naître ; ou que les bienséances les inspirent : ils plaisent alors, mais il ne faut point les aler chercher dans la vue de plaire.

Manière d'enseigner. T. II. p. 247.

Je ne crois donc pas que ces sortes de figures *plaisent extrêmement, par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aler au loin chercher des expressions étrangères à la place des naturèles, qui sont sous la main*, si l'on peut parler ainsi. Quoique ce soit là une pensée de Cicéron, adoptée par M. Rollin, je crois plûtôt que les expressions figurées donent de la grace au discours, parce que, come ces deux grands homes le

ib. p. 248.

remarquent, *elles donent du corps, pour ainsi dire, aux choses les plus spirituèles, & les font presque toucher au doigt & à l'œil par les images qu'elles en tracent à l'imagination ;*

en un mot, par les idées ſenſibles & acceſſoires.

IV.

Suite des Réflexions générales ſur le Sens figuré.

I. Il n'y a peut-être point de mot qui ne ſe prène en quelque ſens figuré, c'eſt-à-dire, éloigné de ſa ſignification propre & primitive.

Les mots les plus comuns & qui reviènent ſouvent dans le diſcours, ſont ceux qui ſont pris le plus fréquemment dans un ſens figuré, & qui ont un plus grand nombre de ces ſortes de ſens : tels ſont *corps*, *ame*, *tête*, *couleur*, *avoir*, *faire*, &c.

II. Un mot ne conſerve pas dans la traduction tous les ſens figurés qu'il a dans la langue originale : chaque langue a des expreſſions figurées qui lui ſont particulières, ſoit parce que ces expreſſions ſont tirées de certains uſages établis dans un pays, & inconus dans un autre ; ſoit par quelque autre raiſon purement arbitraire. Les diférens ſens figurés du mot *voix*, que nous avons remarqués, ne ſont pas tous en uſage en latin, on ne dit point *vox* pour

sufrage. Nous disons *porter envie*, ce qui ne seroit pas entendu en latin par *ferre invidiam*: au contraire, *morem gérere alícui*, est une façon de parler latine, qui ne seroit pas entendue en françois, si on se contentoit de la rendre mot à mot, & que l'on traduisît, *porter la coutume à quelqu'un*, au lieu de dire, faire voir à quelqu'un qu'on se conforme à son goût, à sa manière de vivre, être complaisant, lui obéir. Il en est de même de *vicem gérere*, *verba dare*, & d'un grand nombre d'autres façons de parler que j'ai remarquées ailleurs, & que la pratique de la version interlinéaire aprendra.

Ainsi, quand il s'agit de traduire en une autre langue quelque expression figurée, le traducteur trouve souvent que sa langue n'adopte point la figure de la langue originale, alors il doit avoir recours à quelque autre expression figurée de sa propre langue, qui réponde, s'il est possible, à celle de son auteur.

Le but de ces sortes de traductions, n'est que de faire entendre la pensée d'un auteur; ainsi on doit alors s'atacher à la pensée & non à la lettre, & parler come l'auteur lui-même auroit parlé, si la lan-

gue dans laquelle on le traduit avoit été sa langue naturèle. Mais quand il s'agit de faire entendre une langue étrangère, on doit alors traduire litéralement, afin de faire comprendre le tour original de cette langue.

V.

Observations sur les Dictionaires Latins-François.

Nos Dictionaires n'ont point assés remarqué ces diférences; je veux dire, les divers sens que l'on done par figure à un même mot dans une même langue; & les diférentes significations que celui qui traduit est obligé de doner à un même mot ou à une même expression, pour faire entendre la pensée de son auteur. Ce sont deux idées fort diférentes que nos Dictionaires confondent; ce qui les rend moins utiles & souvent nuisibles aux començans. Je vais faire entendre ma pensée par cet exemple.

Porter, se rend en latin dans le sens propre par *ferre*: mais quand nous disons *porter envie*, *porter la parole*, *se porter bien ou mal*, &c, on ne se sert plus de *ferre* pour rendre ces façons de parler en latin:

la langue latine a ſes expreſſions particulières pour les exprimer; *porter* ou *ferre* ne ſont plus alors dans l'imagination de celui qui parle latin : ainſi, quand on conſidère *porter*, tout ſeul & ſéparé des autres mots qui lui donent un ſens figuré, on manqueroit d'exactitude dans les Dictionaires françois-latins, ſi l'on diſoit d'abord ſimplement que *porter* ſe rend en latin par *ferre*, *invidére*, *álloqui*, *valére*, &c.

Pourquoi donc tombe-t on dans la même faute dans les Dictionaires latins-françois, quand il s'agit de traduire un mot latin ? Pourquoi joint-on à la ſignification propre d'un mot, quelqu'autre ſignification figurée qu'il n'a jamais tout ſeul en latin ? La figure n'eſt que dans notre françois, parce que nous nous ſervons d'une autre image, & par conſéquent de mots tout diférens ; par exemple : * *Míttere* ſignifie, dit on, envoyer, retenir, arêter, écrire, n'eſt-ce pas come ſi l'on diſoit dans le Dictionaire françois-latin, que *porter* ſe rend en latin par *ferre*, *invidére*, *álloqui*, *valére* ? Jamais *míttere* n'a eu la ſignification de *retenir*, *d'arêter*, *d'écrire* dans l'imagination d'un home qui

* Voyez le Dictionaire latin-françois, imprimé ſous le nom du R. P. Tachart, en 1727, & quelques autres Dictionaires nouveaux.

parloit latin. Quand Térence a dit : * *lácrymas mitte*, & ** *missam iram fáciet ; míttere* avoit toujours dans son esprit la signification *d'envoyer :* envoyez loin de vous vos larmes, votre colère, come on renvoie tout ce dont on veut se défaire. Que si en ces ocasions nous disons plutôt, *retenez vos larmes, retenez votre colère*, c'est que pour exprimer ce sens, nous avons recours à une métaphore prise de l'action que l'on fait quand on retient un cheval avec le frein, ou quand on empêche qu'une chose ne tombe ou ne s'échape. Ainsi il faut toujours distinguer les deux sortes de traductions dont j'ai parlé ailleurs. Quand on ne traduit que pour faire entendre la pensée d'un auteur, on doit rendre, s'il est possible, figure par figure, sans s'atacher à traduire litéralement ; mais quand il s'agit de doner l'intelligence d'une langue, ce qui est le but des Dictionaires, on doit traduire litéralement, afin de faire entendre le sens figuré qui est en usage en cette langue à l'égard d'un certain mot ; autrement c'est tout confondre : les Dictionaires nous diront que *aqua* signifie *le feu*, de la même manière qu'ils nous disent que *míttere* veut dire *arêter*,

* Adelp. Act. 3. sc. 2. v. 37.

** Hec. Act. 5. sc. 2. v. 14.

retenir ; car enfin les Latins crioient *aquas*, *aquas*, * c'est-à-dire, *afférte aquas*, quand le feu avoit pris à la maison, & nous crions alors *au feu*, c'est-à-dire, acourez au feu pour aider à l'éteindre. Ainsi quand il s'agit d'aprendre la langue d'un auteur, il faut d'abord doner à un mot sa signification propre, c'est-à-dire, celle qu'il avoit dans l'imagination de l'auteur qui s'en est servi, & ensuite on le traduit, si l'on veut, selon la traduction des pensées, c'est à-dire, à la manière dont on rend le même fonds de pensée, selon l'usage d'une autre langue.

* Térrita vicinas, Téïa clamat aquas. Prop. L. 4. El. 9. v. 32. *ad extinguéndum incendium*, inquit Beroaldus. Ibid.

Míttere ne signifie donc point en latin *retenir*, non plus que *péllere*, qui veut dire *chasser*. Si Térence a dit *lácrymas mitte*, Virgile a dit dans le même sens, *lácrymas diléctæ pelle Creúsæ*. Chassez les larmes de Créüse, c'est-à-dire, les larmes que vous répandez pour l'amour de Créüse, cessez de pleurer votre chère Créüse, retenez les larmes que vous répandez pour l'amour d'elle, consolez-vous.

En. 2. v. 785.

Míttere ne veut pas dire non plus en latin *écrire* : & quand on trouve *míttere epístolam alícui*, cela veut dire dans le latin, *envoyer une lettre à quelqu'un*, & nous di-

ſons plus ordinairement, *écrire une lettre à quelqu'un.* Je ne finirois point ſi je voulois rapporter ici un plus grand nombre d'exemples du peu d'exactitude de nos meilleurs Dictionaires; *merces* punition, *nox* la mort, *pulvis* le bareau, &c.

Je voudrois donc que nos Dictionaires donaſſent d'abord à un mot latin la ſignification propre que ce mot avoit dans l'imagination des auteurs latins: qu'enſuite ils ajoutaſſent les divers ſens figurés que les Latins donoient à ce mot. Mais quand il arrive qu'un mot joint à un autre, forme une expreſſion figurée, un ſens, une penſée que nous rendons en notre langue, par une image diférente de celle qui étoit en uſage en latin; alors je voudrois diſtinguer:

1. Si l'explication litérale qu'on a déja donée du mot latin, ſuffit pour faire entendre à la lettre l'expreſſion figurée, ou la penſée litérale du latin; en ce cas, je me contenterois de rendre la penſée à notre manière; par exemple: *míttere* envoyer, *mitte iram*, retenez votre colère, *míttere epíſtolam alícui*, écrire une lettre à quelqu'un.

Província, Province, de *pro* ou *procul*,

& de *vincíre* lier, obliger, ou ſelon d'autres, de *víncere*, vaincre : c'étoit le nom générique que les Romains donoient aux pays dont ils s'étoient rendus maîtres hors de l'Italie. On dit dans le ſens propre, *provínciam cápere*, *ſuſcípere*, prendre le gouvernement d'une province, en être fait gouverneur ; & on dit par métaphore, *provínciam ſuſcípere*, être dans un emploi, dans une fonction, faire quelque entrepriſe. *Provínciam cepíſti duram*, tu t'es chargé d'une mauvaiſe comiſſion, d'un emploi dificile.

Ter. Phor. Act. 1. ſc. 2.

2. Mais lorſque la façon de parler latine eſt trop éloignée de la françoiſe, & que la lettre n'en peut pas être aiſément entendue, les Dictionaires devroient l'expliquer d'abord litéralement, & enſuite ajouter la phraſe françoiſe qui répond à la latine ; par exemple : *láterem crudum lavâre*, laver une brique crue, c'eſt-à-dire, perdre ſon tems & ſa peine, perdre ſon latin. Qui laveroit une brique avant qu'elle fût cuite, ne feroit que de la boue, & perdroit la brique. On ne doit pas conclure de cet exemple, que jamais *lavâre* ait ſignifié en latin perdre, ni *later* tems ou peine.

Au reſte, il eſt évident que ces diverſes ſignifications qu'une langue done à un même mot d'une autre langue, ſont étrangères à ce mot dans la langue originale ; ainſi elles ne ſont point de mon ſujet : je traite ſeulement ici des diférens ſens que l'on done à un même mot dans une même langue, & non pas des diférentes images dont on peut ſe ſervir en traduiſant, pour exprimer le même fonds de penſée.



DES TROPES.

SECONDE PARTIE.

Des Tropes en particulier.

I.

La Catachrese,

Abus, *Extension*, *ou Imitation*.

Καταχρησις Abúſio.

LEs langues les plus riches n'ont point un aſſez grand nombre de mots pour exprimer chaque idée particulière, par un terme qui ne ſoit que le ſigne propre de cette idée; ainſi l'on eſt ſouvent obligé d'emprunter le mot propre de quelqu'autre idée, qui a le plus de raport à celle qu'on veut exprimer; par exemple: l'uſage ordinaire eſt de clouer des fers ſous les piés des chevaux, ce qui s'apèle *ferrer un cheval*; que s'il arive qu'au lieu de fer on ſe ſerve d'argent, on dit alors que les chevaux *ſont ferrés d'argent*, plutôt que d'inventer un nouveau mot qui ne ſeroit pas entendu: on ferre auſſi d'argent une caſſette, &c. alors *ferrer* ſignifie par exten-

fion, garnir d'argent au lieu de fer. On dit de même *aler à cheval sur un bâton*, c'est-à-dire, se mettre sur un bâton de la même manière qu'on se place à cheval.

Lúdere par impar; equitáre in arúndine longâ. Hor. 2. sat. 3. v. 24.

Dans les ports de mer on dit *bâtir un vaisseau*, quoique le mot de *bâtir* ne se dise proprement que des maisons ou autres édifices: Virgile s'est servi d'*ædificáre*, bâtir, en parlant du cheval de Troie; & Cicéron a dit, *ædificáre classem*, bâtir une flote. Æn. 2. v. 16. Cic. pro lege Maniliâ. n. 4.

Dieu dit à Moïse, *je ferai pleuvoir pour vous des pains du Ciel*, & ces pains c'étoit la mâne: Moïse en la montrant dit aux Juifs, *voilà le pain que Dieu vous a doné pour vivre*. Ainsi la mâne fut apelée *pain* par extension. Exod. ch. XVI. v. 4. & 5.

Parricída, parricide, se dit en latin & en françois, non seulement de celui qui tue son père, ce qui est le premier usage de ce mot; mais il se dit encore par extension de celui qui fait mourir sa mère, ou quelqu'un de ses parens, ou enfin quelque persone sacrée.

Ainsi la Catachrése est un écart que certains mots font de leur première signi-

fication, pour en prendre une autre qui y a quelque raport, & c'eſt auſſi ce qu'on apèle *extenſion* : par exemple ; *feuille* ſe dit par extenſion ou imitation des choſes qui ſont plates & minces, come les feuilles des plantes ; on dit *une feuille de papier*, *une feuille de fer blanc*, *une feuille d'or*, *une feuille d'étain*, qu'on met derrière les miroirs : *une feuille de carton ; le talc ſe léve par feuilles* ; *les feuilles d'un paravent*, &c.

La langue, qui eſt le principal organe de la parole, a doné ſon nom par métonymie & par extenſion au mot générique dont on ſe ſert pour marquer les idiomes, le langage des diférentes nations : *langue latine*, *langue françoiſe.*

Glace, dans le ſens propre, c'eſt de l'eau gelée : ce mot ſignifie enſuite par imitation, par extenſion, un verre poli, une glace de miroir, une glace de caroſſe.

Glace ſignifie encore une ſorte de compoſition de ſucre & de blanc d'œuf, que l'on coule ſur les biſcuits, ou que l'on met ſur les fruits confits.

Enfin, *glace* ſe dit encore au pluriel, d'une ſorte de liqueur congelée.

Il y a même des mots qui ont perdu leur première ſignification, & n'ont retenu que

que celle qu'ils ont eue par extenſion : *florir, floriſſant*, ſe diſoient autrefois des arbres & des plantes qui ſont en fleurs ; aujourd'hui on dit plus ordinairement *fleurir* au propre, & *florir* au figuré : ſi ce n'eſt à l'infinitif, c'eſt au moins dans les autres modes de ce verbe ; alors il ſignifie être en crédit, en honeur, en réputation : *Pétrarque floriſſoit* vers le milieu du XIV. ſiècle : *une armée floriſſante, un empire floriſſant.* » La langue grèque, dit Madame » Dacier, ſe maintint encore aſſez *floriſ-* » *ſante* juſqu'à la priſe de Conſtantinople, » en 1453.

Prince, en latin *princeps*, ſignifioit ſeulement autrefois, premier, principal ; mais aujourd'hui en françois il ſignifie, un ſouverain, ou une perſone de maiſon ſouveraine.

Le mot *Imperátor*, Empereur, ne fut d'abord qu'un titre d'honeur que les ſoldats donoient dans le camp à leur Général, quand il s'étoit diſtingué par quelque expédition mémorable : on n'avoit ataché à ce mot aucune idée de ſouveraineté, du tems même de Jules Céſar, qui avoit bien la réalité de ſouverain, mais qui gouvernoit ſous la forme de l'anciène Républi-

que. Ce mot perdit ſon anciène ſignification vers la fin du règne d'Auguſte, ou peut-être même plus tard.

Le mot latin *ſuccúrrere*, que nous traduiſons par *ſecourir*, veut dire proprement *courir ſous* ou *ſur*. Cicéron s'en eſt ſervi pluſieurs fois en ce ſens; *ſuccúrram atque ſubíbo. Quidquid* * *ſuccúrrit libet ſcríbere*, & Sénèque dit, *óbvios, ſi nomen non ſuccúrrit, Dóminos ſalutámus;* » lorſque nous rencontrons quelqu'un, & que ſon nom ne » nous vient pas dans l'eſprit, nous l'apelons Monſieur. « Cependant come il faut ſouvent ſe hâter & courir pour venir au ſecours de quelqu'un, on a doné inſenſiblement à ce mot par extenſion, le ſens d'*aider* ou *ſecourir*.

* Cic. ad Att. L. 14. Epiſt. 1. ſub finem. Senec. Ep. 111.

Pétere, ſelon Perizonius, vient du grec *peto* & *petomai*, dont le premier ſignifie *tomber*, & l'autre *voler;* enſorte que ces verbes marquent une action qui ſe fait avec éfort & mouvement vers quelque objet; ainſi:

πέτω πέτομαι Periz. in Sanct. min. lib. 4. c. 4. n. 46.

1. Le premier ſens de *pétere*, c'eſt *aler vers*, *ſe porter avec ardeur* vers un objet; enſuite on done à ce mot par extenſion pluſieurs autres ſens, qui ſont une ſuite du premier.

2. Il signifie *souhaiter d'avoir*, *briguer*, *demander*; pétere consulátum, *briguer le consulat*; pétere núptias alicújus, *rechercher une persone en mariage*.

3. *Aler prendre*; unde mihi petam cibum. Ter. Heaut. 5. 2. 25.

4. *Aler vers quelqu'un*; & en conséquence *le fraper*, *l'ataquer*. Virgile a dit: *malo me Galatéa petit*, & Ovide, *à pópulo saxis prætereúnte petor*. Ecl. 3. v. 64. Eleg. de nuce. v. 2.

5. Enfin *pétere* veut dire par extension, *aler en quelque lieu*, ensorte que ce lieu soit l'objet de nos demandes & de nos mouvemens. Les compagnons d'Enée, après leur naufrage, demandent à Didon qu'il leur soit permis de se mètre en état d'aler en Italie, dans le Latium, ou du moins d'aler trouver le Roi Aceste.

——— Itáliam læti Latiúmque petámus. Virg. Æn. 1. v. 558.

. . . .

At freta Sicániæ saltem sedésque parátas,
Unde huc advécti, regémque petámus Acésten.

La réponse de Didon est digne de remarque:

Seu vos Hespériam magnam Saturniáque arva,
Sive Erycis fines, regémque optátis Acésten.

où vous voyez qu'*optátis* explique *petámus*.

Virg. Æn. 12. v. 555. *Advértere* ſignifie *tourner vers* : *advértere agmen urbi*, tourner ſon armée vers la ville ; *navem advértere*, tourner ſon vaiſſeau vers quelque endroit, y aborder : enſuite on l'a dit par métaphore de l'eſprit ; *advértere ánimum*, *advértere mentem* ; tourner l'eſprit vers quelque objet, faire atention, faire réflexion, conſidérer : on a même fait un mot compoſé de *ánimum* & d'*advértere* ; *anim-advértere*, conſidérer, remarquer, examiner.

Mais parce qu'on tourne ſon eſprit, ſon reſſentiment, vers ceux qui nous ont ofenſés, & qu'on veut punir ; on a doné enſuite par extenſion le ſens de *punir* à *animadvértere* ; *verbéribus animadvertébant in cives* ; * ils tournoient leur reſſentiment, leur colère, avec des verges contre les citoyens, c'eſt-à-dire, qu'ils condanoient au fouet les citoyens. Remarquez qu'*ánimus* ſe prend alors dans le ſens de colère. * *Animus*, dit Faber, ſe prend ſouvent pour cette partie de l'ame, *quæ ímpetus habet & motus*.

* Saluſte Catil. 51.

* Baſil. Fab. Theſ. v. *ánimus*.

Hor. lib. 1. Epiſt. 2. v. 62.
Ira furor brevis eſt ; ánimum rege, qui niſi paret
Imperat ; hunc frenis, hunc tu compéſce caténâ.

Ces ſortes d'extenſions doivent être au-

d

torisées par l'usage d'une langue, & ne sont pas toujours réciproques dans une autre langue ; c'est-à-dire, que le mot françois ou alemand, qui répond au mot latin, selon le sens propre, ne se prend pas toujours en françois ou en alemand dans le même sens figuré que l'on done au mot latin : *demander* répond à *pêtere* ; cependant nous ne disons point *demander* pour *ataquer*, ni pour *aler à*.

Oppidò dans son origine est le datif d'*óppidum*, ville ; *óppido* pour *la ville*, au datif. Les laboureurs en s'entretenant ensemble, dit Festus, se demandoient l'un à l'autre, avez-vous fait bone récolte ? *Sæpè respondebátur*, *quantùm vel óppido satis essèt*, j'en aurois pour nourir toute la ville : & de là est venu qu'on a dit *óppido* adverbialement, pour beaucoup ; *hinc in consuetúdinem venit ut dicerétur*, óppido *pro* valdè, multùm. *Festus*. v. Oppido.

Dont vient de *undè*, ou plutôt de *de undè*, come nous disons *delà*, *dedans*. *Aliquid déderis undè utátur*, donez-lui un peu d'argent dont il puisse vivre en le metant à profit : ce mot ne se prend plus aujourd'hui dans sa signification primitive ; on ne dit pas la ville *dont je viens*, mais *d'où je viens*.

Terence. Adelph. Act. 5. sc. 9. v. 24.

Propináre, boire à la ſanté de quelqu'un, eſt un mot purement grec, qui veut dire à la lettre, *boire le premier*. Quand les anciens vouloient exciter quelqu'un à boire, & faire à peu près à ſon égard ce que nous apelons *boire à la ſanté*; ils prenoient une coupe pleine de vin, ils en buvoient un peu les premiers, & enſuite ils préſentoient la coupe à celui qu'ils vouloient exciter à boire. * Cet uſage s'eſt conſervé en Flandre, en Holande, & dans le Nord: on fait l'eſſai, c'eſt-à-dire, qu'avant que de vous préſenter le vaſe, on en boit un peu, pour vous marquer que vous pouvez en boire ſans rien craindre. De là, par extenſion, par imitation, on s'eſt ſervi de *propináre* pour *livrer quelqu'un, le trahir pour faire plaiſir à un autre*; *le livrer*, *le doner* come on done la coupe à boire après avoir fait l'eſſai. *Je vous le livre*, dit Térence, en ſe ſervant par extenſion du mot *propíno*, *moquez vous de lui tant qu'il vous*

Ter. Eun. Act. v. ſcène dern.

* Hîc Regína gravem gemmis auróque propóſcit,
Implevítque mero páteram. . . . .
— & in menſa láticum libávit honórem,
Primáque libáto ſummo tenus áttigit ore:
Tum Bítiæ dedit increpitans; ille ímpiger hauſit
Spumántem páteram, & pleno ſe próluit auro. Æn. I. 732.

plaira, hunc vobis deridéndum propíno.

Nous avons vu dans la cinquième partie de cette Grammaire, que la préposition supléoit aux raports qu'on ne sauroit marquer par les terminaisons des mots; qu'elle marquoit un raport général ou une circonstance générale, qui étoit ensuite déterminée par le mot qui suit la préposition.

Or, ces raports ou circonstances générales sont presque infinies, & le nombre des prépositions est extrêmement borné; mais pour supléer à celles qui manquent, on done divers usages à la même préposition.

Chaque préposition a sa première signification, elle a sa destination principale, son premier sens propre; & ensuite par extension, par imitation, par abus, en un mot par catachrèse, on la fait servir à marquer d'autres raports qui ont quelque analogie avec la destination principale de la préposition, & qui sont suffisament indiqués par le sens du mot qui est lié à cette préposition; par exemple:

La préposition *in* est une préposition de lieu, c'est-à-dire, que son premier usage est de marquer la circonstance générale

d'être dans un lieu. *César fut tué dans le sénat, entrer dans une maison, serrer dans une cassette.*

Ensuite on considère par métaphore les diférentes situations de l'esprit & du corps, les diférens états de la fortune, en un mot les diférentes manières d'être, come autant de lieux où l'home peut se trouver; & alors on dit par extension, *être dans la joie, dans la crainte, dans le dessein, dans la bone ou dans la mauvaise fortune, dans une parfaite santé, dans le désordre, dans l'épée, dans la robe, dans le doute,* &c.

On se sert aussi de cette préposition pour marquer le tems: c'est encore par extension, par imitation; on considère le tems come un lieu, *nolo me in témpore hoc vídeat senex*, c'est le dernier vers du quatrième acte de l'Andriène de Térence.

Ubi & *ibi* sont des adverbes de lieu; on les fait servir aussi par imitation pour marquer le tems, *hæc ubi dicta*, après que ces mots furent dits, après ces paroles. *Non tu ibi natum? (objurgasti)* n'alâtes-vous pas sur le champ gronder votre fils? ne lui dites-vous rien alors?

Virg. Æn. 1. v. 85. Térence, And. Act. 1. sc. 1. v. 122.

On peut faire de pareilles observations sur les autres prépositions, & sur un grand nombre d'autres mots.

» La prépoſition *après*, dit M. l'Abé de » Dangeau, * marque premièrement poſtériorité de lieu entre des perſones ou » des choſes : *marcher après quelqu'un ; le* » *valet court après ſon maître ; les Conſeillers* » *ſont aſſis après les Préſidens.*

* Feuille volante ſur la prépoſition *après*.

Enſuite, conſidérant les honeurs, les richeſſes, &c. come des êtres réels, on a dit par imitation, *courir après les honeurs*, *ſoupirer après ſa liberté.*

» *Après*, marque auſſi poſtériorité de » tems, par une eſpèce d'extenſion de la » quantité de lieu à celle du tems. *Pierre* » *eſt arrivé après Jaques.* Quand un home » marche après un autre, il arive ordi- » nairement plus tard ; *après demain*, *après* » *dîné*, &c.

» *Ce Tableau eſt fait d'après le Titien. Ce* » *payſage eſt fait d'après nature* : ces façons » de parler ont raport à la poſtériorité de » tems. Le Titien avoit fait le tableau » avant que le peintre le copiât ; la nature » avoit formé le payſage avant que le pein- » tre le repréſentât.

C'eſt ainſi que les prépoſitions latines *à* & *ſub* marquent auſſi le tems, come je l'ai fait voir en parlant des prépoſitions.

» Il me ſemble, dit M. l'Abé de Dan-

» geau, qu'il ſeroit fort utile de faire voir
» coment on eſt venu à doner tous ces
» divers uſages à un même mot; ce qui
» eſt comun à la plûpart des langues.

Le mot d'*heures* ὥρα, n'a ſignifié d'abord que le tems; enſuite par extenſion il a ſignifié les quatre ſaiſons de l'année. Lorſ-

Iliad. L. V. Trad. pag. 224. Rem. p. 278.

qu'Homère dit que *depuis le comencement des tems les heures veillent à la garde du haut Olympe*, & que *le ſoin des portes du ciel leur eſt confié*; Madame Dacier remarque qu'-Homère apèle les *heures* ce que nous apelons *les ſaiſons*.

Herod. L. 2. Pline, L. 7. c. 60.

Hérodote dit que les Grecs ont pris des Babyloniens l'uſage de diviſer le jour en douze parties. Les Romains prirent enſuite cet uſage des Grecs, il ne fut introduit chez les Romains qu'après la première guerre punique: ce fut vers ce tems-là que par une autre extenſion l'on dona le nom d'*heures* aux douze parties du jour, & aux douze parties de la nuit; celles-ci étoient diviſées en quatre veilles, dont chacune comprenoit trois heures.

Dans le langage de l'Egliſe, les jours de la ſemaine qui ſuivent le dimanche, ſont apelés *féries* par extenſion.

Il y avoit parmi les anciens des fêtes &

des féries : les fêtes étoient des jours Solemnels où l'on faisoit des jeux & des sacrifices avec pompe ; les féries étoient seulement des jours de repos où l'on s'abstenoit du travail. Festus prétend que ce mot vient *à feriéndis victimis*.

L'anée chrétiène començoit autrefois au jour de Pâques ; ce qui étoit fondé sur ce passage de S. Paul : *Quómodò Christus resurréxit à mórtuis, ita & nos in novitáte vitæ ambulémus*. Rom. c. 6. v. 4.

L'Empereur Constantin ordona que l'on s'abstiendroit de toute œuvre servile pendant la quinzaine de Pâques, & que ces quinze jours seroient *féries* : cela fut exécuté du moins pour la premiére semaine ; ainsi tous les jours de cette premiére semaine furent *féries*. Le lendemain du dimanche d'après Pâques fut la seconde férie, ainsi des autres. L'on dona ensuite par extension, par imitation, le nom de *férie seconde*, *troisième*, *quatrième*, &c. aux autres jours des semaines suivantes, pour éviter de leur doner les noms profanes des Dieux des payens.

C'est ainsi que chez les Juifs le nom de *sabat* (*sabbatum*) qui signifie *repos*, fut doné au septième jour de la semaine, en mé-

moire de ce qu'en ce jour Dieu se reposa ; pour ainsi dire, en cessant de créer de nouveaux êtres : ensuite par extension on dona le même nom à tous les jours de la semaine, en ajoutant *premier*, *second*, *troisième*, &c. *prima*, *secunda*, &c, *sabbatórum*. *Sábbatum* se dit aussi de la semaine. On dona encore ce nom à chaque septième année, qu'on apela *année sabatique*, & enfin à l'année qui arivoit après sept fois sept ans, c'étoit le jubilé des Juifs ; tems de rémission, de restitution, où chaque particulier rentroit dans ses anciens héritages aliénés, & où les esclaves devenoient libres.

Notre verbe *aler*, signifie dans le sens propre, *se transporter d'un lieu à un autre* ; mais ensuite dans combien de sens figurés n'est il pas employé par extension ! Tout mouvement qui aboutit à quelque fin ; toute manière de procéder, de se conduire, d'ateindre à quelque but ; enfin tout ce qui peut être comparé à des voyageurs qui vont ensemble, s'exprime par le verbe *aler ; je vais*, ou *je vas ; aler à ses fins*, *aler droit* au but : *il ira loin*, c'est-à-dire, il fera de grands progrès, *aler étudier, aler lire*, &c.

Devoir, veut dire dans le sens propre,

être obligé par les loix à payer ou à faire quelque chose : on le dit ensuite par extension de tout ce qu'on doit faire par bienséance, par politesse, *nous devons aprendre ce que nous devons aux autres, & ce que les autres nous doivent.*

Devoir se dit encore par extension de ce qui arivera, come si c'étoit une dette qui dût être payée : *je dois sortir : instruisez-vous de ce que vous êtes, de ce que vous n'êtes pas, & de ce que vous devez être*, c'est-à-dire, de ce que vous serez, de ce à quoi vous êtes destiné.

Notre verbe auxiliaire *avoir*, que nous avons pris des Italiens, vient dans son origine du verbe *habére*, avoir, posséder. César a dit qu'il envoya au devant toute la cavalerie qu'il avoit assemblée de toute la province, *quem coactum habébat.* Il dit encore dans le même sens, *avoir les fermes tenues à bon marché*, c'est-à-dire, *avoir pris les fermes à bon marché, les tenir à bas prix.* Dans la suite on s'est écarté de cette signification propre d'*avoir*, & on a joint ce verbe par métaphore & par abus, à un supin, à un participe ou adjectif; ce sont des termes abstraits dont on parle come de choses réelles : *amávi*, j'ai aimé, *hábeo*

Cæsar præmisit equitátum omnem, quem ex omni províncià coáctum habébat. Cæsar de bello Gallico. L. 1.

Vectigália parvo prétio redempta habére. Idem ibid.

Nostram adolescéntiam ha-

bent despi- cátam. *Ter. Eun.* Act. 2. sc. 3. v. 92.

amátum; aimé est alors un supin, un nom qui marque le sentiment que le verbe signifie; je posséde le sentiment d'aimer, come un autre posséde sa montre. On est si fort acoutumé à ces façons de parler, qu'on ne fait plus atention à l'anciène significátion propre d'*avoir* ; on lui en done une autre qui ne signifie *avoir* que par figure, & qui marque en deux mots le même sens que les Latins exprimoient en un seul mot: Nos Grammairiens qui ont toujours raporté notre Grammaire à la Grammaire latine, disent qu'alors *avoir* est un verbe auxiliaire, parce qu'il aide le supin ou le participe du verbe à marquer le même tems que le verbe latin signifie en un seul mot.

Etre, *avoir*, *faire*, sont les idées les plus simples, les plus comunes, & les plus intéressantes pour l'home: or les homes parlent toujours de tout par comparaison à eux-mêmes; de là vient que ces mots ont été le plus détournés à des usages diférens: *être assis*, *être aimé*, &c. *avoir de l'argent*, *avoir peur*, *avoir honte*, *avoir quelque chose faite*, & en moins de mots *avoir fait*.

De plus, les homes réalisent leurs abstractions; ils en parlent par imitation;

come ils parlent des objets réels : ainſi ils ſe ſont ſervis du mot *avoir* en parlant de choſes inanimées & de choſes abſtraites. On dit *cette ville a deux lieues de tour*, *cet ouvrage a des défauts ; les paſſions ont leur uſage* ; *il a de l'eſprit*, *il a de la vertu* : & enſuite par imitation & par abus, *il a aimé*, *il a lu*, &c.

Remarquez en paſſant que le verbe *a* eſt alors au préſent, & que la ſignification du prétérit n'eſt que dans le ſupin ou participe.

On a fait auſſi du mot *il* un terme abſtrait, qui repréſente une idée générale, l'être en général ; il y a des homes qui diſent, *illud quod eſt*, *ibi habet hómines qui dicunt* : dans la bone latinité on prend un autre tour, come nous l'avons remarqué ailleurs.

Notre *il* dans ces façons de parler, répond au *res* des Latins : *Própiùs metum res fúerat*, la choſe avoit été proche de la crainte : c'eſt-à-dire, il y avoit eu ſujet de craindre. *Res ita ſe habet*, il eſt ainſi. *Rex tua ágitur*, il s'agit de vos intérêts, &c. T. Liv. L. I. n. 25.

Ce n'eſt pas ſeulement la propriété d'*avoir*, qu'on a attribuée à des êtres inani-

més & à des idées abstraites, on leur a aussi atribué celle de *vouloir :* on dit *celà veut dire*, au lieu de *cela signifie* ; *un tel verbe veut un tel cas ; ce bois ne veut pas brûler* ; *cette clé ne veut pas tourner*, &c. Ces façons de parler figurées sont si ordinaires, qu'on ne s'aperçoit pas même de la figure.

La signification des mots ne leur a pas été donée dans une assemblée générale de chaque peuple, dont le résultat ait été signifiée à chaque particulier qui est venu dans le monde ; cela s'est fait insensiblement & par l'éducation : les enfans ont lié la signification des mots aux idées que l'usage leur a fait conoître que ces mots signifioient.

1. A mesure qu'on nous a doné du pain, & qu'on nous a prononcé le mot *pain* ; d'un côté le pain a gravé par les yeux son image dans notre cerveau, & en a excité l'idée : d'un autre côté, le son du mot *pain* a fait aussi son impression par les oreilles, de sorte que ces deux idées accessoires, c'est-à-dire, excitées en nous en même-tems, ne sauroient se réveiller séparément, sans que l'une excite l'autre.

2. Mais parce que la conoissance des autres mots qui signifient des abstractions ou des

des opérations de l'eſprit, ne nous a pas été donée d'une manière auſſi ſenſible ; que d'ailleurs la vie des homes eſt courte, & qu'ils ſont plus ocupés de leurs beſoins & de leur bien être, que de cultiver leur eſprit ; & de perfectioner leur langage ; come il y a tant de variété & d'inconſtance dans leur ſituation, dans leur état, dans leur imagination, dans les diférentes relations qu'ils ont les uns avec les autres ; que par la dificulté que les homes trouvent à prendre les idées préciſes de ceux qui parlent, ils retranchent ou ajoutent preſque toujours à ce qu'on leur dit ; que d'ailleurs la mémoire n'eſt ni aſſez fidèle, ni aſſez ſcrupuleuſe pour retenir & rendre exactement les mêmes mots & les mêmes ſons, & que les organes de la parole n'ont pas dans tous les homes une conformation aſſez uniforme pour exprimer les ſons préciſément de la même manière ; enfin come les langues ne ſont point aſſez fécondes pour fournir à chaque idée un mot précis qui y réponde : de tout cela il eſt arivé que les enfans ſe ſont inſenſiblement écartés de la manière de parler de leurs pères, come ils ſe ſont écartés de leur manière de vivre & de s'habiller ;

ils ont lié au même mot des idées diférentes & éloignées, ils ont doné à ce même mot des significations empruntées, & y ont ataché un tour diférent d'imagination : ainsi les mots n'ont pû garder longtems une simplicité qui les restraignît à un seul usage ; c'est ce qui a causé plusieurs irrégularités aparentes dans la Grammaire & dans le régime des mots ; on n'en peut rendre raison que par la conoissance de leur première origine, & de l'écart, pour ainsi dire, qu'un mot a fait de sa première signification & de son premier usage : ainsi cette figure mérite une attention particulière, elle règne en quelque sorte sur toutes les autres figures.

Avant que de finir cet article, je crois qu'il n'est pas inutile d'observer que la catachrèse n'est pas toujours de la même espèce.

1. Il y a la catachrèse qui se fait lorsqu'on done à un mot une signification éloignée, qui n'est qu'une suite de la signification primitive : c'est ainsi que *succúrrere* signifie aider, secourir : *Pétere*, ataquer : *Animadvértere*, punir : ce qui peut souvent être raporté à la métalepse, dont nous parlerons dans la suite.

II. La seconde espèce de catachrèse n'est proprement qu'une sorte de métaphore, c'est lorsqu'il y a imitation & comparaison, come quand on dit *ferrer d'argent*, *feuille de papier*, &c.

II.

LA METONYMIE.

LE mot de *Métonymie* signifie transposition, ou changement de nom, un nom pour un autre.

Μετωνυμία. Changement de nom, de *μετὰ*, qui dans la composition marque changement, & de *ὄνομα*, nom.

En ce sens cette figure comprend tous les autres tropes; car dans tous les tropes, un mot n'étant pas pris dans le sens qui lui est propre, il réveille une idée qui pouroit être exprimée par un autre mot. Nous remarquerons dans la suite ce qui distingue proprement la métonymie des autres tropes.

Les maîtres de l'art restraignent la métonymie aux usages suivans.

1. LA CAUSE POUR L'EFET; par exemple: vivre de son travail, c'est-à-dire, vivre de ce qu'on gagne en travaillant.

Les Païens regardoient Cérès come la Déesse qui avoit fait sortir le blé de la

terre, & qui avoit apris aux homes la manière d'en faire du pain : ils croyoient que Bacchus étoit le Dieu qui avoit trouvé l'usage du vin ; ainsi ils donoient au blé le nom de *Cérès*, & au vin le nom de *Bacchus* ; on en trouve un grand nombre d'exemples dans les Poëtes : Virgile a dit, *un vieux Bacchus*, pour dire du vin vieux.

Virg. Æn. 1. v. 219. *Impléntur véteris Bacchi.* Madame des Houlières a fait une balade dont le refrein est,

L'amour languit sans Bacchus & Cérès.

C'est la traduction de ce passage de Térence, *sine Cérere & Lîbero friget Venus.* (Ter. Eun. Act. 4. sc. 5.) C'est-à-dire, qu'on ne songe guère à faire l'amour quand on n'a pas de quoi vivre. Virgile a dit :

Æn. 1. v. 181. Tum Cérerem corrúptam undis cerealiáque arma
Expédiunt fessi rerum.

Scarron, dans sa traduction burlesque, se sert d'abord de la même figure ; mais voyant bien que cette façon de parler ne seroit point entendue en notre langue, il en ajoute l'explication :

Scarron, Virgile travesti. L. 1.

Lors fut des vaisseaux descendue
Toute la Cérès corompue ;
En langage un peu plus humain,
C'est ce de quoi l'on fait du pain.

Ovide a dit, qu'une lampe prête à s'éteindre se ralume quand on y verse Pallas, * c'est-à-dire, de l'huile: ce fut Pallas, selon la fable, qui la première fit sortir l'olivier de la terre, & enseigna aux homes l'art de faire de l'huile; ainsi Pallas se prend pour l'huile, come Bacchus pour le vin.

On raporte à la même espèce de figure les façons de parler, où le nom des Dieux du Paganisme se prend pour la chose à quoi ils présidoient, quoiqu'ils n'en fussent pas les inventeurs. Jupiter se prend pour l'air, Vulcain pour le feu: ainsi pour dire, où vas-tu avec ta lanterne? Plaute a dit, *Quo ámbulas tu, qui Vulcánum in cornu conclúsum geris?* Où vas tu toi qui portes Vulcain enfermé dans une corne? Et Virgile, *furit Vulcánus*; & encore au premier livre des Géorgiques, voulant parler du vin cuit ou du résiné que fait une ménagère de la campagne, il dit qu'elle se sert de Vulcain pour dissiper l'humidité du vin doux.

Plaut. Amph. Act. 1. sc. 1. v. 185.

Æn. 5. v. 662.

Aut dulcis musti Vulcáno décoquit humórem.

Georg. 1. v. 295.

* Cujus ab allóquiis ánima hæc moribúnda revíxit,
Ut vigil infusâ Pállade flamma solet. *Ovid.* Trist. L. IV. El. 5. v. 4.

Neptune se prend pour la mer; Mars le Dieu de la guerre se prend souvent pour la guerre même, ou pour la fortune de la guerre, pour l'évènement des combats, l'ardeur, l'avantage des combatans. Les historiens disent souvent qu'on a combatu avec un Mars égal, *æquo Marte pugnâtum est*, c'est-à-dire, avec un avantage égal; *ancípiti Marte*, avec un succès douteux: *vário Marte*, quand l'avantage est tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre.

C'est encore prendre la cause pour l'éfet, que de dire d'un Général ce qui, à la lettre, ne doit être entendu que de son armée; il en est de même lorsqu'on done le nom de l'auteur à ses ouvrages: il a lu Cicéron, Horace, Virgile; c'est-à-dire, les ouvrages de Cicéron, &c.

Jésus-Christ lui même s'est servi de la métonymie en ce sens, lorsqu'il a dit, parlant des Juifs: ils ont Moïse & les Prophètes, c'est-à-dire, ils ont les livres de Moïse & ceux des Prophètes.

Luc. c. XVI v. 29.

On done souvent le nom de l'ouvrier à l'ouvrage; on dit d'un drap que c'est un *Van-Robais*, un *Rousseau*, un *Pagnon*, c'est-à-dire, un drap de la manufacture de Van-Robais, ou de celle de Rousseau, &c.

C'eſt ainſi qu'on done le nom du peintre au tableau : on dit j'ai vu un beau *Rembrant*, pour dire un beau tableau fait par le Rembrant. On dit d'un curieux en eſtampes, qu'il a un grand nombre de *Callots*, c'eſt-à-dire, un grand nombre d'eſtampes gravées par Callot.

On trouve ſouvent dans l'Ecriture Sainte *Jacob*, *Iſraël*, *Juda*, qui ſont des noms de Patriarches, pris dans un ſens étendu pour marquer tout le Peuple Juif. M. Fléchier, parlant du ſage & vaillant Machabée, auquel il compare M. de Turène, a dit » cet » home qui réjouiſſoit *Jacob* par ſes vertus » & par ſes exploits. « *Jacob*, c'eſt-à-dire, le Peuple Juif.

Oraiſon funèbre de M. de Turène.

Au lieu du nom de l'éfet, on ſe ſert ſouvent du nom de la cauſe inſtrumentale qui ſert à le produire : ainſi pour dire que quelqu'un écrit bien, c'eſt-à-dire, qu'il forme bien les caractères de l'écriture, on dit qu'*il a une belle main*.

La *plume* eſt auſſi une cauſe inſtrumentale de l'écriture, & par conſéquent de la compoſition ; ainſi *plume* ſe dit par métonymie, de la manière de former les caractères de l'écriture, & de la manière de compoſer.

Plume se prend aussi pour l'auteur même, *c'est une bone plume*, c'est-à-dire, c'est un auteur qui écrit bien : *c'est une de nos meilleures plumes*, c'est-à-dire, un de nos meilleurs auteurs.

Style, signifie aussi par figure la manière d'exprimer les pensées.

Les anciens avoient deux manières de former les caractères de l'écriture ; l'une étoit *pingendo*, en peignant les lettres, ou sur des feuilles d'arbres, ou sur des peaux préparées, ou sur la petite membrane intérieure de l'écorce de certains arbres ; cette membrane s'apèle en latin *liber*, d'où vient *livre ;* ou sur de petites tablètes faites de l'arbrisseau *papírus*, ou sur de la toile, &c. Ils écrivoient alors avec de petits roseaux, & dans la suite ils se servirent aussi de plumes come nous.

L'autre manière d'écrire des anciens, étoit *incidéndo*, en gravant les lettres sur des lames de plomb ou de cuivre ; ou bien sur des tablètes de bois, enduites de cire. Or pour graver les lettres sur ces lames, ou sur ces tablètes, ils se servoient d'un poinçon, qui étoit pointu par un bout, & aplati par l'autre : la pointe servoit à graver, & l'extrémité aplatie servoit à éfacer ;

& c'est pour cela qu'Horace a dit *stylum vértere*, tourner le style, pour dire, *éfacer, coriger, retoucher à un ouvrage*. Ce poinçon s'apeloit *Stylus*, * Style, tel est le sens propre de ce mot; dans le sens figuré, il signifie la manière d'exprimer les pensées. C'est en ce sens que l'on dit, le style sublime, le style simple, le style médiocre, le style soutenu, le style grave, le style comique, le style poëtique, le style de la conversation, &c.

Lib. 1. sat. x. v. 72.

* de στύλος Columna, columella, *petite colone.*

Outre toutes ces manières diférentes d'exprimer les pensées, manières qui doivent convenir aux sujets dont on parle, & que pour cela on apèle style de convenance; il y a encore le style personel: c'est la manière particulière dont chacun exprime ses pensées. On dit d'un auteur que son style est clair & facile, ou au contraire, que son style est obscur, embarassé, &c: on reconoît un auteur à son style, c'est-à-dire, à sa manière d'écrire, come on reconoît un home à sa voix, à ses gestes, & à sa démarche.

Style se prend encore pour les diférentes manières de faire les procédures selon les diférens usages établis en chaque jurisdiction: le style du Palais, le style du Con-

ſeil, le ſtyle des Notaires, &c. Ce mot a encore pluſieurs autres uſages qui viènent par extenſion de ceux dont nous vênons de parler.

Pinceau, outre ſon ſens propre, ſe dit auſſi quelquefois par métonymie, come *plume* & *ſtyle* : on dit d'un habile peintre, que c'eſt un ſavant *pinceau*.

Voici encore quelques exemples tirés
de l'Ecriture Sainte, où la cauſe eſt priſe
* Levit. c. pour l'éfet. *Si *peccáverit ánima, portábit*
V. v. 1. *iniquitátem ſuam*, elle portera ſon iniquité,
Mich. c. c'eſt-à-dire, la peine de ſon iniquité. *Iram*
VII. v. 9. *Dómini portábo quóniam peccávi*, où vous
voyez que par la colère du Seigneur, il
faut entendre la *peine* qui eſt une ſuite de
Levit. c. la colère. *Non morábitur opus mercenárii tui*
XIX. v. 13. *apud te uſque manè*, opus, *l'ouvrage*, c'eſt-
à-dire, le ſalaire, la récompenſe qui eſt
due à l'ouvrier à cauſe de ſon travail.
Tobie a dit la même choſe à ſon fils tout
Tob. c. IV. ſimplement : *Quicúmque tibi áliquid operá-*
V. 15. *tus fúerit, ſtatim ei mercédem reſtítue, & mer-*
ces mercenárii tui apud te omninò non remá-
neat. Le Prophète Oſée dit, que les Prê-
Oſée, c. tres mangeront les péchés du peuple, *pec-*
IV. v. 8. *cáta pópuli mei cómedent*, c'eſt-à-dire, les
victimes ofertes pour les péchés.

11. L'EFET POUR LA CAUSE : come lorſqu'Ovide dit que le mont Pélion n'a point d'ombres, *nec habet Pélion umbras*; c'eſt-à-dire, qu'il n'a point d'arbres, qui ſont la cauſe de l'ombre ; *l'ombre*, qui eſt l'éfet des arbres, eſt priſe ici pour les arbres mêmes. Metam.L. XII. v. 513.

Dans la Genèſe, il eſt dit de Rébecca, que deux nations étoient en elle ; * c'eſt-à-dire, Eſaü & Jacob, les pères de deux nations; Jacob des Juifs, Eſaü des Iduméens.

Les Poëtes diſent *la pâle mort*, *les pâles maladies*, la mort & les maladies rendent pâle. *Pallidámque Pyrénen*, la pâle fontaine de Pyrène : c'étoit une fontaine conſacrée aux Muſes. L'aplication à la poëſie rend pâle, come toute autre aplication violente. Par la même raiſon Virgile a dit la triſte vieilleſſe. Perſe.Prol.

Pallentes hábitant morbi tríſtiſque Senéctus. Æn. L. VI. v. 275.

Et Horace, *pállida mors*. La mort, la maladie, & les fontaines conſacrées aux Muſes ne ſont point pâles; mais elles produiſent la pâleur: ainſi on done à la cauſe une épithète qui ne convient qu'à l'éfet. Lib.1.Od. 4.

* Duæ gentes ſunt in útero tuo, & duo pópuli ex ventre tuo dividéntur. *Gen.* c. XXV. v. 23.

III. LE CONTENANT POUR LE CONTENU: come quand on dit, *il aime la bouteille*, c'est-à-dire, *il aime le vin*. Virgile dit que Didon ayant présenté à Bitias une coupe d'or pleine de vin, Bitias la prit & *se lava, s'arosa de cet or plein*; c'est-à-dire, de la liqueur contenue dans cette coupe d'or.

Æn. I. v. 743. . . . . ille ímpiger hausit
Spumántem páteram, & pleno se próluit auro.

Auro est pris pour la coupe, c'est la matière pour la chose qui en est faite, nous parlerons bien-tôt de cette espèce de figure, ensuite la coupe est prise pour le vin.

Le ciel, où les anges & les saints jouissent de la présence de Dieu, se prend souvent pour Dieu même: *Implorer le secours du ciel; grace au ciel*: *j'ai péché contre le ciel & contre vous*, dit l'enfant prodigue à son père. *Le ciel* se prend aussi pour les Dieux du Paganisme.

Pater, peccávi in cœlum & coram te. Luc. c. xv. v. 18.

Siluit terra in conspectu ejus. Macab. L. I. c. I. v. 3.

La terre se tut devant Alexandre; c'est-à-dire, les peuples de la terre se soumirent à lui: *Rome désaprouva la conduite d'Appius*, c'est-à-dire, les Romains désaprouvèrent: *Toute l'Europe* s'est réjouie à la naissance du Dauphin; c'est à-dire, tous les souverains, tous les peuples de l'Europe se sont réjouis.

Lucrèce a dit que les chiens de chaſſe mettoient *une forêt* en mouvement ; * où l'on voit qu'il prend la forêt pour les animaux qui ſont dans la forêt.

Un *nid* ſe prend auſſi pour les petits oiſeaux qui ſont encore au nid.

Carcer, priſon, ſe dit en latin d'un home qui mérite la priſon.

IV. LE NOM DU LIEU, où une choſe ſe fait, ſe prend POUR LA CHOSE MESME : on dit un *Caudebec*, au lieu de dire, un chapeau fait à Caudebec, ville de Normandie.

On dit de certaines étofes, *c'eſt une Marſeille*, c'eſt-à-dire, une étofe de la manufacture de Marſeille : *c'eſt une Perſe*, c'eſt-à-dire, une toile peinte qui vient de Perſe.

A propos de ces ſortes de noms, j'obſerverai ici une mépriſe de M. Ménage, qui a été ſuivie par les auteurs du Dictionaire Univerſel, apelé comunément Dictionaire de Trévoux ; c'eſt au ſujet d'une ſorte de lame d'épée qu'on apèle *Olinde :* les olindes nous viènent d'Alemagne, & ſur-tout de la ville de *Solingen*, dans le cercle de Weſtphalie : on prononce *Solingue*. Il y a aparence que c'eſt du nom de

* Sepíre plagis ſaltum canibúſque ciére. *Lucr.* L. v. v. 1250.

cette ville que les épées dont je parle, ont été apelées des *olindes* par abus. Le nom d'*olinde*, nom romanesque, étoit déja conu, come le nom de *Silvie ;* ces sortes d'abus sont assez ordinaires en fait d'étymologie. Quoi qu'il en soit, M. Ménage & les Auteurs du Dictionaire de Trévoux n'ont point rencontré heureusement, quand ils ont dit *que les olindes ont été ainsi apelées de la ville d'Olinde dans le Brésil, d'où* ils nous disent que *ces sortes de lames sont venues.* Les ouvrages de fer ne viènent point de ce pays-là : il nous vient du Brésil une sorte de bois que nous apelons *brésil*, il en vient aussi du sucre, du tabac, du baume, de l'or, de l'argent, &c : mais on y porte le fer de l'Europe, & sur-tout le fer travaillé.

La ville de Damas en Syrie, au pié du mont Liban, a doné son nom à une sorte de sabres ou de coûteaux qu'on y fait : *il a un vrai Damas*, c'est-à-dire, un sabre ou un coûteau qui a été fait à Damas.

On done aussi le nom de *Damas* à une sorte d'étofe de soie, qui a été fabriquée originairement dans la ville de Damas ; on a depuis imité cette sorte d'étofe à Venise, à Gènes, à Lyon, &c. ainsi on dit *Damas de Venise, de Lyon*, &c. On done

encore ce nom à une ſorte de prune, dont la peau eſt fleurie de façon qu'elle imite l'étofe dont nous venons de parler.

Fayence eſt une ville d'Italie dans la Romagne : on y a trouvé la manière de faire une ſorte de vaiſsèle de terre verniſſée, qu'on apèle *de la fayence* ; on a dit enſuite par métonymie, qu'on fait de fort belles *fayences* en Holande, à Nevers, à Rouen, &c.

C'eſt ainſi que *le Lycée* ſe prend pour les diſciples d'Ariſtote, ou pour la doctrine qu'Ariſtote enſeignoit dans le Lycée. *Le Portique* ſe prend pour la Philoſophie que Zénon enſeignoit à ſes diſciples dans le Portique.

Le Lycée étoit un lieu près d'Athènes, où Ariſtote enſeignoit la Philoſophie en ſe promenant avec ſes diſciples ; ils furent apelés *Péripatéticiens* du grec *peripateo*, je me promène : *on ne penſe point ainſi dans le Lycée*, c'eſt-à-dire, que les diſciples d'Ariſtote ne ſont point de ce ſentiment,

περιπατέω, ámbulo ánimi cauſâ.

Les anciens avoient de magnifiques portiques publics où ils aloient ſe promener ; c'étoient des galeries baſſes, ſoutenues par des colones ou par des arcades, à peu près come la Place Royale de Paris, & come

les cloîtres de certaines grandes maisons religieuses. Il y en avoit un entr'autres fort célèbre à Athènes, où le philosophe Zénon tenoit son école : ainsi par *le Portique* on entend souvent la philosophie de Zénon, la doctrine des Stoïciens ; car les disciples de Zénon furent apelés *Stoïciens*
στοά· du grec *stoa*, qui signifie *portique*. *Le Portique n'est pas toujours d'accord avec le Lycée*, c'est-à-dire, que les sentimens de Zénon ne sont pas toujours conformes à ceux d'Aristote.

Rousseau, pour dire que Cicéron dans sa maison de campagne méditoit la philosophie d'Aristote & celle de Zénon, s'explique en ces termes :

C'est-là que ce Romain, dont l'éloquente voix,
D'un joug presque certain, sauva sa République ;
Fortifioit son cœur dans l'étude des loix,
Et du Lycée ; & du Portique.

Rousseau, Liv. 2. ode 3.

Académus laissa près d'Athènes un héritage où Platon enseigna la philosophie. Ce lieu fut apelé *Académie*, du nom de son ancien possesseur ; de là la doctrine de Platon fut apelée *l'Académie*. On donne aussi par extension le nom d'*Académie* à diférentes assemblées de savans qui s'apliquent

à

à cultiver les langues, les ſciences, ou les beaux arts.

Robert Sorbon, confeſſeur & aumônier de S. Louis, inſtitua dans l'Univerſité de Paris cette fameuſe école de Théologie, qui du nom de ſon fondateur eſt apelée *Sorbone*: le nom de *Sorbone* ſe prend auſſi par figure pour les Docteurs de Sorbone, ou pour les ſentimens qu'on y enſeigne: *La Sorbone enſeigne que la puiſſance Eccléſiaſtique ne peut ôter aux Rois les courones que Dieu a miſes ſur leurs têtes, ni diſpenſer leurs ſujets du ſerment de fidélité.* Regnum meum non eſt de hoc mundo. Joan. c. XVIII. v. 36.

V. LE SIGNE POUR LA CHOSE SIGNIFIE'E,

Dans ma vieilleſſe languiſſante,
Le Sceptre que je tiens pèſe à ma main tremblante. Quinault. Phaéton, act. II. ſc. 5.

C'eſt-à-dire, je ne ſuis plus dans un âge convenable pour me bien aquiter des ſoins que demande la Royauté. Ainſi le *Sceptre* ſe prend pour l'autorité royale; *le bâton de Maréchal de France*, pour la dignité de Maréchal de France; *le chapeau de Cardinal*, & même ſimplement *le chapeau* ſe dit pour le Cardinalát.

L'épée ſe prend pour la profeſſion militaire; *la Robe* pour la Magiſtrature, &

pour l'état de ceux qui suivent le bareau.

Corn. le Menteur, act. 1. sc. 1. v. 1.

A la fin j'ai quité la Robe pour l'Epée.

Cicéron a dit que les armes doivent céder à la robe.

Cedant arma togæ; concédat laúrea linguæ.

C'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, * que la paix l'emporte sur la guerre, & que les vertus civiles & pacifiques sont préférables aux vertus militaires.

Mezerai. Hist. de France, *in-fol.* tom. 3. p. 900.

» La lance, dit Mézerai, étoit autre- » fois la plus noble de toutes les armes » dont se servissent les Gentilshomes fran- » çois: « la quenouille étoit aussi plus souvent qu'aujourd'hui entre les mains des femmes: de là on dit en plusieurs ocasions *lance*, pour signifier un home, & *quenouille* pour marquer une femme: *fief qui tombe de lance en quenouille*, c'est-à-dire, fief qui passe des mâles aux femmes. *Le Royaume de France ne tombe point en quenouille*, c'est-à-dire, qu'en France les femmes ne succèdent point à la courone: mais les Royaumes d'Espagne, d'Angleterre, & de Suède, tombent en quenouille: les femmes peuvent aussi succéder à l'Empire de Moscovie.

* More Poetárum locutus hoc intélligi volui, bellum ac tumúltum paci atque ótio concessúrum. *Cic.* Orat. in Pison. n. 73. aliter xxx.

C'est ainsi que du tems des Romains les *faisceaux* se prenoient pour l'autorité consulaire ; les aigles romaines, pour les armées des Romains qui avoient des aigles pour enseignes. L'Aigle qui est le plus fort des oiseaux de proie, étoit le symbole de la victoire chez les Égyptiens.

Saluste a dit que Catilina, après avoir rangé son armée en bataille, fit un corps de réserve des autres enseignes, c'est-à-dire, des autres troupes qui lui restoient, *réliqua signa in subsídiis árctiùs cóllocat.* *Saluſt. Catil.*

On trouve souvent dans les auteurs latins *Pubes*, poil folet, pour dire *la jeunesse*, *les jeunes gens* ; c'est ainsi que nous disons familièrement à un jeune home, *vous êtes une jeune barbe* ; c'est-à-dire, vous n'avez pas encore assez d'expérience. *Canítics*, les cheveux blancs, se prend aussi pour la vieillesse. * *Non dedúces canítiem ejus ad ínferos.* ** *Deducétis canos meos cum dolóre ad ínferos.* * 3. Reg. c. 2. v. 6. ** Gen. c. 42. v. 36.

Les divers symboles dont les anciens se sont servis, & dont nous nous servons encore quelquefois pour marquer ou certaines Divinités, ou certaines nations, ou enfin les vices & les vertus, ces symboles, dis-je, sont souvent employés pour marquer la chose dont ils sont le symbole.

Boileau, Ode sur la prise de Namur.

En vain au *Lion* belgique
Il voit l'*Aigle* germanique
Uni sous les *Léopards*.

Par *le Lion* belgique, le Poëte entend les Provinces-unies des pays bas : par l'*Aigle* germanique, il entend l'Allemagne ; & par les *Léopards*, il désigne l'Angleterre, qui a des léopards dans ses armoiries.

Id. ibid.

Mais qui fait enfler la Sambre,
Sous les *Jumeaux* éfrayés ?

Sous *les Jumeaux*, c'est-à-dire, à la fin du mois de Mai & au comencement du mois de Juin. Le Roi assiégea Namur le 26 de Mai 1692. & la ville fut prise au mois de Juin suivant. Chaque mois de l'année est désigné par un signe vis à-vis duquel le soleil se trouve depuis le 21. d'un mois ou environ, jusqu'au 21. du mois suivant.

Sunt Aries, Taurus, Gémini, Cancer, Leo, Virgo,
Libráque, Scórpius, Arcítenens, Caper, Amphora, Pisces.

Aries, le Bélier comence vers le 21. du mois de Mars, ainsi de suite.

Montf. Antiq. expliq. tom. III. p. 183.

» Les villes, les fleuves, les régions & » même les trois parties du monde avoient » autrefois leurs symboles, qui étoient » come des armoiries par lesquelles on les » distinguoit les unes des autres.

Le trident est le symbole de Neptune : le pan est le symbole de Junon : l'olive ou l'olivier est le symbole de la paix & de Minerve, Déesse des beaux arts : le laurier étoit le symbole de la victoire : les vainqueurs étoient couronés de laurier, même les vainqueurs dans les arts & dans les sciences, c'est-à-dire, ceux qui s'y distinguoient au-dessus des autres. Peut-être qu'on en usoit ainsi à l'égard de ces derniers, parce que le laurier étoit consacré à Apollon, Dieu de la poësie & des beaux arts. Les Poëtes étoient sous la protection d'Apollon & de Bacchus ; ainsi ils étoient couronés, quelquefois de laurier, & quelquefois de lierre, *doctárum éderæ præmia frontium.* Hor. l. 1. Od. 1. v. 29. Voy. aussi le prologue de Perse.

La palme étoit aussi le symbole de la victoire. On dit d'un saint, qu'il a remporté la palme du martyre. Il y a dans cette expression une métonymie, *palme* se prend pour *victoire*, & de plus l'expression est métaphorique ; la victoire dont on veut parler, est une victoire spirituèle.

» A l'autel de Jupiter, dit le P. de Mont- Antiq. Expliq. tom. 2. p. 129.
» faucon, on mettoit des feuilles de hêtre :
» à celui d'Apollon, de laurier : à ce-
» lui de Minerve, d'olivier : à l'autel de

» Vénus, de myrte : à celui d'Hercule, de » peuplier : à celui de Bacchus, de lierre : » à celui de Pan, des feuilles de pin.

VI. LE NOM ABSTRAIT POUR LE CONCRET. J'explique dans un article exprès le sens abstrait & le sens concret, j'observerai seulement ici que *blancheur* est un terme abstrait ; mais quand je dis que *ce papier est blanc*, *blanc* est alors un terme concret. *Un nouvel esclavage se forme tous les jours pour vous*, dit Horace, c'est-à-dire, vous avez tous les jours de nouveaux esclaves. *Tibi sérvitus crescit nova. Sérvitus* est un abstrait, au lieu de *servi*, ou *novi amatóres qui tibi serviant*. *Invídiâ major*, au-dessus de l'envie, c'est-à-dire, triomphant de mes envieux.

Hor. liv. 2. Od. 8. v. 18.

Hor. liv. 2. Od. 20.

Custódia, garde, conservation, se prend en latin pour ceux qui gardent, *noctem custódia ducit insómnem*.

Æn. l. IX. v. 166.

Spes, l'espérance, se dit souvent pour ce qu'on espère. *Spes quæ differtur affligit ánimam*.

Prov. c. XIII. v. 12.

Petítio, demande, se dit aussi pour la chose demandée. *Dedit mihi dóminus petitiónem meam*.

1. Reg. c. 1. v. 27.

C'est ainsi que Phèdre a dit, *tua calámitas non sentiret*, c'est-à-dire, *tu calamitá-*

Lib. 1. fab. 3.

sus non sentíres. *Tua caldmitas* est un terme abstrait, au lieu que *tu calamitósus* est le concret. *Credens colli longitúdinem* * pour *collum longum* : & encore *corvi stupor* ** qui est l'abstrait, pour *corvus stúpidus* qui est le concret. Virgile a dit de même, *ferri rigor* *** qui est l'abstrait, au lieu de *ferrum rígidum* qui est le concret.

* ibid. fab. 8.
** ibid. fab. 13.
*** Georg. l. 1. v. 143.

VII. Les parties du corps qui sont regardées come le siège des passions & des sentimens intérieurs, se prènent pour les sentimens mêmes : c'est ainsi qu'on dit *il a du cœur*, c'est-à-dire, du courage.

Observez que les anciens regardoient le cœur come le siège de la sagesse, de l'esprit, de l'adresse : ainsi *habet cor* * dans Plaute, ne veut pas dire come parmi nous, elle a du courage, mais elle a de l'esprit ; *vir cordátus*, veut dire en latin *un home de sens*, qui a un bon discernement.

* Cata est & cállida, habet cor. *Plaute.* Per sa. act. 4. sc. 4. v. 71. Si est mihi cor. *Si j'ai de l'esprit, de l'intelligence.* *Plaut.* Mostel. act 1. sc. 2. v. 3.

Cornutus, philosophe Stoïcien, qui fut le maître de Perse, & qui a été ensuite le comentateur de ce Poëte, fait cette remarque sur ces paroles de la première satyre : *Sum petulánti splene cachínno.* » Physici » dicunt hómines splene ridére, felle » iráſci, jécore amáre, corde sápere & pul- » móne jactári. « Aujourd'hui on a d'autres lumières.

Perse. prolog. Perse dit que le *ventre*, c'est-à-dire, la faim, le besoin, *a fait aprendre aux pies & aux corbeaux à parler*.

La *cervèle* se prend aussi pour l'esprit, le jugement; *O la belle tête!* s'écrie le renard dans Phèdre, *quel domage, elle n'a point de cervèle!* On dit d'un étourdi, que c'est une tête sans *cervèle*: Ulysse dit à Euryale, selon la traduction de Madame Dacier, *jeune home, vous avez tout l'air d'un écervelé*: c'est-à-dire, come elle l'explique dans ses savantes remarques, *vous avez tout l'air d'un home peu sage*. Au contraire, quand on dit, *c'est un home de tête*, *c'est une bone tête*, on veut dire que celui dont on parle, est un habile home, un home de jugement. *La tête lui a tourné*, c'est-à-dire, qu'il a perdu le bon sens, la présence d'esprit. *Avoir de la tête*, se dit aussi figurément d'un opiniâtre: *Tête de fer*, se dit d'un home apliqué sans relâche, & encore d'un entêté.

O quanta species! cerebrum non habet. Ph. l. 1. fab. 7.

Odyss. T. 2. p. 13.

La langue, qui est le principal organe de la parole, se prend pour la parole: *c'est une méchante langue*, c'est-à-dire, c'est un médisant; *avoir la langue bien pendue*, c'est avoir le talent de la parole, c'est parler facilement.

VII. Le nom du maître de la maison

ſe prend auſſi pour la maiſon qu'il ocupe: Virgile a dit, *jam próximus ardet Ucálegon*, c'eſt-à-dire, le feu a déja pris à la maiſon d'Ucalégon. Æn. 2. v. 312.

On done auſſi aux pièces de monoie le nom du Souverain dont elles portent l'empreinte. *Ducéntos Philíppos reddat aúreos :* qu'elle rende deux cens *Philipes* d'or: nous dirions deux cens *Louis* d'or. Plaut. Bacchid. act. IV. sc. 2. v. 8.

Voilà les principales eſpèces de métonymie. Quelques-uns y ajoutent la métonymie, par laquelle on nome ce qui précède pour ce qui ſuit, ou ce qui ſuit pour ce qui précède ; c'eſt ce qu'on apèle L'ANTECEDENT POUR LE CONSEQUENT, ou LE CONSEQUENT POUR L'ANTECEDENT; on en trouvera des exemples dans la métalepſe, qui n'eſt qu'une eſpèce de métonymie à laquelle on a doné un nom particulier: au lieu qu'à l'égard des autres eſpèces de métonymie, dont nous venons de parler, on ſe contente de dire métonymie de la cauſe pour l'éfet, métonymie du contenant pour le contenu, métonymie du ſigne, &c.

III.

La Metalepse.

Μετάληψις. *Transmutátio*: μετὰ, trans. λαμβάνω, cápio.

LA Métalepse est une espèce de métonymie, par laquelle on explique ce qui suit pour faire entendre ce qui précède; ou ce qui précède pour faire entendre ce qui suit: elle ouvre, pour ainsi dire, la porte, dit Quintilien, afin que vous passiez d'une idée à une autre, *ex álio in áliud viam præstat*; c'est l'antécédent pour le conséquent, ou le conséquent pour l'antécédent, & c'est toujours le jeu des idées accessoires dont l'une réveille l'autre.

Inst. orat. l. VIII. c. 6.

Le partage des biens se fesoit souvent & se fait encore aujourd'hui, en tirant au sort: Josué se servit de cette manière de partager. *

Le sort précède le partage; de là vient que *sors* en latin se prend souvent pour le partage même, pour la portion qui est échue en partage; c'est le nom de l'antécédent qui est donné au conséquent.

* Cumque surrexíssent viri, ut pérgerent ad describéndam terram, præcépit eis Jósue dicens: circuíte terram & descríbite eam ac revertímini ad me; ut hîc coram dómino, in Silo mittam vobis sortem. *Josue*, ch. XVIII. v. 8.

Sors signifie encore jugement, arrêt, c'étoit le sort qui décidoit chez les Romains, du rang dans lequel chaque cause devoit être plaidée : * ainsi quand on a dit *sors* pour jugement, on a pris l'antécédent pour le conséquent.

Sortes en latin se prend encore pour un oracle, soit parce qu'il y avoit des oracles qui se rendoient par le sort, soit parce que les réponses des oracles étoient come autant de jugemens qui régloient la destinée, le partage, l'état de ceux qui les consultoient.

On croit avant que de parler ; je crois,* dit le Prophète, & c'est pour cela que je parle. Il n'y a point là de métalepse : mais il y a une métalepse quand on se sert de *parler* ou de *dire* pour signifier *croire* ; direz-vous après cela que je ne suis pas de vos amis ? c'est-à-dire, croirez-vous ? aurez-vous sujet de dire ?

* Crédidi, propter quod locútus sum. Ps. 115. v. 1.

Cedo veut dire dans le sens propre, *je*

* Ex more románo non audiebántur causæ, nisi per sortem ordinátæ. Témporé enim quo causæ audiebántur, conveniébant omnes, unde & concílium : & ex sorte diérum órdinem accipiébant, quo post dies triginta suas causas exequeréntur, unde est *urnam movet.* Servius *in illud Virgilii,*

Nec vero hæ sine sorte datæ, sine júdice sedes. Æn. l. v. v. 431.

cède, *je me rens* : cependant par une métalepse de l'antécédent pour le conséquent, *cedo* signifie souvent dans les meilleurs auteurs *dites* ou *donnez* : cette signification vient de ce que quand quelqu'un veut nous parler, & que nous parlons toujours nous-mêmes, nous ne lui donnons pas le tems de s'expliquer : *écoutez-moi*, nous dit-il ; hé bien je vous cède, je vous écoute, parlez ; *cedo*, *dic*.

Quand on veut nous donner quelque chose, nous refusons souvent par civilité, on nous presse d'accepter, & enfin nous répondons *je vous cède*, je vous obéis, je me rens, *donnez*, *cedo*, *da* ; *cedo* qui est le plus poli de ces deux mots, est demeuré tout seul dans le langage ordinaire, sans être suivi de *dic* ou de *da* qu'on suprime par ellipse : *cedo* signifie alors ou l'un ou l'autre de ces deux mots, selon le sens ; c'est ce qui précède pour ce qui suit ; & voilà pourquoi on dit également *cedo*, soit qu'on parle à une seule persone, ou à plusieurs : car tout l'usage de ce mot, dit un ancien Grammairien, c'est de demander pour soi, *cedo sibi poscit & est immobile*.

Cornel. Fronto. apud auctóres linguæ latinæ, p. 1335. v. cedo.

On raporte de même à la métalepse ces façons de parler, *il oublie les bienfaits*, c'est-

à-dire, il n'est pas reconnoissant. *Souvenez-vous de notre convention*, c'est-à-dire, observez notre convention : *Seigneur, ne vous ressouvenez point de nos fautes*, c'est-à-dire, ne nous en punissez point, acordez nous en le pardon : *Je ne vous conois pas*, c'est-à-dire, je ne fais aucun cas de vous, je vous méprise, vous êtes à mon égard come n'étant point.

Quem omnes mortáles ignórant & ludíficant.

Il a été, il a vêcu, veut dire souvent *il est mort*; c'est l'antécédent pour le conséquent.

Plaute. Amphi. act. IV. sc. 3. v. 13.

.... C'en est fait, Madame, & j'ai vêcu,

Rac. Mithrid. act. V. sc. dern.

c'est-à-dire, je me meurs.

Un mort est regreté par ses amis, ils voudroient qu'il fût encore en vie; ils souhaitent celui qu'ils ont perdu, ils le desirent : ce sentiment supose la mort, ou du moins l'absence de la persone qu'on regrète. Ainsi *la mort, la perte* ou *l'absence* sont l'antécédent; & *le desir*, *le regret* sont le conséquent. Or, en latin *desiderari*, être souhaité, se prend pour *être mort, être perdu, être absent*, c'est le conséquent pour l'antécédent, c'est une métalepse. *Ex parte Alexandri triginta omninò & duo*, ou selon d'autres, *trecenti omninò, ex pedítibus desideráti sunt*; du côté d'Alexandre il n'y eut

Q. Curt. l. III. c. II. fin.

en tout que trois cens fantaſſins de tués, Alexandre ne perdit que trois cens homes d'infanterie. *Nulla návis deſiderabátur* : aucun vaiſſeau n'étoit déſiré, c'eſt-à-dire, aucun vaiſſeau ne périt, il n'y eut aucun vaiſſeau de perdu.

Cæſar.

» Je vous avois promis que je ne ſerois » que cinq ou ſix jours à la campagne, » dit Horace à Mécénas, & cependant j'y » ai déjà paſſé tout le mois d'Août.

Hor. l. 1. ep. 7.

Quinque dies tibi pollícitus me rure futurum,
Sextílem totum, mendax, desíderor.

Où vous voyez que *desíderor* veut dire par métalepſe, je ſuis abſent de Rome, je me tiens à la campagne.

Par la même figure, *deſideràri* ſignifie encore *manquer* (*defícere*) être tel que les autres aient beſoin de nous. » Les Thé» bains, par des intrigues particulières, » n'ayant point mis Epaminondas à la » tête de leur armée, reconurent bien-tôt » le beſoin qu'ils avoient de ſon habileté » dans l'art militaire : « * *deſiderári cœpta eſt Epaminóndæ diligéntia.* Cornélius Népos dit encore que Ménéclide jaloux de la gloire d'Epaminondas, exhortoit continuèlement les Thébains à la paix, afin

Corn. Nep. Epam. c. 7. id. c. 5.

qu'ils ne ſentiſſent point le beſoin qu'ils avoient de ce général. *Hortári ſolébat Thebános, ut pacem bello anteferrent, ne illíus imperatóris ópera deſiderarétur.*

La métalepſe ſe fait donc lorſqu'on paſſe come par degrés d'une ſignification à une autre : par exemple, quand Virgile a dit, après quelques épis, c'eſt-à-dire, après quelques années : les épis ſupoſent le tems de la moiſſon, le tems de la moiſſon ſupoſe l'été, & l'été ſupoſe la révolution de l'année. Les Poëtes prènent les hivers, les étés, les moiſſons, les autones, & tout ce qui n'arive qu'une fois en une année, pour l'année même. Nous diſons dans le diſcours ordinaire, *c'eſt un vin de quatre feuilles*, pour dire, c'eſt un vin de quatre ans; & dans les coutumes on trouve *bois de quatre feuilles*, c'eſt-à-dire, bois de quatre années.

Poſt áliquot mea regna videns mirábor aríſtas. *Virg.* Ecl. 1. v. 70.

Cout. de Loudun, tit. 14. art. 3.

Ainſi le nom des diférentes opérations de l'agriculture ſe prend pour le tems de ces opérations, c'eſt le conſéquent pour l'antécédent, la moiſſon ſe prend pour le tems de la moiſſon, la vendange pour le tems de la vendange; *il eſt mort pendant la moiſſon*, c'eſt-à-dire, dans le tems de la moiſſon. La moiſſon ſe fait ordinairement

dans le mois d'Août, ainsi par métonymie ou métalepse, on apèle la moisson l'*Août*; qu'on prononce l'*oû*, alors le tems dans lequel une chose se fait, se prend pour la chose même, & toujours à cause de la liaison que les idées accessoires ont entre elles.

On raporte aussi à cette figure ces façons de parler des Poëtes, par lesquelles ils prènent l'antécédent pour le conséquent; lorsqu'au lieu d'une description; ils nous mettent devant les yeux le fait que la description supose.

» O Ménalque! si nous vous perdions; » dit Virgile, * qui émailleroit la terre de » fleurs? qui feroit couler les fontaines » sous une ombre verdoyante? « C'est à-dire, qui chanteroit la terre émaillée de fleurs? Qui nous en feroit des descriptions aussi vives & aussi riantes que celles que vous en faites? Qui nous peindroit come vous ces ruisseaux qui coulent sous une ombre verte?

Le même Poëte a dit, ** que » Silène

* Quis cánerer nymphas? Quis humum floréntibus herbis Spárgeret, aut víridi fontes indúceret umbrâ? *Virg.* Ecl. IV. v. 19.

** Tum Phaetontíadas musco circúmdat amáræ Córticis, atque solo procéras érigit alnos. *Virg.* Ecl. VI. v. 62.

envelopa

» envelopa chacune des sœurs de Phaéton » avec une écorce amère, & fit sortir de » terre de grands peupliers ; « c'est-à-dire, que Silène chanta d'une manière si vive la métamorphose des sœurs de Phaéton en peuplier, qu'on croyoit voir ce changement. Ces façons de parler peuvent être raportées à l'hypotypose dont nous parlerons dans la suite.

IV.

LA SYNECDOQUE. *

LE terme de *Synecdoque* signifie compréhension, conception : en éfet dans la Synecdoque on fait concevoir à l'esprit plus ou moins que le mot dont on se sert ne signifie dans le sens propre.

Συνεκδοχὴ Compréhension.

* On écrit ordinairement *Synecdoche*, voici les raisons qui me déterminent à écrire *Synecdoque*.

1°. Ce mot n'est point un mot vulgaire qui soit dans la bouche des gens du monde, ensorte qu'on puisse les consulter pour conoître l'usage qu'il faut suivre par raport à la prononciation de ce mot.

2°. Les gens de lettres que j'ai consultés le prononcent diféremment, les uns disent *Synecdoche* à la françoise, come *Roche*, & les autres soutiènent avec Richelet, qu'on doit prononcer *Synecdoque*.

3°. Ce mot est tout grec Συνεκδοχὴ ; il faut donc le prononcer en conservant au χ sa prononciation originale,

Quand au lieu de dire d'un home qu'il aime *le vin*, je dis qu'il aime la bouteille, c'eſt une ſimple métonymie, c'eſt un nom pour un autre : mais quand je dis *cent voiles* pour cent vaiſſeaux, non ſeulement je prens un nom pour un autre, mais je done au mot *voiles* une ſignification plus étendue que celle qu'il a dans le ſens propre ; je prens la partie pour le tout.

La Synecdoque eſt donc une eſpèce de métonymie, par laquelle on done une ſignification particulière à un mot, qui dans le ſens propre a une ſignification plus générale ; ou au contraire, on done une

c'eſt ainſi qu'on prononce & qu'on écrit ἐποχὴ ; *Monarque* μονάρχης & μόναρχος ; Pentateuque, πεντάτευχος ; *Andromaque*, Ἀνδρομάχη ; *Télémaque*, Τηλέμαχος, &c. On conſerve la même prononciation dans *Echo*, Ἠχὼ ; Ecole, *Schola* Σχολὴ, &c.

Je crois donc que ſynecdoque étant un mot ſcientifique qui n'eſt point dans l'uſage vulgaire, il faut l'écrire d'une manière qui n'induiſe pas à une prononciation peu convenable à ſon origine.

4°. L'uſage de rendre par *ch* le χ des Grecs, a introduit une prononciation françoiſe dans pluſieurs mots que nous avons pris des Grecs. Ces mots étant devenus comuns, & l'uſage ayant fixé la manière de les prononcer & de les écrire, reſpectons l'uſage, prononçons *catéchiſme*, *machine*, *chimère*, *Archidiacre*, *Architecte*, &c. come nous prononçons *chi* dans les mots françois : mais encore un coup *Synecdoque* n'eſt point un mot vulgaire, écrivons donc & prononçons Synecdoque.

ſignification générale à un mot qui dans le ſens propre n'a qu'une ſignification particulière. En un mot, dans la métonymie je prens un nom pour un autre, au lieu que dans la ſynecdoque, je prens le *plus* pour *le moins*, ou *le moins* pour le *plus*.

Voici les diférentes ſortes de Synecdoques que les Grammairiens ont remarquées.

I. SYNECDOQUE DU GENRE: comé quand on dit *les mortels* pour les homes, le terme de *mortels* devroit pourtant comprendre auſſi les animaux qui ſont ſujets à la mort auſſi bien que nous: ainſi, quand par les *mortels* on n'entend que les homes, c'eſt une ſynecdoque du genre: on dit *le plus* pour *le moins*.

Dans l'Ecriture Sainte, *créature* ne ſignifie ordinairement que les homes; c'eſt encore ce qu'on apèle la ſynecdoque du genre, parce qu'alors un mot générique ne s'entend que d'une eſpèce particulière: *créature* eſt un mot générique, puiſqu'il comprend toutes les eſpèces de choſes créées, les arbres, les animaux, les métaux, &c. Ainſi lorſqu'il ne s'entend que des homes, c'eſt une ſynecdoque du genre, c'eſt-à-dire, que ſous le nom du genre,

Eúntes in mundum univérſum prædicáte evangélium omni creatúræ. *Marc. c. 16. v. 15.*

on ne conçoit, on n'exprime qu'une ef-pèce particulière; on reftraint le mot gé-nérique à la fimple fignification d'un mot qui ne marque qu'une efpèce.

Nombre eft un mot qui fe dit de tout affemblage d'unités : les Latins fe font quelquefois fervis de ce mot en le reftrai-gnant à une efpèce particulière.

1. Pour marquer l'harmonie, le chant: il y a dans le chant une proportion qui fe compte. Les Grecs apèlent auffi *ruthmos* tout ce qui fe fait avec une certaine pro-portion : *Quidquid certo modo & ratióne fit.*

ῥυθμός.

. . . . Números mémini, fi verba tenérem.

Virg. Ecl. IX. v. 45.

» Je me fouviens de la mefure, de l'har-» monie, de la cadence, du chant, de » l'air; mais je n'ai pas retenu les paroles.

2. *Númerus* fe prend encore en particu-lier pour les vers; parce qu'en éfet les vers font compofés d'un certain nombre de piés ou de fyllabes : *Scríbimus números*, nous fefons des vers.

Perfe fat. I. v. 3.

3. En françois nous nous fervons auffi de *nombre* ou de *nombreux*, pour marquer une certaine harmonie, certaines mefures, proportions ou cadences, qui rendent agréables à l'oreille un air, un vers, une période, un difcours. Il y a un certain

nombre qui rend les périodes harmonieuſes. On dit d'une période qu'elle eſt fort nombreuſe, *numeróſa orátio* ; c'eſt-à-dire, que le nombre des ſyllabes qui la compoſent eſt ſi bien diſtribué, que l'oreille en eſt frapée agréablement : *númerus* a auſſi cette ſignification en latin. *In oratióne* númerus *latínè*, *gracè* ῥυθμὸς, *inéſſe dícitur*. . . . *Ad capiéndas aures*, ajoute Cicéron, *númeri ab oratóre quaruntur* : & plus bas il s'exprime en ces termes : *Ariſtóteles verſum in oratióne vetat eſſe*, *númerum jubet*. Ariſtote ne veut point qu'il ſe trouve un vers dans la proſe, c'eſt-à-dire, qu'il ne veut point que lorſqu'on écrit en proſe, il ſe trouve dans le diſcours le même aſſemblage de piés, ou le même nombre de ſyllabes qui forment un vers. Il veut cependant que la proſe ait de l'harmonie ; mais une harmonie qui lui ſoit particulière, quoiqu'elle dépende également du nombre des ſyllabes & de l'arangement des mots.

Cic. Orat. n. LVIII. *aliter* 198. &c.

Cic. Orat. n. LI. *aliter* 170. 171. 172.

II. Il y a au contraire la SYNECDOQUE DE L'ESPECE : c'eſt lorſqu'un mot, qui dans le ſens propre ne ſignifie qu'une eſpèce particulière, ſe prend pour le genre ; c'eſt ainſi qu'on apèle quelquefois *voleur* un méchant home. C'eſt alors prendre *le moins* pour marquer *le plus*.

Il y avoit dans la Thessalie, entre le mont Ossa & le mont Olympe, une fameuse plaine apelée *Tempé*, qui passoit pour un des plus beaux lieux de la Grèce ; les Poëtes grecs & latins se sont servis de ce mot particulier pour marquer toutes sortes de belles campagnes.

» Le doux someil, dit Horace, n'aime » point le trouble qui règne chez les » grands, il se plaît dans les petites mai- » sons de bergers, à l'ombre d'un ruisseau, » ou dans ces agréables campagnes, dont » les arbres ne sont agités que par le zé- » phyre ; » & pour marquer ces campagnes, il se sert de *Tempe :*

Hor. l. 3. od. 1 v. 22.

. . . Somnus agréstium
Lenis virórum, non húmiles domos
Fastídit, umbrosámque ripam,
Non zéphyris agitáta Tempe.

Le mot de *corps* & le mot d'*ame* se prènent aussi quelquefois séparément pour tout l'home : on dit populairement, surtout dans les provinces, *ce corps-là* pour cet home-là ; *voilà un plaisant corps*, pour dire un plaisant personage. On dit aussi qu'*il y a cent mille ames dans une ville*, c'est-à-dire, cent mille habitans. *Omnes ánimæ*

domûs Jacob, toutes les persones de la famille de Jacob. *Génuit séxdecim ánimas*, il eut seize enfans. Gen. c. 46. v. 27. ibid. v. 18.

III. SYNECDOQUE DANS LE NOMBRE, c'est lorsqu'on met un singulier pour un plurier, ou un plurier pour un singulier.

1. *Le Germain révolté*, c'est à-dire, les Germains, les Alemans, *l'énemi vient à nous*, c'est-à-dire, *les énemis*. Dans les historiens latins on trouve souvent *pedes* pour *pédites*; le fantassin pour les fantassins, l'Infanterie.

2. Le plurier pour le singulier. Souvent dans le style sérieux on dit *nous*, au lieu de *je*, & de même, *Il est écrit dans les Prophètes*, c'est-à-dire, dans un livre de quelqu'un des Prophètes. *Quod dictum est per Prophétas.* Matt. c. 2. v. 23.

3. Un nombre certain pour un nombre incertain. *Il me l'a dit*, *dix fois*, *vint fois*, *cent fois*, *mille fois*, c'est-à-dire, plusieurs fois.

4. Souvent pour faire un compte rond, on ajoute ou l'on retranche ce qui empêche que le compte ne soit rond: ainsi on dit la *version des septante*, au lieu de dire la version des soixante & douze interprètes, qui, selon les Pères de l'Eglise, traduisirent l'Ecriture Sainte en grec, à la

prière de Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte, environ trois çens ans avant J. C. Vous voyez que c'est toujours ou *le plus* pour *le moins*, ou au contraire *le moins* pour *le plus*.

IV. LA PARTIE POUR LE TOUT, & LE TOUT POUR LA PARTIE. Ainsi *la tête* se prend quelquefois pour tout l'home : c'est ainsi qu'on dit comunément, *on a payé tant par tête*, c'est-à-dire, tant pour chaque persone ; *une tête si chère*, c'est-à-dire, une persone si précieuse, si fort aimée.

Les Poëtes disent *après quelques moissons*, *quelques étés*, *quelques hivers*, c'est-à-dire, après quelques années.

L'onde, dans le sens propre, signifie une vague, un flot ; cependant les Poëtes prènent ce mot ou pour la mer, ou pour l'eau d'une rivière, ou pour la rivière même.

Quinault. Isis, act. I. sc. 3.

Vous juriez autrefois que cette onde rebèle
Se feroit vers sa source une route nouvèle,
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé :
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine ;
C'est le même penchant qui toujours les entraîne ;
Leur cours ne change point, & vous avez changé.

Dans les Poëtes latins, *la poupe* ou la *proue* d'un vaisseau, se prènent pour tout le vaisseau. On dit en françois *cent voiles*, pour dire cent vaisseaux, *Tectum*, le toît, se prend en latin pour toute la maison : *Ænéan in régia ducit tecta*, elle mène Enée dans son palais. Virg. Æn. I. v. 635.

La porte, & même *le seuil de la porte*, se prènent aussi en latin pour toute la maison, tout le palais, tout le temple. C'est peut-être par cette espèce de synecdoque qu'on peut doner un sens raisonable à ces vers de Virgile :

> Tum fóribus Divæ, médiâ testúdine templi, Æn. I. v. 509.
> Septa armis, solióque alte subníxa resédit.

Si Didon étoit assise à la porte du temple, *fóribus Divæ*, coment pouvoit-elle être assise en même-tems sous le milieu de la voûte, *médiâ testúdine?* C'est que par *fóribus Divæ*, il faut entendre d'abord en général le temple ; elle vint au temple, & se plaça sous la voûte.

Lorsqu'un citoyen romain étoit fait esclave, ses biens apartenoient à ses héritiers ; mais s'il revenoit dans sa patrie, il rentroit dans la possession & jouissance de tous ses biens : ce droit, qui est une espèce

de droit de retour, s'apeloit en latin *jus postliminii ;* de *post*, après, & de *limen*, le seuil de la porte, l'entrée.

Porte, par synecdoque & par antonomase, signifie aussi la cour du Grand Seigneur, de l'Empereur Turc. On dit *faire un traité avec la Porte*, c'est-à-dire, avec la Cour Ottomane. C'est une façon de parler qui nous vient des Turcs : ils noment *Porte* par excélence la porte du sérail, c'est le palais du Sultan ou Empereur Turc, & ils entendent par ce mot, ce que nous apelons *la Cour*.

Nous disons *il y a cent feux dans ce village*, c'est-à-dire, cent familles.

On trouve aussi des noms de villes, de fleuves, ou de pays particuliers, pour des noms de provinces & de nations. * Les Pélasgiens, les Argiens, les Doriens, peuples particuliers de la Grèce, se prènent pour tous les Grecs, dans Virgile & dans les autres Poëtes anciens.

On voit souvent dans les Poëtes *le Tibre* ** pour les Romains ; *le Nil* pour les

* Eurus ad auróram Nabathæáque regna recéssit. *Ovid.* Metam. l. 1. v. 61.

** Cum Tíberi, Nilo grátia nulla fuat. *Prop.* l. 2. Eleg. 33. v. 20. Per Tíberim Romános, per Nilum Ægyptios intellígito. *Beroald. in Propert.*

Egyptiens ; *la Seine* pour les François.

* Chaque climat produit des favoris de Mars,
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars. * Boileau. Ep. 1.

** Fouler aux piés l'orgueil & du Tage & du Tibre. ** *Idem*, Discours au Roi.

Par *le Tage* il entend les Espagnols, le Tage est une des plus célèbres rivières d'Espagne.

v. On se sert souvent du nom de LA MATIERE pour marquer LA CHOSE QUI EN EST FAITE: le pin ou quelqu'autre arbre se prend dans les Poëtes pour un vaisseau ; on dit comunément *de l'argent*, pour des pièces d'argent, de la monoie. *Le fer* se prend pour l'épée : *périr par le fer*. Virgile s'est servi de ce mot pour le soc de la charue :

At prius ignótum ferro quam scíndimus æquor. 1. Georg. v. 50.

M. Boileau dans son ode sur la prise de Namur, a dit l'*airain* pour dire les canons.

Et par cent bouches horribles
L'*airain* sur ces monts terribles
Vomit le fer & la mort.

L'*airain* en latin *æs*, se prend aussi fréquemment pour la monoie, les richesses : la première monoie des Romains étoit de cuivre : *æs aliénum*, le cuivre d'autrui, c'est-

à-dire, le bien d'autrui, qui eſt entre nos mains, nos dettes, ce que nous devons.

Enfin *æra* ſe prend pour des vaſes de cuivre, pour des trompètes, des armes, en un mot, pour tout ce qui ſe fait de cuivre.

Dieu dit à Adam, tu es pouſſière, & tu retourneras en pouſſière, *pulvis es & in púlverem revertéris*, c'eſt-à-dire, tu as été fait de pouſſière, tu as été formé d'un peu de terre.

Gen. c. 3. v. 19.

Virgile s'eſt ſervi du nom de l'éléphant, pour marquer ſimplement de l'ivoire; * c'eſt ainſi que nous diſons tous les jours *un caſtor*, pour dire un chapeau fait de poil de caſtor, &c.

Le pieux Enée, dit Virgile, ** lança ſa haſte avec tant de force contre Mézence, qu'elle perça le bouclier fait de trois plaques de cuivre, & qu'elle traverſa les piquures de toile, & l'ouvrage fait de trois *taureaux*, c'eſt-à-dire, de trois cuirs. Cette

Haſte, pique, lance. V. le P. de Montfaucon, tome 4. p. 65.

. . . . * Ex auro, ſolidóque elephánto. *Georg.* III. v. 26.
Dona dehinc auro grávia ſectóque elephánto. *Æn.* III. v. 464.

** Tum pius Ænéas haſtam jacit: illa per orbem.
Ære cavum tríplici per línea terga, tribúſque
Tránſiit intéxtum tauris opus. *Æn.* l. x. v. 783.

façon de parler ne feroit pas entendue en notre langue.

Mais il ne faut pas croire qu'il foit permis de prendre indiférenment un nom pour un autre, foit par métonymie, foit par fynecdoque : il faut, encore un coup, que les expreffions figurées foient autorifées par l'ufage ; ou du moins que le fens litéral qu'on veut faire entendre, fe préfente naturèlement à l'efprit fans révolter la droite raifon, & fans bleffer les oreilles acoutumées à la pureté du langage. Si l'on difoit qu'une armée navale étoit compofée de *cent mâts*, ou de *cent avirons*, au lieu de dire *cent voiles* pour cent vaiffeaux, on fe rendroit ridicule : chaque partie ne fe prend pas pour le tout, & chaque nom générique ne fe prend pas pour une efpèce particulière, ni tout nom d'efpèce pour le genre ; c'eft l'ufage feul qui done à fon gré ce privilège à un mot plutôt qu'à un autre.

Ainfi, quand Horace a dit que les combats font en horreur aux mères, *bella mátribus deteftáta* ; je fuis perfuadé que ce Poëte n'a voulu parler précifément que des mères. Je vois une mère alarmée pour fon fils, qu'elle fait être à la guerre, ou

Hor. l. 1. od. 1. v. 24.

dans un combat, dont on vient de lui aprendre la nouvèle: Horace excite ma ſenſibilité en me feſant penſer aux alarmes où les mères ſont alors pour leurs enfans; il me ſemble même que cette tendreſſe des mères eſt ici le ſeul ſentiment qui ne ſoit pas ſuſceptible de foibleſſe ou de quelqu'autre interprétation peu favorable: les alarmes d'une maîtreſſe pour ſon amant, n'oſeroient pas toujours ſe montrer avec la même liberté, que la tendreſſe d'une mère pour ſon fils. Ainſi quelque déférence que j'aie pour le ſavant P. Sanadon, j'avoue que je ne ſaurois trouver une ſynecdoque de l'eſpèce dans *bella mátribus deteſtáta*. Le P. Sanadon croit que *mátribus* comprend ici, même *les jeunes filles*: voici ſa traduction: *Les combats, qui ſont pour les femmes un objet d'horreur*. Et dans les remarques il dit, que » * les » mères redoutent la guerre pour leurs » époux & pour leurs enfans; mais les jeu» nes filles, ajoute-t-il, ne DOIVENT pas » moins la redouter pour les objets d'une » tendreſſe légitime que la gloire leur en» lève, en les rangeant ſous les drapeaux » de Mars. Cette raiſon m'a fait prendre » *matres* dans la ſignification la plus éten-

Poëſies d'Horace, t. 1. p. 7.

* p. 12.

» due, come les Poëtes l'ont ſouvent em-
» ployé. Il me ſemble, ajoute-t-il, que ce
» ſens fait ici un plus bel éfet. «

Il ne s'agit pas de doner ici des inſtructions aux jeunes filles, ni de leur aprendre ce qu'elles doivent faire, lorſque *la gloire leur enlève les objets de* leur *tendreſſe, en les rangeant ſous les drapeaux de Mars*; c'eſt-à-dire, lorſque leurs amans ſont à la guerre; il s'agit de ce qu'Horace a penſé: or, il me ſemble que le terme de *mères* n'eſt rélatif qu'à *enfans*; il ne l'eſt pas même à *époux*, encore moins aux *objets d'une tendreſſe légitime*. J'ajouterois volontiers, que les jeunes filles s'opoſent à ce qu'on les confonde ſous le nom de *mères*; mais pour parler plus ſérieuſement, j'avoue que lorſque je lis dans la traduction du P. Sanadon, que *les combats ſont pour les femmes un objet d'horreur*, je ne vois que des femmes épouvantées; au lieu que les paroles d'Horace me font voir une mère atendrie: ainſi je ne ſens point que l'une de ces expreſſions puiſſe jamais être l'image de l'autre; & bien loin que la traduction du P. Sanadon faſſe ſur moi un plus bel éfet, je regrète le ſentiment tendre qu'elle me fait perdre. Mais revenons à la ſynecdoque.

Come il est facile de confondre cette figure avec la métonymie, je crois qu'il ne sera pas inutile d'observer ce qui distingue la synecdoque de la métonymie, c'est 1°. Que la synecdoque fait entendre le *plus* par un mot qui dans le sens propre signifie le *moins*, ou au contraire elle fait entendre le *moins* par un mot qui dans le sens propre marque le *plus*.

2°. Dans l'une & dans l'autre figure il y a une relation entre l'objet dont on veut parler, & celui dont on emprunte le nom; car s'il n'y avoit point de raport entre ces objets, il n'y auroit aucune idée accessoire, & par conséquent point de trope: mais la relation qu'il y a entre les objets, dans la métonymie, est de telle sorte, que l'objet dont on emprunte le nom, subsiste indépendament de celui dont il réveille l'idée, & ne forme point un ensemble avec lui. Tel est le raport qui se trouve entre la *cause* & l'*éfet*, entre l'auteur & son ouvrage, entre Cérès & le blé; entre le *contenant* & le *contenu*, come entre la bouteille & le vin: au lieu que la liaison qui se trouve entre les objets, dans la synecdoque, supose que ces objets forment un ensemble come le *tout* & la *partie*; leur

union

union n'eſt point un ſimple raport, elle eſt plus intérieure & plus indépendante ; c'eſt ce qu'on peut remarquer dans les exemples de l'une & de l'autre de ces figures.

V.

L'ANTONOMASE.

L'Antonomaſe eſt une eſpèce de ſynecdoque, par laquelle on mèt un nom comun pour un nom propre, ou bien un nom propre pour un nom comun. Dans le premier cas, on veut faire entendre que la perſone ou la choſe dont on parle excèle ſur toutes celles qui peuvent être compriſes ſous le nom comun ; & dans le ſecond cas, on fait entendre que celui dont on parle reſſemble à ceux dont le nom propre eſt célèbre par quelque vice ou par quelque vertu.

'Ἀντονομασία, *pronominatio* : nom pour un autre, de ἀντὶ pour, contre, & ὀνομάζω, *je nome.*

1. *Philoſophe*, *Orateur*, *Poëte*, *Roi*, *Ville*, *Monſieur*, ſont des noms comuns ; cependant l'antonomaſe en fait des noms particuliers qui équivalent à des noms propres.

Quand les anciens diſent *le Philoſophe*, ils entendent Ariſtote.

Quand les Latins difent l'*Orateur*, ils entendent Cicéron.

Quand ils difent *le Poëte*, ils entendent Virgile.

Les Grecs entendoient parler de Démosthène, quand ils difoient l'*Orateur*, & d'Homère quand ils difoient le *Poëte*.

Quand nos Théologiens difent *le Docteur angélique*, ou *l'Ange de l'Ecole*, ils veulent parler de S. Thomas. Scot eft apelé *le Docteur fubtil*, S. Auguftin *le Docteur de la grace*.

Ainfi on done par excélence & par antonomafe, le nom de la fcience ou de l'art à ceux qui s'y font le plus diftingués.

Dans chaque royaume, quand on dit fimplement *le Roi*, on entend le Roi du pays où l'on eft; quand on dit *la ville*, on entend la capitale du royaume, de la province ou du pays dans lequel on demeure.

Virg. Ec. IX. v. I. Quò te, Mœri, pedes? an quò via ducit in urbem?

Urbem en cet endroit veut dire la ville de Mantoue: ces bergers parlent par raport au territoire où ils demeurent. Mais quand les anciens parloient par raport à l'Empire Romain, alors par *urbem* ils entendoient la ville de Rome.

Dans les comédies grèques, ou tirées du grec, la vile (astu) veut dire Athènes : *An * in astu venit* ? Est-il venu à la ville ? Cornélius Népos parlant de Thémistocle & d'Alcibiade, s'est servi plus d'une fois de ce mot en ce sens. ** Τὸ ἄστυ, εος, urbs, *ville*, de ςάω manéo.

Dans chaque famille, *Monsieur*, veut dire le maître de la maison.

Les adjectifs ou épithètes sont des noms comuns, que l'on peut apliquer aux diférens objets auxquels ils convièneni ; l'antonomase en fait des noms particuliers : *l'invincible*, *le conquérant*, *le grand*, *le juste*, *le sage*, se disent par antonomase, de certains Princes ou d'autres persones particulières.

Tite-Live apèle souvent Annibal *le Carthaginois* ; le Carthaginois, dit-il, avoit un grand nombre d'homes : *abundábat multitúdine hóminum Pœnus*. Didon dit à sa sœur ***, *vous mettrez sur le bûcher les armes que* le perfide *a laissées*, & par ce perfide elle entend Enée. Tit Liv. l. 21. n. 8.

* Téren. Eun. act. v. sc. vi. selon Madame Dacier, & sc. 5. v. 17. selon les éditions vulgaires.

** Xerxes prótinus accéssit astu. *Corn. Nep.* Themist. 4. Alcibíades postquam astu venit. *idem.* Alcib. 6.

*** Armá viri, thálamo quæ fixa relíquit
Impius... super impónas. *Æn.* l. iv. v. 495.

Le Destructeur de Carthage & de Numance, signifie par antonomase, Scipion Emilien.

Il en est de même des noms patronymiques dont j'ai parlé ailleurs, ce sont des noms tirés du nom du père ou d'un aïeul, & qu'on done aux descendans; par exemple, quand Virgile apèle Enée *Anchisíades*, ce nom est doné à Enée par antonomase, il est tiré du nom de son père, qui s'apeloit Anchise. Diomède, héros célèbre dans l'antiquité fabuleuse, est souvent apelé *Tydídes*, parce qu'il étoit fils de Tydée, Roi des Etoliens.

Æn. l. v. v. 407.

Nous avons un recueil ou abrégé des loix des anciens François, qui a pour titre, *Lex Sálica* : parmi ces loix il y a un article * qui exclut les femmes de la succession aux terres saliques, c'est-à-dire, aux fiefs : c'est une loi qu'on n'a observée inviolablement dans la suite qu'à l'égard des femmes qu'on a toujours excluses de la succession à la courone. Cet usage toujours observé, est ce qu'on apèle aujourd'hui *loi salique* par antonomase, c'est-à-

* De terrâ verò sálicâ, nulla pórtio hæreditátis mulieri véniat, sed ad virílem sexum tota terræ hæréditas pervéniat. *Lex Sálica.* art. 62. de Alode. §. 6.

dire, que nous donons à la loi particulière d'exclure les femmes de la courone, un nom que nos pères donèrent autrefois à un recueil général de loix.

11. La seconde espèce d'antonomase, est lorsqu'on prend un nom propre pour un nom comun, ou pour un adjectif.

Sardanapale, dernier Roi des Assyriens, vivoit dans une extrême molesse; du moins tel est le sentiment comun: de là on dit d'un voluptueux, *c'est un Sardanapale.*

L'Empereur Néron fut un prince de mauvaises mœurs, & barbare jusqu'à faire mourir sa propre mère; de là on a dit des Princes qui lui ont ressemblé, c'est un Néron.

Caton, au contraire, fut recomandable par l'austérité de ses mœurs: de là S. Jérôme a dit d'un hypocrite, c'est un Caton au dehors, un Néron au dedans, *intus Nero, foris Cato.*

Hier. l. 2. Ep. 13. Ruf. Monach. sub. fin. Lugd. p. 227. & Paris. edit. 1718. p. 386.

Mécénas, favori de l'Empereur Auguste, protégeoit les gens de lettres: on dit aujourd'hui d'un seigneur qui leur acorde sa protection, *c'est un Mécénas.*

Mais sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste? Boileau Sat. 1. v. 80.

c'est-à-dire, sans un protecteur.

Homer. Odyss. l. 18.

Irus étoit un pauvre de l'île d'Ithaque, qui étoit à la suite des amans de Pénélope, il a doné lieu au proverbe des anciens, *plus pauvre qu'Irus*. Au contraire, Crésus, Roi de Lydie, fut un Prince extrêmement riche; de là on trouve dans les Poëtes *Irus* pour un pauvre, & *Crésus* pour un riche.

Ovi. Trist. III. Eleg. 7. v. 42.

Irus & est subitò qui modò Crœsus erat.

. . . . Non distat Crœsus ab Iro. §

§ Propert. l. III. Eleg. 4. v. 39.

Zoïle fut un critique passioné & jaloux: son nom se dit encore * d'un home qui a les mêmes défauts; Aristarque, au contraire, fut un critique judicieux: l'un & l'autre ont critiqué Homère: Zoïle l'a censuré avec aigreur & avec passion; mais Aristarque l'a critiqué avec un sage discernement, qui l'a fait regarder come le modèle des critiques: on a dit de ceux qui l'ont imité, qu'ils étoient des Aristarques.

Rousseau, Ep. I. aux Muses.

Et de moi-même Aristarque incomode:

C'est-à-dire, *censeur*. Lisez vos ouvrages,

* Ingénium magni detrêctat livor Homéri:
Quisquis es, ex illo, Zoïle, nomen habes. *Ovid.* Remed. amor. v. 365.

dit Horace, * à un ami judicieux: il vous en fera sentir les défauts, il sera pour vous un *Aristarque.*

Thersite fut le plus malfait, le plus lâche, le plus ridicule de tous les Grecs; Homère a rendu les défauts de ce grec si célèbres & si conus, que les anciens ont souvent dit un *Thersite*, pour un home diforme, pour un home méprisable. C'est dans ce dernier sens que M. de la Bruyère a dit, » jetez-moi dans les troupes come » un simple soldat, je suis Thersite; me» tez-moi à la tête d'une armée dont j'aie » à répondre à toute l'Europe, je suis » Achille. « La Bruyère, caract. des Grands.

Edipe, célèbre dans les tems fabuleux pour avoir deviné l'énigme du Sphinx, a doné lieu à ce mot de Térence, *Davus sum, non Œdipus.* Ter. Andr. act. 1. sc. 2.

Je suis Dave, Seigneur, & ne suis pas Edipe.

C'est-à-dire, je ne sai point deviner les discours énigmatiques. Dans notre An-

* Vir bonus ac prudens versus reprehéndet inértes,
Culpábit duros, incómptis ádlinet atrum
Transvérso calamo signum; ambitiósa recídet
Ornaménta, parum claris lucem dare coget;
Arguet ambíguè dictum; mutánda notábit,
Fiet Aristárchus. *Horat.* art. poet. v. 444.

driène françoise on a traduit,

And. act. 1. sc. 3. Je suis Dave, Monsieur, & ne suis pas devin:

ce qui fait perdre l'agrément & la justesse de l'oposition entre Dave & Edipe: *je suis Dave*, donc *je ne suis pas Edipe*, la conclusion est juste; au lieu que, *je suis Dave*, donc *je ne suis pas devin*; la consequence n'est pas bien tirée, car il pouroit être Dave & devin.

M. Saumaise a été un fameux critique dans le dix-septième siècle: c'est ce qui a doné lieu à ce vers de Boileau,

Boileau, Epit. à son esprit, c'est la ix. Aux Saumaises futurs préparer des tortures,

c'est-à-dire, aux critiques, aux comentateurs à venir.

Xantippe, femme du philosophe Socrate, étoit d'une humeur fâcheuse & incomode: on a doné son nom à plusieurs femmes de ce caractère.

Pénélope & Lucrèce se sont distinguées par leur vertu, telle est du moins leur comune réputation: on a doné leur nom aux femmes qui leur ont ressemblé: au contraire, les femmes débauchées ont été apelées des Phrynés ou des Laïs; ce sont les noms de deux fameuses courtisanes de l'anciène Grèce.

Aux tems les plus féconds en Phrynés, en Laïs,
Plus d'une Pénélope honora son pays. Boileau, Sat. x.

Typhis fut le pilote des Argonautes; Automédon fut l'écuyer d'Achille, c'étoit lui qui menoit son char: de là on a doné les noms de Typhis & d'Automédon à un home qui, par des préceptes, mène & conduit à quelque science ou à quelque art, C'est ainsi qu'Ovide a dit qu'il étoit le Typhis & l'Automédon de l'art d'aimer.

Typhis & Automedon dicar amoris ego. Ovid. de Art. Ama. l. 1. v. 8.

Sous le règne de Philippe de Valois le Dauphiné fut réuni à la courone. * *Humbert, Dauphin de Viennois*, qui se fit ensuite

* Termes de la confirmation du dernier acte de transport du Dauphiné, en faveur de Charles fils de Jean, Duc de Normandie. Cet acte est du 16 Juillet 1349. Voyez les preuves de l'histoire du Dauphiné de M. de Valbonnay, & ses Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné. A Paris, chez de Bats, 1711.

» On s'est persuadé que la condition en faveur du pre- » mier né de nos Rois, étoit tacitement renfermée dans ces » paroles, quoiqu'elle n'y soit pas litéralement exprimée, « come on le croit comunément. *Histoire du Dauphiné*, page 603. édit. de 1722.

Dans le tems de cette donation faite à Charles, Jean père de Charles, étoit le fils aîné du Roi Philippe de Valois, & fut son successeur, c'est Jean II. Après la mort du Roi Jean II. Charles son fils, qui étoit déja Dauphin, lui succéda au Royaume, c'est Charles V. dit le Sage. Ainsi ce ne fut pas le fils aîné du Roi qui fut le premier Dauphin, ce fut Charles fils de l'aîné.

Religieux de l'Ordre de S. Dominique, *se dessaisit & devestit du Dalphiné & de ses autres terres, & en saisit rèèlement, corporèlement & de fait Charles* petit-fils du Roi, *présent & acceptant pour li & ses hoirs & successeurs*, & plus bas, *transporte audit Charles, ses hoirs & successeurs, & ceux qui auront cause de li perpétuèlement & héritablement en saisine & en propriété pleine ledit Dalphiné.*

Hist. de la Monarchie Franç. par G. Marcel, T. III. p. 52.

Charles devint Roi de France, cinquième du nom, & dans la suite » il a été » arêté que le fils aîné de France porteroit seul le titre de Dauphin.

On fait allusion au Dauphin lorsque dans les familles des particuliers on apèle Dauphin le fils aîné de la maison, ou celui qui est le plus aimé : on dit que c'est le Dauphin par antonomase, par allusion, par métaphore, ou par ironie. On dit aussi un Benjamin, faisant allusion au fils bien aimé de Jacob.



VI.

LA COMUNICATION DANS LES PAROLES.

Κοινότης λόγου communitas, participátio sermónis.

LEs Rhéteurs parlent d'une figure apelée ſimplement Comunication ; c'eſt lorſque l'orateur s'adreſſant à ceux à qui il parle, paroît ſe comuniquer, s'ouvrir à eux, les prendre eux-mêmes pour juges ; par exemple : *En quoi vous ai-je doné lieu de vous plaindre ? Répondez-moi, que pouvois-je faire de plus ? Qu'auriez-vous fait en ma place ?* &c. En ce ſens la comunication eſt une figure de penſée, & par conſéquent elle n'eſt pas de mon ſujet.

La figure dont je veux parler eſt un trope, par lequel on fait tomber ſur ſoi-même ou ſur les autres, une partie de ce qu'on dit : par exemple, un maître dit quelquefois à ſes diſciples, *nous perdons tout notre tems*, au lieu de dire, *vous ne faites que vous amuſer. Qu'avons-nous fait ?* veut dire en ces ocaſions, *qu'avez-vous fait ?* ainſi *nous* dans ces exemples n'eſt pas le ſens propre, il ne renferme point celui qui parle. On ménage par ces expreſſions l'amour propre de ceux à qui on adreſſe

la parole, en paroiſſant partager avec eux le blâme de ce qu'on leur reproche; la remontrance étant moins perſonèle, & paroiſſant comprendre celui qui la fait, en eſt moins aigre, & devient ſouvent plus utile.

Les louanges qu'on ſe done bleſſent toujours l'amour propre de ceux à qui l'on parle. Il y a plus de modeſtie à s'énoncer d'une manière qui faſſe retomber ſur d'autres une partie du bien qu'on veut dire de ſoi: ainſi un capitaine dit quelquefois que ſa compagnie a fait telle ou telle action, plutôt que d'en faire retomber la gloire ſur ſa ſeule perſone.

On peut regarder cette figure come une eſpèce particulière de ſynecdoque, puiſqu'on dit *le plus* pour tourner l'atention *au moins*.

VII.

LA LITOTE.

Λιτότης à Λιτὸς ſimplex, nudus, vilis.

LA Litote ou diminution, eſt un trope par lequel on ſe ſert de mots, qui, à la lettre, paroiſſent afoiblir une penſée dont on ſait bien que les idées acceſſoires

feront sentir toute la force : on dit le moins par modestie ou par égard ; mais on sait bien que ce moins réveillera l'idée du plus.

Quand Chimène dit à Rodrigue, *va, je ne te hais point*, elle lui fait entendre bien plus que ces mots-là ne signifient dans leur sens propre. Corn. le Cid. act. III. sc. 4.

Il en est de même de ces façons de parler, *je ne puis vous louer*, c'est-à-dire, je blâme votre conduite : *je ne méprise pas vos présens*, signifie que j'en fais beaucoup de cas : *il n'est pas sot*, veut dire, qu'il a plus d'esprit que vous ne croyez : *il n'est pas poltron*, fait entendre qu'il a du courage : *Pythagore n'est pas un auteur méprisable*, * c'est-à-dire, que Pythagore est un auteur qui mérite d'être estimé. *Je ne suis pas diforme*, ** veut dire modestement qu'on est bien fait, ou du moins qu'on le croit ainsi.

On apèle aussi cette figure exténuation : elle est oposée à l'hyperbole.

* Non sórdidus autor natúræ veríque. *Hor.* l. 1. ode 28.
** Nec sum ádeò informis. *Virg.* Ecl. 2. v. 25.

VIII.

L'Hyperbole.

Ὑπερβολή. hyperbole, excès.

Lorsque nous somes vivement frapés de quelque idée que nous voulons représenter, & que les termes ordinaires nous paroissent trop foibles pour exprimer ce que nous voulons dire ; nous nous servons de mots ; qui, à les prendre à la lettre, vont au-delà de la vérité, & représentent le plus ou le moins pour faire entendre quelque excès en grand ou en petit. Ceux qui nous entendent rabatent de notre expression ce qu'il en faut rabatre, & il se forme dans leur esprit une idée plus conforme à celle que nous voulons y exciter, que si nous nous étions servis de mots propres : par exemple, si nous voulons faire comprendre la légèreté d'un cheval qui court extrêmement vîte, nous disons qu'*il va plus vite que le vent*. Cette figure s'apèle *hyperbole*, mot grec qui signifie *excès*.

Julius Solinus dit qu'un certain Lada étoit d'une si grande légèreté, qu'il ne

laissoit sur le sable aucun vestige de ses piés. *

Virgile dit de la princesse Camille, qu'elle surpassoit les vents à la course; & qu'elle eût couru sur des épis de blé sans les faire plier, ou sur les flots de la mer sans y enfoncer, & même sans se mouiller la plante des piés. **

Au contraire, si l'on veut faire entendre qu'une persone marche avec une extrême lenteur, on dit qu'elle marche plus lentement qu'une tortue.

Il y a plusieurs hyperboles dans l'Ecriture Sainte; par exemple, *Je vous donerai une terre où coulent des ruisseaux de lait & de miel*, c'est à-dire, une terre fertile: & dans la Genèse il est dit, *Je multiplierai tes enfans en aussi grand nombre, que les grains de poussière de la terre.* S. Jean à la fin de son Evangile *** dit que si l'on racontoit en détail les

Edúcam vos ad terram fluéntem lacte & melle. *Exod.* c. 3. v. 17.

Fáciam semen tuum sicut púlverem terræ. *Genes.* c. 13. v. 16.

* Primam palmam velocitàtis, Ladas quidam adéptus est, qui ita supra cavum púlverem cursitávit, ut arénis pendéntibus nulla indícia relinquéret vestigiórum. *Jul. Solin.* c. 6.

** Illa vel intáctæ ségetis per summa voláret
Grámina, nec téneras cursu læsisset aristas,
Vel mare per médium fluctu suspénsa tuménti
Ferret iter, céleres nec tíngeret æquore plantas. *Æn.* l. VII. v. 808.

*** Sunt autem & ália multa quæ fecit Jesus, quæ si scribántur per síngula, nec ipsum árbitror mundum cápere posse eos, qui scribéndi sunt libros. *Joan.* XXI. v. 25.

actions & les miracles de Jésus-Christ, il ne croit pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on en pouroit faire.

L'hyperbole est ordinaire aux Orientaux. Les jeunes gens en font plus souvent usage que les persones avancées en âge. On doit en user sobrement & avec quelque corectif ; par exemple, en ajoutant, *pour ainsi dire* ; *si l'on peut parler ainsi*.

Caract. des ouvrages de l'esprit.

» Les esprits vifs, pleins de feu, & qu'une » vaste imagination emporte hors des rè- » gles & de la justesse, ne peuvent s'assou- » vir d'hyperboles, dit M. de la Bruyère.

Excepté quelques façons de parler comunes & proverbiales, nous usons très-rarement d'hyperboles en françois. On en trouve quelques exemples dans le style satyrique & badin, & quelquefois même dans le style sublime & poëtique : *Des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitans.*

Fléchier. Oraison funèbre de M. de Turène. Exorde.

» Les Grecs * avoient une grande pas- » sion pour l'hyperbole, come on le peut » voir dans leur Anthologie, qui en est

* Traité de la vraie & de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit. C'est une traduction que Richelet nous a donée de la dissertation que Messieurs de P. R. ont mise à la tête de leur *Delectus Epigrammatum*.

toute

» toute remplie. Cette figure est la ref-
» source des petits esprits qui écrivent
» pour le bas peuple.

Juvénal élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Boil. Art. Poëtique, chant. 2.

» Mais quand on a du génie & de l'usage du monde, on ne se sent guère de goût pour ces sortes de pensées fausses & outrées.

IX.

L'HYPOTYPOSE.

L'Hypotypose est un mot grec qui signifie *image*, *tableau*. C'est lorsque dans les descriptions on peint les faits dont on parle, come si ce qu'on dit étoit actuèlement devant les yeux; on montre, pour ainsi dire, ce qu'on ne fait que raconter; on done en quelque sorte l'original pour la copie, les objets pour les tableaux: vous en trouverez un bel exemple dans le récit de la mort d'Hippolyte:

Ὑποτύπωσις: *Exemplar.* ὑποτυπόω, *delineo*: ὑπὸ *sub*, τυπόω *figuro.*

Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide;

Rac. Phèdre. act. v. sc. 6.

L'onde aproche, se brise, & vomit à nos yeux
Parmi les flots d'écume, un monstre furieux;
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomtable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux:
Ses longs mugissemens font trembler le rivage;
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'aporta recule épouvanté.

Ce dernier vers a paru afecté; on a dit que les flots de la mer aloient & venoient sans le motif de l'épouvante, & que dans une ocasion aussi triste que celle de la mort d'un fils, il ne convenoit point de badiner avec une fiction aussi peu naturèle. Il est vrai que nous avons plusieurs exemples d'une semblable prosopopée; mais il est mieux de n'en faire usage que dans les ocasions où il ne s'agit que d'amuser l'imagination, & non quand il faut toucher le cœur. Les figures qui plaisent dans un épithalame, déplaisent dans une oraison funèbre; la tristesse doit parler simplement, si elle veut nous intéresser: mais revenons à l'hypotypose.

Hor. Art. Poët. v. 97.

Remarquez que tous les verbes de cette

narration sont au présent, *l'onde aproche*, *se brise*, &c. c'est ce qui fait l'hypotypose, l'image, la peinture; il semble que l'action se passe sous vos yeux.

M. l'Abé Ségui, dans son panégyrique de S. Louis, prononcé en présence de l'Académie françoise, nous fournit encore un bel exemple d'hypotypose, dans la description qu'il fait du départ de S. Louis, du voyage de ce prince, & de son arivée en Afrique.

» Il part baigné de pleurs, & comblé » des bénédictions de son peuple : déjà » gémissent les ondes sous le poids de sa » puissante flote; déjà s'ofrent à ses yeux » les côtes d'Afrique; déjà sont rangées » en bataille les innombrables troupes des » Sarasins. Ciel & terre, soyez témoins » des prodiges de sa valeur. Il se jette avec » précipitation dans les flots, suivi de son » armée que son exemple encourage, mal- » gré les cris éfroyables de l'énemi fu- » rieux, au milieu des vagues & d'une » grêle de dards qui le couvrent : il s'a- » vance come un géant vers les champs » où la victoire l'apèle : il prend terre, il » aborde, il pénètre les bataillons épais » des barbares; & couvert du bouclier

Panég. de S. Louis, en 1729. p. 22.

» invisible du Dieu qui fait vivre & qui » fait mourir, frapant d'un bras puissant » à droit & à gauche, écartant la mort, » & la renvoyant à l'énemi; il semble en» core se multiplier dans chacun de ses » soldats. La terreur que les infidèles » croyoient porter dans les cœurs des » siens, s'empare d'eux-mêmes. Le Sara» sin éperdu, le blasphème à la bouche, » le désespoir dans le cœur, fuit, & lui » abandone le rivage.

Je ne mets ici cette figure au rang des tropes, que parce qu'il y a quelque sorte de trope à parler du passé come s'il étoit présent; car d'ailleurs les mots qui sont employés dans cette figure, conservent leur signification propre. De plus, elle est si ordinaire, que j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.

X.

LA METAPHORE.

Μεταφορὰ, translátio: Μεταφέρω. Transfero.

LA Métaphore est une figure par laquelle on transporte, pour ainsi dire, la signification propre d'un nom à une autre signification qui ne lui convient

qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit. Un mot pris dans un sens métaphorique, perd sa signification propre, & en prend une nouvèle qui ne se présente à l'esprit que par la comparaison que l'on fait entre le sens propre de ce mot, & ce qu'on lui compare : par exemple, quand on dit que *le mensonge se pare souvent des couleurs de la vérité*, en cette phrase, *couleurs* n'a plus sa signification propre & primitive ; ce mot ne marque plus cette lumière modifiée qui nous fait voir les objets ou blancs, ou rouges, ou jaunes, &c : il signifie *les dehors*, *les aparences* ; & cela par comparaison entre le sens propre de *couleurs*, & les dehors que prend un home qui nous en impose sous le masque de la sincérité. Les couleurs font conoître les objets sensibles, elles en font voir les dehors & les aparences : un home qui ment, imite quelquefois si bien la contenance & les discours de celui qui ne ment pas, que lui trouvant les mêmes dehors, & pour ainsi dire les mêmes couleurs, nous croyons qu'il nous dit la vérité : ainsi come nous jugeons qu'un objet qui nous paroît blanc est blanc, de même nous somes souvent

la dupe d'une sincérité aparente, & dans le tems qu'un imposteur ne fait que prendre les dehors d'home sincère, nous croyons qu'il nous parle sincérement.

Quand on dit *la lumière de l'esprit*, ce mot de *lumière* est pris métaphoriquement; car come la lumière dans le sens propre nous fait voir les objets corporels, de même la faculté de conoître & d'apercevoir éclaire l'esprit, & le met en état de porter des jugemens sains.

Metáphoram quam Græci vocant, nos tralatiónem, id est, domo mutuátum verbum quo útimur, inquit Verrius. *Festus*, v. Metáphoram.

La métaphore est donc une espèce de trope, le mot dont on se sert dans la métaphore est pris dans un autre sens que dans le sens propre, *il est*, pour ainsi dire, *dans une demeure empruntée*, dit un ancien, ce qui est comun & essentiel à tous les tropes.

De plus, il y a une sorte de comparaison ou quelque raport équivalent entre le mot auquel on done un sens métaphorique, & l'objet à quoi on veut l'apliquer; par èxemple, quand on dit d'un home en colère, *c'est un lion*, *lion* est pris alors dans un sens métaphorique; on compare l'home en colère au lion, & voilà ce qui distingue la métaphore des autres figures.

Il y a cette diférence entre la métaphore

& la comparaiſon, que dans la comparaiſon on ſe ſert de termes qui ſont conoître que l'on compare une choſe à une autre; par exemple, ſi l'on dit d'un home en colère, qu'*il eſt come un lion*, c'eſt une comparaiſon, mais quand on dit ſimplement *c'eſt un lion*, la comparaiſon n'eſt alors que dans l'eſprit & non dans les termes; c'eſt une métaphore.

Meſurer, dans le ſens propre, c'eſt juger d'une quantité inconue par une quantité conue, ſoit par le ſecours du compas, de la règle, ou de quelqu'autre inſtrument qu'on apèle *meſure*. Ceux qui prènent bien toutes leurs précautions pour ariver à leurs fins, ſont comparés à ceux qui meſurent quelque quantité, ainſi on dit par métaphore, qu'*ils ont bien pris leurs meſures*. Par la même raiſon on dit que *les perſones d'une condition médiocre ne doivent pas ſe meſurer avec les grands*, c'eſt-à-dire, vivre come les grands, ſe comparer à eux, come on compare une meſure avec ce qu'on veut meſurer. *On doit meſurer ſa dépenſe à ſon revenu*; c'eſt-à-dire, qu'il faut régler ſa dépenſe ſur ſon revenu; la quantité du revenu doit être come la meſure de la quantité de la dépenſe.

Come une clé ouvre la porte d'un apartement, & nous en done l'entrée, de même il y a des conoissances préliminaires qui ouvrent, pour ainsi dire, l'entrée aux ſciences plus profondes : ces conoiſſances ou principes ſont apelés *clés* par métaphore ; la Grammaire eſt la *clé* des ſciences : la Logique eſt la *clé* de la Philoſophie.

On dit auſſi d'une ville fortifiée, qui eſt ſur une frontière, qu'elle eſt *la clé* du royaume, c'eſt-à-dire, que l'énemi qui ſe rendroit maître de cette ville, ſeroit à portée d'entrer enſuite avec moins de peine dans le royaume dont on parle.

Par la même raiſon l'on done le nom de *clé*, en termes de muſique, à certaines marques ou caractères que l'on met au comencement des lignes de muſique : ces marques font conoître le nom que l'on doit doner aux notes ; elles donent, pour ainſi dire, l'entrée du chant.

Quand les métaphores ſont régulières, il n'eſt pas dificile de trouver le raport de comparaiſon.

La métaphore eſt donc auſſi étendue que la comparaiſon ; & lorſque la comparaiſon ne ſeroit pas juſte ou ſeroit trop

recherchée, la métaphore ne feroit pas régulière.

Nous avons déjà remarqué que les langues n'ont pas autant de mots que nous avons d'idées; cette disète de mots a doné lieu à plufieurs métaphores; par exemple: *le cœur tendre*, *le cœur dur*, *un rayon* de miel, *les rayons* d'une roue, &c: l'imagination vient, pour ainfi dire, au fecours de cette disète; elle fuplée par les images & les idées acceffoires aux mots que la langue ne peut lui fournir; & il arive même, come nous l'avons déjà dit, que ces images & ces idées acceffoires ocupent l'efprit plus agréablement que fi l'on fe fervoit de mots propres, & qu'elles rendent le difcours plus énergique; par exemple, quand on dit d'un home endormi, qu'*il eft enfeveli dans le fomeil*, cette métaphore dit plus que fi l'on difoit fimplement qu'il dort: *Les Grecs furprirent Troie enfevelie dans le vin & dans le fomeil.*

Invádunt urbem fomno vinóque fepúltam. Virg. Æn. 2. v. 265.

Remarquez, 1°. que dans cet exemple, *fepúltam* a un fens tout nouveau & diférent de fon fens propre. 2°. *Sepúltam* n'a ce nouveau fens, que parce qu'il eft joint

à *ſomno vinóque*, avec leſquels il ne ſauroit être uni dans le ſens propre; car ce n'eſt que par une nouvèle union des termes, que les mots ſe donent le ſens métaphorique. *Lumière* n'eſt uni dans le ſens propre, qu'avec le feu, le ſoleil & les autres objets lumineux; celui qui le premier a uni *lumière* à *eſprit*, a doné à *lumière* un ſens métaphorique, & en a fait un mot nouveau par ce nouveau ſens. Je voudrois que l'on pût doner cette interprétation à ces paroles d'Horace:

Hor. Art. Poët. v. 47.

Díxeris egrégiè, notum ſi cállida verbum
Reddíderit junctúra novum.

La métaphore eſt très-ordinaire; en voici encore quelques exemples: on dit dans le ſens propre, *s'enyvrer de quelque liqueur*; & l'on dit par métaphore, *s'enyvrer de plaiſirs: la bone fortune enyvre les ſots*, c'eſt-à-dire, qu'elle leur fait perdre la raiſon, & leur fait oublier leur premier état.

Boil. Art. Poët. chant 4.

Ne vous *enyvrez* point des éloges flateurs
Que vous done un amas de vains admirateurs.

Henriade, chant 7.

Le peuple, qui jamais n'a conu la prudence,
S'enyvroit folement de ſa vaine eſpérance.

Doner un frein à ſes paſſions; c'eſt-à-dire,

n'en pas ſuivre tous les mouvemens, les modérer, les retenir come on retient un cheval avec le frein, qui eſt un morceau de fer qu'on met dans la bouche du cheval.

Mézerai, parlant de l'héréſie, dit qu'*il étoit néceſſaire d'aracher cette zizanie*, c'eſt-à-dire, *cette ſemence de diviſion*, *zizanie* eſt là dans un ſens métaphorique : c'eſt un mot grec qui veut dire *yvroie*, mauvaiſe herbe qui croît parmi les blés, & qui leur eſt nuiſible. *Zizanie* n'eſt point en uſage au propre, mais il ſe dit par métaphore pour *diſcorde*, *méſintelligence*, *diviſion*: *ſemer la zizanie dans une famille.* Abrégé de l'Hiſtoire de France, François II. p. 994.

Matéria, matière, ſe dit dans le ſens propre, de la ſubſtance étendue conſidérée come principe de tous les corps; enſuite on a apelé *matière*, par imitation & par métaphore, ce qui eſt le ſujet, l'argument, le thème d'un diſcours, d'un poëme, ou de quelqu'autre ouvrage d'eſprit.

Æſópus auctor, quam matériam répperit, Phæd. l. 1. Prol.
Hanc ego polívi vérſibus Senáriis.

J'ai poli la matière, c'eſt-à-dire, j'ai doné l'agrément de la poëſie aux fables qu'E-

ſope a inventées avant moi. *Cette maiſon eſt bien riante*, c'eſt-à-dire, elle inſpire la gaieté come les perſones qui rient. *La fleur de la jeuneſſe; le feu de l'amour; l'aveuglement de l'eſprit; le fil d'un diſcours; le fil des afaires.*

C'eſt par métaphore que les diférentes claſſes, ou conſidérations, auxquelles ſe réduit tout ce qu'on peut dire d'un ſujet, ſont apelées *lieux comuns* en Rhétorique, & en Logique, *loci commúnes*. Le genre, l'eſpèce, la cauſe, les éfets, &c. ſont des lieux comuns, c'eſt-à-dire, que ce ſont come autant de célules où tout le monde peut aler prendre, pour ainſi dire, la matière d'un diſcours, & des argumens ſur toutes ſortes de ſujets. L'atention que l'on fait ſur ces diférentes claſſes, réveille des penſées que l'on n'auroit peut-être pas ſans ce ſecours.

Quoique ces lieux comuns ne ſoient pas d'un grand uſage dans la pratique, il n'eſt pourtant pas inutile de les conoître; on en peut faire uſage pour réduire un diſcours à certains chefs; mais ce qu'on peut dire pour & contre ſur ce point, n'eſt pas de mon ſujet.

On apèle auſſi en Théologie par méta-

phore, *loci Theológici*, les diférentes sources où les Théologiens puisent leurs argumens. Telles sont l'Ecriture Sainte, la tradition contenue dans les écrits des Saints Pères, les Conciles, &c.

En terme de chymie, *règne* se dit par métaphore, de chacune des trois classes sous lesquelles les Chymistes rangent les êtres naturels.

1°. Sous le *règne animal* ils comprènent les animaux.

2°. Sous le *règne végétal*, les végétaux, c'est-à-dire, ce qui croît, ce qui produit, come les arbres & les plantes.

3°. Enfin, sous le *règne minéral* ils comprènent tout ce qui vient dans les mines.

On dit aussi par métaphore, que la *Géographie & la Chronologie sont les deux yeux de l'Histoire*. On personifie l'Histoire, & on dit que la Géographie & la Chronologie sont à l'égard de l'Histoire, ce que les yeux sont à l'égard d'une persone vivante; par l'une elle voit, pour ainsi dire, les lieux, & par l'autre les tems: c'est-à-dire, qu'un historien doit s'apliquer à faire conoître les lieux & les tems dans lesquels se sont passés les faits dont il décrit l'histoire.

Les mots primitifs d'où les autres ſont dérivés ou dont ils ſont compoſés, ſont apelés *racines*, par métaphore : il y a des Dictionaires où les mots ſont rangés par racines. On dit auſſi par métaphore, parlant des vices ou des vertus, *jeter de profondes racines*, pour dire s'afermir.

Calus, dureté, durillon, en latin *callum*, ſe prend ſouvent dans un ſens métaphorique ; *Labor quaſi callum quoddam obdúcit dolóri*, dit Cicéron : le travail fait come une eſpèce de calus à la douleur, c'eſt-à-dire, que le travail nous rend moins ſenſibles à la douleur. Et au troiſième livre des Tuſculanes, il s'exprime de cette ſorte : *Magis me móverant Corínthi ſúbitò aſpéctæ parietínæ, quàm ipſos Corínthios, quorum ánimis diutúrna cogitátio callum vetuſtátis obdúxerat.* Je fus plus touché de voir tout d'un coup les murailles ruinées de Corinthe, que ne l'étoient les Corinthiens même, auxquels l'habitude de voir tous les jours depuis long-tems leurs murailles abatues, avoit aporté le calus de l'anciéneté ; c'eſt-à-dire, que les Corinthiens, acoutumés à voir leurs murailles ruinées, n'étoient plus touchés de ce malheur. C'eſt ainſi que *callére*, qui dans le ſens propre

Cic. Tuſc. 2. num. 36. aliter xv.

Tuſc. l. 3. n. 53. aliter xxII.

veut dire *avoir des durillons*, *être endurci*, ſignifie enſuite, par extenſion & par métaphore, *ſavoir bien*, *conoître parfaitement*, enſorte qu'il ſe ſoit fait come un calus dans l'eſprit par raport à quelque conoiſſance. *Quo pacto id fíeri ſóleat cálleo.* La manière dont cela ſe fait, a fait un calus dans mon eſprit; j'ai médité ſur cela, je ſai à merveille coment cela ſe fait; je ſuis maître paſſé, dit Madame Dacier. *Illíus ſenſum cálleo*, j'ai étudié ſon humeur; je ſuis acoutumé à ſes manières, je ſai le prendre come il faut.

Ter. Heaut. ac. III. ſc. 2. v. 37.

Id. Adelp. act. 4. ſc. 1. v. 17.

Vue, ſe dit au propre, de la faculté de voir, & par extenſion, de la manière de regarder les objets: enſuite on done par métaphore, le nom de vue aux penſées, aux projets, aux deſſeins: *avoir de grandes vues*, *perdre de vue une entrepriſe*, n'y plus penſer.

Goût, ſe dit au propre du ſens par lequel nous recevons les impreſſions de ſes ſaveurs. La langue eſt l'organe du goût; *avoir le goût dépravé*, c'eſt-à-dire, trouver bon ce que comunément les autres trouvent mauvais, & trouver mauvais ce que les autres trouvent bon.

Enſuite on ſe ſert du terme de *goût*, par

métaphore, pour marquer le ſentiment intérieur dont l'eſprit eſt afecté à l'ocaſion de quelque ouvrage de la nature ou de l'art. L'ouvrage plaît ou déplaît, on l'aprouve ou on le déſaprouve; c'eſt le cerveau qui eſt l'organe de ce goût-là: *Le goût de Paris s'eſt trouvé conforme au goût d'Athènes*, dit Racine dans ſa préface d'Iphigénie; c'eſt-à-dire, come il le dit lui-même, que les ſpectateurs ont été émus à Paris des mêmes choſes qui ont mis autrefois en larmes le plus ſavant peuple de la Grèce.

Il en eſt du goût pris dans le ſens figuré, come du goût pris dans le ſens propre.

Les viandes plaiſent ou déplaiſent au goût, ſans qu'on ſoit obligé de dire pourquoi: un ouvrage d'eſprit, une penſée, une expreſſion plaît ou déplaît, ſans que nous ſoyons obligés de pénétrer la raiſon du ſentiment dont nous ſomes afectés.

Pour ſe bien conoître en mets & avoir un goût ſûr, il faut deux choſes; 1. un organe délicat; 2. de l'expérience, s'être trouvé ſouvent dans les bones tables, &c: on eſt alors plus en état de dire pourquoi un mets eſt bon ou mauvais. Pour être conoiſſeur

conoisseur en ouvrage d'esprit, il faut un bon jugement, c'est un présent de la nature ; cela dépend de la disposition des organes ; il faut encore avoir fait des observations sur ce qui plaît ou sur ce qui déplaît ; il faut avoir su alier l'étude & la méditation avec le comerce des persones éclairées : alors on est en état de rendre raison des règles & du goût.

Les viandes & les assaisonemens qui plaisent aux uns, déplaisent aux autres ; c'est un éfet de la diférente constitution des organes du goût. Il y a cependant sur ce point un goût général auquel il faut avoir égard, c'est-à-dire, qu'il y a des viandes & des mets qui sont plus généralement au goût des persones délicates : il en est de même des ouvrages d'esprit ; un auteur ne doit pas se flater d'atirer à lui tous les sufrages, mais il doit se conformer au goût général des persones éclairées qui sont au fait.

Le goût, par raport aux viandes, dépend beaucoup de l'habitude & de l'éducation ; il en est de même du goût de l'esprit : les idées exemplaires que nous avons reçues dans nôtre jeunesse, nous servent de règle dans un âge plus avancé ;

telle eſt la force de l'éducation, de l'habitude, & du préjugé. Les organes, acoutumés à une telle impreſſion, en ſont flatés de telle ſorte, qu'une impreſſion diféṙente ou contraire les aflige: ainſi malgré l'examen & les diſcuſſions, nous continuons ſouvent à admirer ce qu'on nous a fait admirer dans les premières années de notre vie; & de là peut-être les deux partis, l'un des anciens, l'autre des modernes.

Remarques ſur le mauvais uſage des métaphores.

Les métaphores ſont défectueuſes,

1°. Quand elles ſont tirées de ſujets bas. Le P. de Colonia reproche à Tertulien d'avoir dit que *le déluge univerſel fut la leſſive de la nature.* *

2°. Quand elles ſont forcées, priſes de loin, & que le raport n'eſt point aſſez naturel, ni la comparaiſon aſſez ſenſible: come quand Théophile a dit: *je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux:* & dans un autre endroit il dit *que la charue*

* Ignobilitátis vítio laboráre vidérur célebris illa Tertulliáni metáphora, quâ dilúvium appéllat natúræ generále lixívium. *De arte Rhet.* p. 148.

écorche la plaine. » Théophile, dit M. de la » Bruyère, * charge ses descriptions, s'a- » pesantit sur les détails ; il exagère, il » passe le vrai dans la nature, il en fait le » roman.

* Caract. des ouv. de l'esprit.

On peut raporter à la même espèce les métaphores qui sont tirées de sujets peu conus.

3°. Il faut aussi avoir égard aux convenances des diférens styles, il y a des métaphores qui convienent au style poëtique, qui seroient déplacées dans le style oratoire : Boileau a dit :

Acourez troupe savante ;
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis.

Ode sur la prise de Namur.

On ne diroit pas en prose, qu'*une lyre enfante des sons*. Cette observation a lieu aussi à l'égard des autres tropes ; par exemple : *Lumen* dans le sens propre, signifie *lumière* : les Poëtes latins ont doné ce nom à l'œil par métonymie, les yeux sont l'organe de la lumière, & sont, pour ainsi dire, le flambeau de notre corps. Un jeune garçon fort aimable étoit borgne ; il avoit une sœur fort belle, qui avoit le même défaut ; on leur apliqua ce distique, qui

Lucerna corporis tui est oculus tuus. Luc. c. XI. v. 34.

fut fait à une autre ocasion sous le règne de Philippe II. Roi d'Espagne.

Parve puer, lumen quod habes concéde sorôri :
Sic tu cœcus Amor, sic erit illa Venus.

Où vous voyez que *lumen* signifie *l'œil*, il n'y a rien de si ordinaire dans les Poëtes latins, que de trouver *lúmina* pour *les yeux* ; mais ce mot ne se prend point en ce sens dans la prose.

4. On peut quelquefois adoucir une métaphore, en la changeant en comparaison, ou bien en ajoutant quelque corectif : par exemple, en disant *pour ainsi dire*, *si l'on peut parler ainsi*, &c. » L'art » doit être, pour ainsi dire, enté sur la » nature ; la nature soutient l'art & lui » sert de base ; & l'art embélit & perfec- » tione la nature.

5. Lorsqu'il y a plusieurs métaphores de suite, il n'est pas toujours nécessaire qu'elles soient tirées exactement du même sujet, come on vient de le voir dans l'exemple précédent : *enté* est pris de la culture des arbres ; *soutient*, *base*, sont pris de l'architecture ; mais il ne faut pas qu'on les prène de sujets oposés, ni que les termes métaphoriques dont l'un est dit de

l'autre, excitent des idées qui ne puissent point être liées, come si l'on disoit d'un orateur, *c'est un torrent qui s'alume*, au lieu de dire, *c'est un torrent qui entraîne.* On a reproché à Malherbe d'avoir dit :

Prens ta foudre Louis & va come un lion. Malh. l. 2.

Il faloit plutôt dire *come Jupiter*. V. les observations de Ménage sur les poësies de Malherbe.

Dans les premières éditions du Cid, Chimène disoit :

Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère. Act. 3. sc. 4.

Feux & *rompent* ne vont point ensemble : c'est une observation de l'Académie sur les vers du Cid. Dans les éditions suivantes on a mis *troublent* au lieu de *rompent* ; je ne sai si cette correction répare la première faute.

Ecorce, dans le sens propre, est la partie extérieure des arbres & des fruits, c'est leur couverture : ce mot se dit fort bien dans un sens métaphorique, pour marquer les dehors, l'aparence des choses ; ainsi l'on dit que *les ignorans s'arêtent à l'écorce*, qu'*ils s'atachent*, qu'*ils s'amusent à l'écorce*. Remarquez que tous ces verbes *s'arêtent*, *s'atachent*, *s'amusent*, convienent fort bien avec *écorce* pris au propre ; mais vous ne diriez pas au propre, *fondre l'é-*

corce; fondre se dit de la glace ou du métal, vous ne devez donc pas dire au figuré *fondre l'écorce.* J'avoue que cette expression me paroît trop hardie dans une ode de Rousseau : pour dire que l'hiver est passé, & que les glaces sont fondues, il s'exprime de cette sorte :

Liv. 3. Ode 6.

L'hiver, qui si long-tems a fait blanchir nos plaines,
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux ;
Et les jeunes zéphirs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'*écorce* des eaux.

6. Chaque langue a des métaphores particulières qui ne sont point en usage dans les autres langues ; par exemple : les Latins disoient d'une armée, *dextrum & sinistrum cornu*, & nous disons *l'aîle droite & l'aîle gauche.*

Il est si vrai que chaque langue a ses métaphores propres & consacrées par l'usage, que si vous en changez les termes par les équivalens même qui en aprochent le plus, vous vous rendez ridicule.

Un étranger, qui depuis devenu un de nos citoyens, s'est rendu célèbre par ses ouvrages, écrivant dans les premiers tems de son arivée en France, à son protecteur, lui disoit, *Monseigneur, vous avez pour*

moi des boyaux de père ; il vouloit dire *des entrailles.*

On dit *mettre la lumière ſous le boiſſeau,* pour dire cacher ſes talens, les rendre inutiles, l'auteur du poëme de la Madeleine ne devoit donc pas dire, *mettre le flambeau ſous le mui.*

Poëme de la Madel. l. 7. p. 117.

X I.

La Syllepse Oratoire.

La Syllepſe oratoire eſt une eſpèce de métaphore ou de comparaiſon, par laquelle un même mot eſt pris en deux ſens dans la même phraſe, l'un au propre, l'autre au figuré ; par exemple, Corydon dit que Galathée eſt pour lui plus douce que le thym du mont Hybla ; * ainſi parle ce berger dans une églogue de Virgile : le mot *doux* eſt au propre par raport au thym, & il eſt au figuré par raport à l'impreſſion que ce berger dit que Galathée fait ſur lui. Virgile fait dire enſuite à un autre berger, *& moi quoique je paroiſſe à Galathée plus amer que les herbes de Sar-*

Σύλληψις *Comprehénſio, compléxio.* Συλλαμβάνω *comprehéndo.*

* . . . . Galathæa thymo mihi dúlcior Hyblæ. *Virg.* Ecl. 7. v. 37.

daigne, &c. * Nos bergers disent *plus aigre qu'un citron verd.*

Pyrrhus, fils d'Achille, l'un des principaux chefs des Grecs, & qui eut le plus de part à l'embrasement de la ville de Troie, s'exprime en ces termes dans l'une des plus belles pièces de Racine :

Rac. Androm. act. 1. sc. 4.

Je soufre tous les maux que j'ai faits devant Troie;
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en alumai.

Brûlé est au propre par raport aux feux que Pyrrhus aluma dans la ville de Troie; & il est au figuré, par raport à la passion violente que Pyrrhus dit qu'il ressentoit pour Andromaque. Il y a un pareil jeu de mots dans le distique, qui est gravé sur le tombeau de Despautère :

Hic jacet unóculus *visu* præstántior Argo,
Nomen Joánnes cui ninivíta fuit.

Visu est au propre par raport à Argus, à qui la fable done cent yeux ; & il est au figuré par raport à Despautère : l'auteur de l'épitaphe a voulu parler de la vue de l'esprit.

* . . . ego Sardóis vídear tibi amárior herbis, ibid. v. 41.

Au reste, cette figure joue trop sur les mots pour ne pas demander bien de la circonspection ; il faut éviter les jeux de mots trop afectés & tirés de loin.

XII.

L'ALLEGORIE.

L'Allégorie a beaucoup de raport avec la métaphore ; l'allégorie n'est même qu'une métaphore continuée.

L'allégorie est un discours, qui est d'abord présenté sous un sens propre, qui paroît toute autre chose que ce qu'on a dessein de faire entendre, & qui cependant ne sert que de comparaison, pour doner l'intelligence d'un autre sens qu'on n'exprime point.

La métaphore joint le mot figuré à quelque terme propre ; par exemple, *le feu de vos yeux* ; *yeux* est au propre : au lieu que dans l'allégorie tous les mots ont d'abord un sens figuré ; c'est-à-dire, que tous les mots d'une phrase ou d'un discours allégorique forment d'abord un sens litéral qui n'est pas celui qu'on a dessein de faire entendre : les idées accessoires dévoilent

Ἀλληγορία, mutátio, figúra quâ áliud dícitur, áliud significátur. R. Ἄλλο, áliud, ἀγορέω, vel ἀγορεύω, narro conciónor, vel ἄλλη, ália ; ἀγορὰ, cóncio, orátio.

ensuite facilement le véritable sens qu'on veut exciter dans l'esprit, elles démasquent, pour ainsi dire, le sens litéral étroit, elles en font l'aplication.

Quand on a comencé une allégorie, on doit conserver dans la suite du discours, l'image dont on a emprunté les premières expressions. Madame des Houlières, sous l'image d'une bergère qui parle à ses brebis, rend compte à ses enfans de tout ce qu'elle a fait pour leur procurer des établissemens; & se plaint tendrement sous cette image de la dureté de la fortune:

Poësies de Mad. des Houl. T. 2. p. 88.

Dans ces prés fleuris
Qu'arose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis:
J'ai fait pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut atendre
D'une amitié tendre;
Mais son long couroux
Détruit, empoisone
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandone
Aux fureurs des loups.

Seriez-vous leur proie,
Aimable Troupeau!
Vous de ce hameau
L'honeur & la joie,
Vous qui gras & beau
Me doniez ſans ceſſe
Sur l'herbète épaiſſe
Un plaiſir nouveau!
Que je vous regrète!
Mais il faut céder;
Sans chien, ſans houlète,
Puis-je vous garder?
L'injuſte fortune
Me les a ravis.
Envain j'importune
Le ciel par mes cris;
Il rit de mes craintes,
Et ſourd à mes plaintes,
Houlète, ni chien,
Il ne me rend rien.
Puiſſiez-vous contentes,
Et ſans mon ſecours,
Paſſer d'heureux jours,
Brebis inocentes,
Brebis mes amours.
Que Pan vous défende,
Hélas! il le ſait;

Je ne lui demande
Que ce ſeul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de ſoin
J'ai toujours nouries,
Je prens à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que ſi les faveurs
Du Dieu des paſteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous ſont avoir
Du matin au ſoir
De gras pâturages;
J'en conſerverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire;
Et que mes chanſons
En mille façons
Porteront ſa gloire,
Du rivage heureux,
Où, vif & pompeux,
L'aſtre qui meſure
Les nuits & les jours,
Començant ſon cours
Rend à la nature
Toute ſa parure;

Jusqu'en ces climats,
Où, sans doute, las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Ralumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Cette allégorie est toujours soutenuë par des images qui toutes ont raport à l'image principale par où la figure a comencé : ce qui est essentiel à l'allégorie. * Vous pouvez entendre à la lettre tout ce discours d'une bergère, qui touchée de ne pouvoir mener ses brebis dans de bons pâturages, ni les préserver de ce qui peut leur nuire, leur adresseroit la parole, & se plaindroit à elles de son impuissance : mais ce sens, tout vrai qu'il paroît, n'est pas celui que Madame des Houlières avoit dans l'esprit : elle étoit ocupée des besoins de ses enfans, voilà ses brebis ; le chien dont elle parle, c'est son mari qu'elle avoit perdu : le Dieu Pan c'est le Roi.

Cet exemple fait voir combien est peu

Dacier, Œuvres d'Horace, T. 1. p. 211. trois. édit. 1709.

* Id quoque imprímis est custodiéndum, ut quo ex génere cœperis translatiónis, hoc désinas. Multi enim, cum inítium à tempestáte sumpsérunt, incéndio aut ruínâ fíniunt ; quæ est inconsequéntia rerum fœdíssima. *Quint.* l. 8. c. 6. Allegória.

juſte la remarque de M. Dacier, qui prétend qu'*une allégorie qui rempliroit toute une pièce, eſt un monſtre*; & qu'ainſi l'Ode 14. du 1. livre d'Horace, *O navis réferent,* &c. n'eſt point allégorique, quoi qu'en ait
Quint. l. 8. c. 6. alleg. cru Quintilien & les Comentateurs. Nous avons des pièces entières toutes allégoriques. On peut voir dans l'oraiſon de Cicéron contre Piſon, * un exemple de l'allégorie, où, come Horace, Cicéron compare la République Romaine à un vaiſſeau agité par la tempête.

L'allégorie eſt fort en uſage dans les proverbes. Les proverbes allégoriques ont d'abord un ſens propre qui eſt vrai, mais qui n'eſt pas ce qu'on veut principalement faire entendre : on dit familièrement *tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle ſe briſe*; c'eſt-à-dire, que, quand on afronte trop ſouvent les dangers, à la fin on y périt; ou que, quand on s'expoſe fréquenment aux ocaſions de pécher, on finit par y ſuccomber.

* Neque tam fui tímidus, ut qui in máximis turbínibus ac flúctibus Reipúblicæ navem gubernáſſem, ſalvámque in portu collocáſſem; frontis tuæ nubéculam, tum collégæ tui contaminátum ſpíritum pertiméſcerem. Alios ego vidi ventos, álias proſpéxi ánimo procéllas: áliis impendéntibus tempeſtátibus non ceſſi, ſed his unum me pro ómnium ſalúte óbtuli. *Cic.* in Piſ. n. IX. aliter, 20. & 21.

Les fictions que l'on débite come des histoires pour en tirer quelque moralité, sont des allégories qu'on apèle *apologues*, *paraboles* ou *fables morales;* telles sont les fables d'Esope. Ce fut par un apologue que Ménénius Agrippa rapela autrefois la populace romaine, qui, mécontente du Sénat, s'étoit retirée sur une montagne. Ce que ni l'autorité des loix, ni la dignité des Magistrats Romains n'avoient pu faire, se fit par les charmes de l'apologue.

Souvent les anciens ont expliqué par une histoire fabuleuse les éfets naturels dont ils ignoroient les causes; & dans la suite on a doné des sens allégoriques à ces histoires.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonerre, Boileau, Art. Poët. chant III.
C'est Jupiter armé pour éfrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Cette manière de philosopher flate l'imagination; elle amuse le peuple, qui aime le merveilleux; & elle est bien plus facile

que les recherches exactes que l'esprit méthodique a introduites dans ces derniers tems. Les amateurs de la simple vérité aiment bien mieux avouer qu'ils ignorent; que de fixer ainsi leur esprit à des illusions.

Les chercheurs de la pierre philosophale s'expriment aussi par allégorie dans leurs livres; ce qui done à ces livres un air de mystère & de profondeur, que la simplicité de la vérité ne pouroit jamais leur concilier. Ainsi ils couvrent sous les voiles mystérieux de l'allégorie, les uns leur fourberie, & les autres leur fanatisme, je veux dire, leur fole persuasion. En éfet, la nature n'a qu'une voie dans ses opérations ; voie unique que l'art peut contrefaire, à la vérité, mais qu'il ne peut jamais imiter parfaitement. Il est aussi impossible de faire de l'or par un moyen diférent de celui dont la nature se sert pour former l'or, qu'il est impossible de faire un grain de blé d'une manière diférente de celle qu'elle emploie pour produire le blé.

Le terme de *matière générale* n'est qu'une idée abstraite qui n'exprime rien de réel; c'est-à-dire, rien qui existe hors de notre imagination.

imagination. Il n'y a point dans la nature une matière générale dont l'art puiſſe faire tout ce qu'il veut : c'eſt ainſi qu'il n'y a point une blancheur générale d'où l'on puiſſe former des objets blancs. C'eſt des divers objets blancs qu'eſt venue l'idée de blancheur, come nous l'expliquerons dans la ſuite ; & c'eſt des divers corps particuliers, dont nous ſomes afectés en tant de manières diférentes, que s'eſt formée en nous l'idée abſtraite de matière générale. C'eſt paſſer de l'ordre idéal à l'ordre phyſique, que d'imaginer un autre ſyſtème.

Les énigmes ſont auſſi une eſpèce d'allégorie : nous en avons de fort belles en vers françois. L'énigme eſt un diſcours qui ne fait point conoître l'objet à quoi il convient, & c'eſt cet objet qu'on propoſe à deviner. Ce diſcours ne doit point renfermer de circonſtance qui ne conviène pas au mot de l'énigme.

Obſervez que l'énigme cache avec ſoin ce qui peut la dévoiler ; mais les autres eſpèces d'allégories ne doivent point être des énigmes, elles doivent être exprimées de manière qu'on puiſſe aiſément en faire l'aplication.

XIII.

L'Allusion.

Allúdere. R. ad, & lúdere.

Les allusions & les jeux de mots ont encore du raport avec l'allégorie : l'allégorie présente un sens, & en fait entendre un autre : c'est ce qui arrive aussi dans les allusions, & dans la plûpart des jeux de mots, *rei altérius ex álterâ notátio.* On fait allusion à l'histoire, à la fable, aux coutumes ; & quelquefois même on joue sur les mots.

Henriade, chant 7.

Ton Roi, jeune Biron, te sauve enfin la vie ;
Il t'arache sanglant aux fureurs des soldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas :
Tu vis ; songe du moins à lui rester fidèle.

Ce dernier vers fait allusion à la malheureuse conspiration du Maréchal de Biron ; il en rapèle le souvenir.

Voiture étoit fils d'un marchand de vin : un jour qu'il jouoit aux proverbes avec des Dames, Madame des Loges lui dit, *celui-là ne vaut rien, percez-nous en d'un autre.* On voit que cette dame fesoit une maligne allusion aux toneaux de vin :

Hist. de l'Acad. T. 1. p. 277.

car *percer*, ſe dit d'un toneau, & non pas d'un proverbe ; ainſi elle réveilloit malicieuſement dans l'eſprit de l'aſſemblée le ſouvenir humiliant de la naiſſance de Voiture. C'eſt en cela que conſiſte l'alluſion ; elle réveille les idées acceſſoires.

A l'égard des alluſions qui ne conſiſtent que dans un jeu de mots, il vaut mieux parler & écrire ſimplement, que de s'amuſer à des jeux de mots puériles, froids, & fades : en voici un exemple dans cette épitaphe de Deſpautère :

Grammáticam ſcivit, multos docuítque per annos ;
Declináre tamen non pótuit túmulum.

Vous voyez que l'auteur joue ſur la double ſignification de *declináre*.

Il ſut la Grammaire, il l'enſeigna pendant pluſieurs années, & cependant il ne put décliner le mot *túmulus*. Selon cette traduction, la penſée eſt fauſſe ; car Deſpautère ſavoit fort bien décliner *túmulus*.

Que ſi l'on ne prend point *túmulus* matérièlement, & qu'on le prène pour ce qu'il ſignifie, c'eſt-à-dire, pour *le tombeau*, & par métonymie pour *la mort* ; alors il faudra traduire que *malgré toute la conoiſſance que Deſpautère avoit de la Gram-*

maire, il ne put éviter la mort : ce qui n'a ni ſel, ni raiſon ; car on ſait bien que la Grammaire n'exente pas de la néceſſité de mourir.

La traduction eſt l'écueil de ces ſortes de penſées : quand une penſée eſt ſolide, tout ce qu'elle a de réalité ſe conſerve dans la traduction ; mais quand toute ſa valeur ne conſiſte que dans un jeu de mots, ce faux brillant ſe diſſipe par la traduction.

Boileau, Art. Poët. chant. 2.

Ce n'eſt pas toutefois qu'une muſe un peu fine
Sur un mot, en paſſant, ne joue & ne badine ;
Et d'un ſens détourné n'abuſe avec ſuccès :
Mais fuyez ſur ce point un ridicule excès.

Giles Robin, natif du S. Eſprit, de l'Académie d'Arles.

Dans le placet que M. Robin préſenta au Roi pour être maintenu dans la poſſeſſion d'une île qu'il avoit dans le Rhône, il s'exprime en ces termes :

Qu'eſt-ce en éfet pour toi, Grand Monarque des Gaules,
Qu'un peu de ſable & de gravier ?
Que faire de mon île ? Il n'y croît que des ſaules ;
Et tu n'aimes que le laurier.

Saules eſt pris dans le ſens propre, & *laurier*

dans le ſens figuré : mais ce jeu préſente à l'eſprit une penſée très-fine & très-ſolide. Il faut pourtant obſerver qu'elle n'a de vérité que parmi les nations où le laurier eſt regardé come le ſymbole de la victoire.

Les alluſions doivent être facilement aperçues. Celles que nos Poëtes font à la fable ſont défectueuſes, quand le ſujet auquel elles ont raport, n'eſt pas conu. Malherbe, dans ſes ſtances à M. du Périer, pour le conſoler de la mort de ſa fille, lui dit :

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale,
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du paſſé les mérites égale
D'Archemore & de lui.

Poëſies de Malherbe, l. VI.

Il y a peu de lecteurs qui conoiſſent Archemore, c'eſt un enfant du tems fabuleux. Sa nourice l'ayant quitté pour quelques momens, un ſerpent vint & l'étoufa. Malherbe veut dire que Tithon après une longue vie, s'eſt trouvé à la mort au même point qu'Archemore, qui ne vêcut que peu de jours.

L'auteur du Poëme de la Madeleine,

dans une apoſtrophe à l'amour prophane, dit, parlant de Jéſus-Chriſt :

L. 2. pag. 25. Puiſque cet *Antéros* t'a ſi bien déſarmé :

Le mot d'*Antéros* n'eſt guère conu que des ſavans, c'eſt un mot grec qui ſignifie *contre-amour :* c'étoit une divinité du Paganiſme ; le Dieu vengeur d'un amour mépriſé.

Ce poëme de la Madeleine eſt rempli de jeux de mots, & d'alluſions ſi recherchées, que malgré le reſpect du au ſujet, & la bone intention de l'auteur, il eſt dificile qu'en liſant cet ouvrage, on ne ſoit point afecté come on l'eſt à la lecture d'un ouvrage burleſque. Les figures doivent venir, pour ainſi dire, d'elles mêmes ; elles doivent naître du ſujet, & ſe préſenter naturèlement à l'eſprit, come nous l'avons remarqué ailleurs : quand c'eſt l'eſprit qui va les chercher, elles déplaiſent, elles étonent, & ſouvent font rire par l'union bizare de deux idées, dont l'une ne devoit jamais être aſſortie avec l'autre. Qui croiroit, par exemple, que jamais le jeu de piquet dût entrer dans un poëme fait pour décrire la pénitence & la charité de ſainte Madeleine ; & que ce

jeu dût faire naître la pensée de se doner la discipline !

Piquez-vous seulement de jouer au piquet,
A celui que j'entens qui se fait sans caquet ;
J'entens que vous preniez par fois la discipline,
Et qu'avec ce beau jeu vous fassiez bone mine.

Poëme de la Madeleine, l. 3. p. 42.

On ne s'atend pas non plus à trouver les termes de Grammaire détaillés dans un ouvrage qui porte pour titre, le nom de sainte Madeleine ; ni que l'auteur imagine je ne sai quel raport entre la Grammaire & les exercices de cette Sainte : cependant une tête de mort & une discipline sont les RUDIMENS de Madeleine.

Et regardant toujours ce têt de trépassé,
Elle voit LE FUTUR dans ce PRESENT PASSÉ.

Ibid. l. 2. p. 18. 19. &c.

. . . .

Et c'est sa discipline, & tous ses châtimens,
Qui lui font comencer ces rudes RUDIMENS.
Ce qui la fait trembler pour son GRAMMAIRIEN,
C'est de voir, par un CAS du tout déraisonnable,
Que son amour lui rend la mort INDECLINABLE,
Et qu'ACTIF come il est aussi bien qu'excessif
Il le rend à ce point d'impassible PASSIF.
O que l'amour est grand, & la douleur amère,
Quand un VERBE PASSIF fait toute sa GRAMMAIRE?

LA MUSE pour cela me dit, non sans raison,
Que toujours la PREMIERE est sa CONJUGAISON.

. . . .

Sçachant bien qu'en aimant elle peut tout prétendre,
Come tout ENSEIGNER, tout LIRE, & tout ENTENDRE,
Pendant qu'elle s'ocupe à punir le forfait
De son TEMS PRETERIT qui ne fut qu'IMPARFAIT,
Tems de qui le FUTUR réparera les pertes
Par tant d'aflictions & de peines soufertes;
Et le PRESENT est tel, que c'est l'INDICATIF,
D'un amour qui s'en va jusqu'à l'INFINITIF.
Puis par un OPTATIF, ah! plût à Dieu, dit-elle,
Que je n'eusse jamais été si criminelle!

. . . .

Prenant avec plaisir, dans l'ardeur qui la brûle,
Le FOUET pour discipline, & la croix pour FERULE.

Vous voyez qu'il n'oublie rien. Cet ouvrage est rempli d'un nombre infini d'allusions aussi recherchées, pour ne pas dire, aussi puériles. Le défaut de jugement qui empêche de sentir ce qui est ou ce qui n'est pas à propos, & le desir mal entendu de montrer de l'esprit & de faire

parade de ce qu'on ſait, enfantent ces productions ridicules.

Ce ſtyle figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère & de la vérité;
Ce n'eſt que jeux de mots, qu'afectation pure,
Et ce n'eſt pas ainſi que parle la nature.

Molière, Miſant. act. 1. ſc. 2.

J'ajouterai encore ici une remarque, à propos de l'alluſion: c'eſt que nous avons en notre langue un grand nombre de chanſons, dont le ſens litéral, ſous une aparence de ſimplicité, eſt rempli d'alluſions obſcènes. Les auteurs de ces productions ſont coupables d'une infinité de penſées dont ils ſaliſſent l'imagination; & d'ailleurs ils ſe deshonorent dans l'eſprit des honêtes gens. Ceux qui dans des ouvrages ſérieux tombent par ſimplicité dans le même inconvénient que les feſeurs de chanſons, ne ſont guère moins repréhenſibles, & ſe rendent plus ridicules.

Quintilien, tout païen qu'il étoit, veut que non-ſeulement on évite les paroles obſcènes, mais encore tout ce qui peut réveiller des idées d'obſcénité. *Obſcœnitas verò non à verbis tantùm abéſſe debet, ſed étiam à ſignificatióne.*

Quint. Inſtit. Orat. l. VI. c. 3. de Riſu.

» On doit éviter avec ſoin en écrivant, » dit-il ailleurs, * tout ce qui peut doner » lieu à des alluſions deshonêtes. Je ſai » bien que ces interprétations viènent ſou- » vent dans l'eſprit plutôt par un éfet de » la corruption du cœur de ceux qui li- » ſent, que par la mauvaiſe volonté de » celui qui écrit ; mais un auteur ſage & » éclairé doit avoir égard à la foibleſſe » de ſes lecteurs, & prendre garde de » faire naître de pareilles idées dans leur » eſprit : car enfin nous vivons aujour- » d'hui dans un ſiècle où l'imagination » des homes eſt ſi fort gâtée, qu'il y a un » grand nombre de mots qui étoient au- » trefois très honêtes, dont il ne nous eſt » plus permis de nous ſervir par l'abus

* Hoc vítium κακόφατον vocátur, ſive malâ conſuetúdine in obſcœnum intelléctum ſermo detórtus eſt .... dicta ſanctè & antíquè ridéntur à nobis : quam culpam non ſcribéntium quidem júdico, ſed legéntium : tamen vitánda ; quátenus verba honéſta móribus perdídimus, & evincéntibus étiam vítiis cedéndum eſt. Sive junctúra defórmiter ſonat . . . . áliæ conjunctiónes áliquid símile fáciunt quas pérſequi longum eſt, in eo vítio quod vitándum dícimus, commorántes. Sed divíſio quoque affert eándem injúriam pudóri. Nec ſcripto mòdo id áccidit ; ſed étiam ſenſu plerique obſcœnè intelligere, niſi cáveris, cúpiunt, ac ex verbis quæ longiſſimè ab obſcœnitáte abſunt, occaſiónem turpitúdinis rápere. *Quint.* Inſt. Orat. lib. VIII. c. 3. de Ornátu.

» qu'on en fait ; de ſorte que ſans une at-
» tention ſcrupuleuſe de la part de celui
» qui écrit, ſes lecteurs trouvent mali-
» gnement à rire en ſaliſſant leur imagi-
» nation avec des mots, qui, par eux-mê-
» mes, ſont très-éloignés de l'obſcénité.

XIV.

L'IRONIE.

L'Ironie eſt une figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit : ainſi les mots dont on ſe ſert dans l'ironie, ne ſont pas pris dans le ſens propre & litéral. *εἰρωνεία, Diſſimulátio in oratióne.*

M. Boileau, qui n'a pas rendu à Quinault toute la juſtice que le public lui a rendue depuis, a dit par ironie :

Je le déclare donc, Quinault eſt un Virgile. Boileau, Sat. IX.

Il vouloit dire un mauvais Poëte.

Les idées acceſſoires ſont d'un grand uſage dans l'ironie : le ton de la voix, & plus encore la conoiſſance du mérite ou du démérite perſonel de quelqu'un, & de la façon de penſer de celui qui parle, ſervent plus à faire conoître l'ironie, que

les paroles dont on se sert. Un home s'écrie, *oh le bel esprit!* Parle-t-il de Cicéron, d'Horace? il n'y a point là d'ironie; les mots sont pris dans le sens propre. Parle-t-il de Zoïle? C'est une ironie. Ainsi l'ironie fait une satyre, avec les mêmes paroles dont le discours ordinaire fait un éloge.

Tout le monde sait ce vers du père de Chimène dans le Cid:

Corn. Cid. act. 1. sc. 3. A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.

C'est une ironie. On en peut remarquer plusieurs exemples dans Balzac & dans Voiture. Je ne sai si l'usage que ces auteurs ont fait de cette figure, seroit aujourd'hui aussi bien reçu qu'il l'a été de leur tems.

Cicéron comence par une ironie l'oraison pour Ligarius. *Novum crimen, Caï Cæsar, & ante hunc diem inaudítum*, &c. Il y a aussi dans l'oraison contre Pison un fort bel exemple de l'ironie: c'est à l'ocasion de ce que Pison disoit que s'il n'avoit pas triomphé de la Macédoine, c'étoit parce qu'il n'avoit jamais souhaité les honeurs du triomphe. » Que Pompée

» eſt malheureux, dit Cicéron, * de ne » pouvoir profiter de votre conſeil ! Oh ! » qu'il a eu tort de n'avoir point eu de » goût pour votre philoſophie ! Il a eu la » folie de triompher trois fois. Je rougis, » Craſſus, de votre conduite. Quoi, vous » avez brigué l'honeur du triomphe avec » tant d'empreſſement ! &c.

XV.

L'EUPHEMISME.

L'Euphémiſme eſt une figure par laquelle on déguiſe des idées déſagréables, odieuſes, ou triſtes, ſous des noms qui ne ſont point les noms propres de ces idées : ils leur ſervent come de voile, & ils en expriment en aparence de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honêtes ſelon le beſoin ; par exemple : ce ſeroit reprocher à un ouvrier ou à un valet la baſſeſſe de ſon état, que de l'apeler *ouvrier* ou *valet* ; on leur done

ἐυφημισμὸς, boni ómінis captátio: *diſcours de bon augure.* ἐῦ, *bien, heureuſement*, & φημὶ, *je dis.*

* Non eſt íntegrum Cn. Pompéio, conſílio jam uti tuo ; errávit enim. Non guſtárat iſtam tuam philoſóphiam ; ter, jam homo ſtultus, triumphávit. &c. *Cic.* in Piſon. n. 58. xxiv.

d'autres noms plus honêtes qui ne doivent pas être pris dans le ſens propre. C'eſt ainſi que le boureau eſt apelé par honeur, *le maître des hautes œuvres.*

C'eſt par la même raiſon qu'on done à certaines étofes groſſières le nom d'étofes plus fines ; par exemple : on apèle *velours de Maurième* une ſorte d'étoffe de gros drap qu'on fait en Maurième, province de Savoie, & dont les pauvres Savoyards ſont habillés. Il y a auſſi une ſorte d'étofe de fil dont on fait des meubles de campagne ; on honore cette étofe du nom de *damas de Caux*, parce qu'elle ſe fabrique au pays de Caux en Normandie.

Un ouvrier qui a fait la beſogne pour laquelle on l'a fait venir, & qui n'atend plus que ſon payement pour ſe retirer, au lieu de dire *payez-moi*, dit par euphémiſme, *n'avez-vous plus rien à m'ordoner.*

Nous diſons auſſi, *Dieu vous aſſiſte*, *Dieu vous beniſſe*, plutôt que de dire, *je n'ai rien à vous doner.*

Souvent pour congédier quelqu'un, on lui dit, *voilà qui eſt bien*, *je vous remercie*, plutôt que de lui dire *alez vous-en.*

Les Latins ſe ſervoient dans le même ſens de leur *rectè*, qui, à la lettre, ſignifie

bien, au lieu de répondre qu'ils n'avoient rien à dire. » Quand nous ne voulons pas » dire ce que nous pensons, de peur de » faire de la peine à celui qui nous inté- » roge, nous nous servons du mot de *rectè*, » dit Donat. *

Sostrata, dans Térence, ** dit à son fils Pamphile, *pourquoi pleurez-vous ? Qu'avez-vous, mon fils ?* Il répondit, *rectè mater. Tout va bien, ma mère.* Madame Dacier traduit, *rien, ma mère,* tel est le tour françois.

Dans une autre comédie de Térence, Clitiphon dit que quand sa maîtresse lui demande de l'argent, il se tire d'afaire en lui répondant *rectè*, c'est-à-dire, en lui donant de belles espérances : car, dit-il, *je n'oserois lui avouer que je n'ai rien ; le mot de rien est un mot funeste.*

Madame Dacier a mieux aimé traduire, *lorsqu'elle me demande de l'argent, je ne fais que marmoter entre les dents ; car je*

* *Rectè* dícimus cum sine injúria interrogántis áliquid reticémus. *Donat.* in Terent. Hecyr. act. 3. sc. 2. v. 20.

** S. Quid lácrymas ? Quid es tam tristis ? P. rectè mater. *Ter.* Hecyr act. 3. sc. 2.

Tum, quod dem ei, *rectè* est : nam nihil esse mihi, religio est dicere. *Heaut.* act. 2. sc. 1. v. 16. *& selon Mad. Dacier*, act. 1. sc. 4. v. 16.

n'ai garde de lui dire que je n'ai pas le sou.

Si Madame Dacier eût été plus entendue qu'elle ne l'étoit en galanterie, elle auroit bien senti que *marmoter entre les dents*, n'étoit pas une contenance trop propre à faire naître dans une coquète l'espérance d'un présent.

Il y avoit toujours un verbe sous-entendu avec *rectè*. *Rectè ádmones.* * *Ego istæc rectè ut fiant vídero.* ** *Rectè suádes*; *** &c.

A l'égard du *rectè* de la 2e. scène du IIIe. acte de l'Hécyre, il faut sous-entendre ou *váleo*, *rectè váleo*, ou *rectè mihi cónsulo*, ou enfin quelqu'autre mot pareil, come *res benè se habet*, &c. Pamphile vouloit exciter cette idée dans l'esprit de sa mère pour en éluder la demande.

* Andr. act. 5. sc. 4. v. 50.
** Ib. act. 2. sc. 6. v. 25.
*** Heaut. act. 5. sc. 2. v. 43.

Pour ce qui est de l'autre *rectè*, Clitiphon vouloit faire entendre à sa maîtresse, qu'il avoit des ressources pour lui trouver de l'argent; que tout iroit bien, & que ses desirs seroient enfin satisfaits.

Heaut. act. 1. sc. 1.

Ainsi, quoique Madame Dacier nous dise * que nous n'avons point de mot en notre langue, qui puisse exprimer la force de ce *rectè*, je crois qu'il répond à ces façons de parler, *cela va bien*, *cela ne va*

* Dans les remarques sur la sc. 2. du 3. act. de l'Hécyre.

pas

pas si mal que vous pensez; *courage*, *il y a espérance*, *cela est bon*; *tout ira bien*, &c. ce sont-là autant d'Euphémismes.

Dans toutes les nations policées on a toujours évité les termes qui expriment des idées deshonêtes. Les persones peu instruites croient que les Latins n'avoient pas cette délicatesse : c'est une erreur. Il est vrai qu'aujourd'hui on a quelquefois recours au latin pour exprimer des idées dont on n'oseroit dire le mot propre en françois; mais c'est que come nous n'avons apris les mots latins que dans les livres, ils se présentent à nous avec une idée accessoire d'érudition & de lecture, qui s'empare d'abord de l'imagination; elle la partage, elle envelope, en quelque sorte, l'image deshonête, elle l'écarte, & ne la fait voir que de loin : ce sont deux objets que l'on présente alors à l'imagination, dont le premier est le mot latin qui couvre l'idée qui le suit; ainsi ces mots servent come de voile & de périphrase à ces idées peu honêtes : au lieu que come nous somes acoutumés aux mots de notre langue, l'esprit n'est pas partagé. Quand on se sert des termes propres, il s'ocupe directement des objets

que ces termes signifient. Il en étoit de même à l'égard des Grecs & des Romains, les honêtes gens ménageoient les termes come nous les ménageons en françois, & leur scrupule aloit même quelquefois si loin, qu'ils évitoient la rencontre des syllabes, qui, jointes ensemble, auroient pu réveiller des idées deshonêtes. *Quia si ita dicerétur, obscœniùs concúrrerent litteræ*, dit Cicéron; & Quintilien a fait la même remarque.

Orat. n. 154. aliter XLV. Inst.Orat. l. VIII. c. 3.

» Ne devrois tu point mourir de honte, » dit Chrémès à son fils, * d'avoir eu l'in» solence d'amener à mes yeux, dans ma » propre maison, une.... je n'ose pronon» cer un mot deshonête en présence de » ta mère, & tu as bien osé comètre une » action infâme dans notre propre mai» son !

C'étoit par la même figure qu'au lieu de

* Non mihi per fallácias addúcere ante óculos .... pudet dícere hâc præsente verbum turpe; at te id nullo modo púduit fácere. Heaut. act. 5. sc. 4. v. 18.

Ego servo & servábo Platónis verecúndiam. Itaque tectis verbis, ea ad te scripsi, quæ apertíssimis agunt Stoïci. Illi étiam crépitus aiunt æquè líberos, ac ructus, esse oportére. *Cic.* l. IX. Epist. 22.

Æquè eâdem modéstiâ, pótius cum muliere fuisse, quàm concubuísse, dicébant. *Varro* de ling. lat l. v. sub. fin.

Mos fuit, res turpes & fœdas prolátu, honestiórum convestírier dignitáte. *Arnob.* l. v.

dire, *je vous abandone, je ne me mets point en peine de vous, je vous quite*, les anciens disoient souvent, *vivez, portez-vous bien. Vivez forêts*, * cette expression, dans l'endroit où Virgile s'en est servi, ne marque pas un souhait que le berger fasse aux forêts, il veut dire simplement qu'il les abandone.

Ils disoient aussi quelquefois, *avoir vêcu*; *avoir été*; *s'en être alé, avoir passé par la vie*; (*vitâ functus*, **) au lieu de dire *être mort*; le terme de *mourir* leur paroissoit en certaines ocasions un mot funeste.

Les anciens portoient la superstition jusqu'à croire qu'il y avoit des mots, dont la seule prononciation pouvoit atirer quelque malheur : come si les paroles, qui ne sont qu'un air mis en mouvement, pouvoient produire, par elles-mêmes, quelqu'autre éfet dans la nature, que celui d'exciter dans l'air un ébranlement, qui, se comuniquant à l'organe de l'ouïe, fait

* Omnia vel médium fiant mare, vívite sylvæ. *Virg.* Ec. VIII. v. 58.

Válcant, qui inter nos dissidium volunt. *Ter.* And. act. IV. sc. 2. v. 13.

Castra peto : valeátque Venus, valeántque púellæ. *Tibull.* l. 2. El. 6. v. 9.

** Fungi fungor, signifie *passer par*, dans un sens métaphorique : *être délivré de, s'être aquité de.*

naître dans l'eſprit des homes les idées dont ils ſont convenus par l'éducation qu'ils ont reçue.

Cette ſuperſtition paroiſſoit encore plus dans les cérémonies de la religion : on craignoit de doner aux Dieux quelque nom qui leur fût déſagréable. On étoit averti * au comencement du ſacrifice ou de la cérémonie, de prendre garde de prononcer aucun mot qui pût atirer quelque malheur, de ne dire que de bones paroles, *bona verba fari*, enfin d'être favorable de la langue, *favéte linguis*, ou *linguâ*, ou *ore*; & de garder plutôt le ſilence, que de prononcer quelque mot funeſte qui pût déplaire aux Dieux : & c'eſt de là que *favéte linguis*, ſignifie par extenſion, *faites ſilence*.

Par la même raiſon, ou plutôt par le même fanatiſme, lorſqu'un oiſeau avoit

* Malè ominátis párcite verbis, *ou ſelon d'autres*, malè nominátis. *Hor.* l. 3. od. 14.
Favéte linguis. *Hor.* l. 3. od. 1.
Ore favéte omnes. *Virg.* Æn. l. 5. v. 71.
Dicámus bona verba, venit natális, ad aras.
Quiſquis ades, linguâ, vir muliérque fave. *Tibull.* l. 2. El. 2. v. 1.
Próſpera lux óritur, linguíſque animíſque favéte,
Nunc dicénda bono, ſunt bona verba, die. *Ovid.* Faſt. l. 1. v. 71.

été de bon augure, & que ce qu'on devoit atendre de cet heureux présage, étoit détruit par un augure contraire, ce second augure ne s'apeloit point mauvais augure; mais simplement *l'autre augure*; * ou *l'autre oiseau*. C'est pourquoi, dit Festus, ce terme *alter*, veut dire quelquefois *contraire*, *mauvais*.

Il y avoit des mots consacrés pour les sacrifices, dont le sens propre & litéral étoit bien diférent de ce qu'ils signifioient dans ces cérémonies superstitieuses; par exemple: *mactáre*, qui veut dire *magis auctáre*, augmenter davantage, se disoit des victimes qu'on sacrifioit. On n'avoit garde de se servir alors d'un mot qui pût faire naître l'idée funeste de la mort; on se servoit par euphémisme, de *mactáre*, augmenter; soit que les victimes augmentassent alors en honeur, soit que leur volume fût grossi par les ornemens dont on les paroit; soit enfin que le sacrifice augmentât en quelque sorte l'honeur qu'on rendoit aux Dieux. Nous avons sur ce point

* *Alter*, & pro non bono pónitur, ut in augúriis, *áltera* cum appellátur *avis* quæ útique prósperą non est; sic *alter* nonnúnquam pro advérso dícitur & malo. *Festus*, v. *alter*.

un beau passage de Varron, que l'on peut voir ici au bas de la page. *

De même, parce que *cremári*, être brûlé, auroit été un mot de mauvais augure, & que l'autel croissoit, pour ainsi dire, par les herbes, par les entrailles des victimes, & par tout ce qu'on metoit dessus pour être brûlé; au lieu de dire *on brûle sur les autels*, ils disoient, *les autels croissent*, car *adolére* & *adoléscere*, signifient proprement *croistre*; & ce n'est que par euphémisme que ces mots signifient *brûler*.

Adoléscunt ígnibus áræ. *Virg.* Georg. IV. v. 379.

C'est ainsi que les persones du peuple disent quelquefois dans leur colère, *que le bon Dieu vous emporte*, n'osant prononcer le nom du malin esprit.

Dans l'Ecriture Sainte, le mot de *benir* est mis quelquefois au lieu de maudire, qui est précisément le contraire. Come il n'y a rien de plus afreux à concevoir, que

* *Mactáre*, verbum est sacrótum, κατ' εὐφημισμὸν dictum, quasi *magis augere*, ut *adolére*; undè & *magméntùm* quasi *majus augméntum*: nam hóstiæ tangúntur molâ salsâ, & tum *immoláta* dicuntur; cum verò ictæ sunt & aliquid ex illis in aram datum est, *mactáta* dicúntur per laudatiónem, itémque boni óminis significatiónem. Et cum illis mola salsa impónitur, dícitur *macte esto*. *Varro* de vitâ Pop. Rom. l. 2. *dans les fragmens qui sont à la fin des œuvres de Varron, de l'édition de* J. Janson, Amst. 1723. p. 63.

d'imaginer quelqu'un qui s'emporte jusqu'à des imprécations sacrilèges contre Dieu même ; au lieu du terme de *maudire*, on a mis le contraire par euphémisme.

Naboth n'ayant pas voulu vendre au Roi Achab, une vigne qu'il possédoit, & qui étoit l'héritage de ses pères ; la Reine Jézabel, femme d'Achab, suscita deux faux témoins, qui déposèrent que Naboth avoit blasphémé contre Dieu & contre le Roi : or, l'Ecriture, pour exprimer ce blasphême, fait dire aux témoins, que *Naboth a beni Dieu & le Roi.* *.

Job dit dans le même sens, *peut-être que mes enfans ont péché, & qu'ils ont beni Dieu dans leur cœur.* **

C'est ainsi que dans ces paroles de Virgile, *auri sacra fames*, *sacra* se prend pour *execrábilis*, selon Servius ; soit par euphémisme, soit par extension : car il est à observer que souvent par extension, *sacer* vouloit dire *exécrable.* Ceux que la justice humaine avoit condânés, & ceux qui se dévouoient pour le peuple, étoient regar- Æn. l. III. v. 57.

* Viri diabólici dixérunt contra eum testimónium coram multitúdine ; benedíxit Naboth Deum & Regem. *Reg.* III. ç. 21. v. 10. & 13.

** Ne fortè peccáverint filii mei & benedíxerint Deo in cordibus suis. *Job*, 1. v. 5.

dés come autant de persones sacrées. De là, dit Festus, * tout méchant home est apelé *sacer*. *O le maudit boufon*, dit Afranius, en se servant de *sacrum*: § *O sacrum scurram, & malum*. Et Plaute, parlant d'un marchand d'esclaves, s'exprime en ces termes, *Hómini (si leno est homo) quantum hóminum terra sústinet, sacérrimo*.

§ Fragm. Vet. Poët. Lond. 1713. p. 1512.

Plaut. Pœn. Prolog. v. 90.

On peût encore raporter à l'euphémisme ces périphrases ou circonlocutions, dont un orateur délicat envelope habilement une idée, qui, toute simple, exciteroit peût-être dans l'esprit de ceux à qui il parle, une image ou des sentimens peu favorables à son dessein principal. Cicéron n'a garde de dire au Sénat, que les domestiques de Milon tuèrent Clodius; ** » ils firent, dit-il, ce que tout maître eût » voulu que ses esclaves eussent fait en

* Homo *sacer* is est, quem pópulus judicávit ob maleficium, neque fas est eum immolári.... ex quo quivis homo, malus atque ímprobus, *sacer* appellári solet. *Festus*. v. *sacer*.

Massiliénses, quóties pestiléntiâ laborábant, unus se ex paupéribus offerébat, aléndus anno íntegro públicis & puriόribus cibis. Hic pósteà, ornátus verbénis & véstibus sacris, circumducebátur per totam civitátem, cum execratiónibus; ut in ipsum recídérent mala totíus civitátis; & sic projiciebátur. *Servius* in Æn. III. v. 57.

** Fecérunt id servi Milónis.... quod suos quisque servos in tali re fácere voluísset. *Cic*. pro Milóne, num. 29.

» pareille ocasion. « De même, lorſqu'on ne done pas à un mercénaire tout l'argent qu'il demande, au lieu de lui dire, *je ne veux pas vous en doner davantage*, ſouvent on lui dit par euphémiſme, *je vous en donerai davantage une autre fois; cela ſe trouvera : je chercherai les ocaſions de vous récompenſer*, &c.

XVI.

L'ANTIPHRASE.

L'Euphémiſme & l'Ironie ont doné lieu aux Grammairiens d'inventer une figure qu'ils apèlent *Antiphraſe*, c'eſt-à-dire, *contre-vérité*; par exemple : la mer noire ſujète à de fréquens naufrages, & dont ſes bords étoient habités par des homes extrêmement féroces, étoit apelée *Pont-Euxin*, c'eſt-à-dire, *mer favorable à ſes hôtes, mer hoſpitalière*. C'eſt pourquoi Ovide a dit que le nom de cette mer étoit un menteur.

εὔξεινος, hoſpitális : *Qui exerce l'hoſpitalité.*

Quem tenet Euxíni, mendax cognômine, littus. Ovi. Triſt. l. 5. Eleg. 10. v. 13.

Et ailleurs : Pontus, Euxíni falſo nómine dictus. Idem l. 3. El. 13. v. ult.

Sanctius & quelques autres ne veulent

point mètre l'antiphrase au rang des figures. Il y a en éfet je ne sai quoi d'oposé à l'ordre naturel, de nomer une chose par son contraire, d'apeler *lumineux* un objet, parce qu'il est obscur ; l'antiphrase ne satisfait pas l'esprit.

Malgré les mauvaises qualités des objets, les anciens qui personifioient tout, leur donoient quelquefois des noms flateurs, come pour se les rendre favorables, ou pour se faire un bon augure, un bon présage.

Ainsi c'étoit par euphémisme, par superstition, & non par antiphrase, que ceux qui aloient à la mer que nous apelons aujourd'hui *la mer noire*, la nomoient *mer hospitalière*, c'est-à-dire, mer qui ne nous sera point funeste, qui nous sera propice, où nous serons bien reçus, mer qui sera pour nous une mer hospitalière, quoiqu'elle soit comunément pour les autres une mer funeste.

Les trois Déesses infernales, filles de l'Erèbe & de la Nuit, qui, selon la fable, filent la trame de nos jours, étoient apelées *les Parques* ; de l'adjectif *parcus*, *quia parcè nobis vitam tribuunt*. Chacun trouve qu'elles ne lui filent pas assez de jours,

D'autres disent qu'elles ont été ainsi apelées, parce que leurs fonctions sont partagées; *Parcæ, quasi partitæ.*

> Clotho colum rétinet, Láchesis net, & Atropos occat.

Ce n'est donc point par antiphrase, *quia némini parcunt*, qu'elles ont été apelées *Parques*.

Les Furies, Alecto, Tisiphone & Mégère, ont été apelées *Euménides*, du grec *eumeneis*, *benévolæ*, douces, bienfesantes. La comune opinion est que ce nom ne leur fut doné qu'après qu'elles eurent cessé de tourmenter Oreste qui avoit tué sa mère. Ce prince fut, dit-on, le premier qui les apela *Euménides*. Ce sentiment est adopté par le P. Sanadon. D'autres prétendent que les Furies étoient apelées *Euménides* long-tems avant qu'Oreste vînt au monde : mais d'ailleurs cette aventure d'Oreste est remplie de tant de circonstantes fabuleuses, que j'aime mieux croire qu'on a apelé les Furies *Euménides* par euphémisme, pour se les rendre favorables. C'est ainsi qu'on traite tous les jours de *bones* & de *bienfesantes* les persones les plus aigres & les plus dificiles dont on veut

εὐμενεῖς.

Poësies d'Horace, T. 1. page 458.

apaiser l'emportement, ou obtenir quelque bienfait.

On dit encore qu'un bois sacré est apelé *lucus*, par antiphrase; car ces bois étoient fort sombres, & *lucus* vient de *lucére*, *luire*: mais si *lucus* vient de *lucére*, c'est par une raison contraire à l'antiphrase; car come il n'étoit pas permis, par respect, de couper de ces bois, ils étoient fort épais, & par conséquent fort sombres, ainsi le besoin, autant que la superstition, avoit introduit l'usage d'y alumer des flambeaux.

Manes, les manes, c'est-à-dire, les ames des morts, & dans un sens plus étendu, les habitans des enfers, est encore un mot qui a doné lieu à l'antiphrase. Ce mot vient de l'ancien adjectif *manus*, * dont on se servoit au lieu de *bonus*. Ceux qui prioient les manes, les apeloient ainsi pour se les rendre favorables. *Vos ô mihi manes este boni*; c'est ce que Virgile fait dire à Turnus. Ainsi tous les exemples dont on prétend autoriser l'antiphrase, se raportent, ou à l'euphémisme, ou à l'ironie; come quand on dit à Paris, *c'est une muète des hales*, c'est-à-dire, une femme qui chante pouilles, une vraie harangère des hales; *muète* est dit alors par ironie.

* Festus, v. *Manáre, mane.* Nonius, c. 1. n. 337. Varr. de ling. lat. l. 5. initio. Virg. Æn. 12. v. 647.

XVII.

La Periphrase.

Quintilien met la Périphrase au rang des tropes ; en éfet, puisque les tropes tiènent la place des expressions propres, la périphrase est un trope, car la périphrase tient la place, ou d'un mot ou d'une phrase.

περίφρασις. Circumlocútio. περὶ, circum. φράζω dico.

Nous avons expliqué dans la première partie de cette Grammaire, ce que c'étoit qu'une phrase : c'est une expression, une manière de parler, un arangement de mots, qui fait un sens fini ou non fini.

La périphrase ou circonlocution est un assemblage de mots qui expriment en plusieurs paroles ce qu'on auroit pu dire en moins, & souvent en un seul mot ; par exemple : *le vainqueur de Darius*, au lieu de dire, *Alexandre* : *l'astre du jour*, pour dire *le soleil*.

On se sert de périphrases, ou par bienséance, ou pour un plus grand éclairciss-

Plúribus autem verbis cum id quod uno, aut paucióribus certè, dici potest, explicátur, περίφρασιν vocant, circúitum loquéndi. *Quint.* Inst. Or. l. VIII. c. 6. de Tropis.

ſement, ou pour l'ornement du diſcours ; ou enfin par néceſſité.

1. Par bienſéance, lorſqu'on a recours à la périphraſe, pour envelopér les idées baſſes ou peu honêtes. Souvent auſſi, au lieu de ſe ſervir d'une expreſſion qui exciteroit une image trop dure, on l'adoucit par une périphraſe, comme nous l'avons remarqué dans l'euphémiſme.

2. On ſe ſert auſſi de périphraſe pour éclaircir ce qui eſt obſcur, les définitions ſont autant de périphraſes : come lorſqu'au lieu de dire *les Parques*, on dit, *les trois Déeſſes infernales, qui ſelon la fable, filent la trame de nos jours.*

LA PARAPHRASE.

Remarquez que quelquefois après qu'on a expliqué par une périphraſe un mot obſcur ou peu conu, on dévelope plus au long la penſée d'un auteur, en ajoutant des réflexions ou des circonſtances qu'il auroit pu ajouter lui-même ; mais alors ces ſortes d'explications plus amples & conformes au ſens de l'auteur, ſont ce qu'on apèle des *Paraphraſes*, la paraphraſe eſt une eſpèce de comentaire : on reprend le diſcours de celui qui a déjà parlé ; on l'explique, on l'étend davantage en ſuivant toujours ſon eſprit. Nous avons des

παραφράζω. juxtà dico, id eſt loquor juxta ea quæ álius dixit, παρὰ, juxtà, ſupra φράζω, dico.

paraphrases des Pseaumes, du livre de Job, du nouveau Testament, &c. Nous avons aussi des paraphrases de l'art poëtique d'Horace, &c. La périphrase ne fait que tenir la place d'un mot ou d'une expression, au fond elle ne dit pas davantage; au lieu que la paraphrase ajoute d'autres pensées, elle explique, elle dévelope.

3. On se sert de périphrases pour l'ornement du discours, & sur-tout en poësie. Le génie de la poësie consiste à amuser l'imagination par des images qui au fond se réduisent souvent à une pensée que le discours ordinaire exprimeroit avec plus de simplicité, mais d'une manière ou trop sèche ou trop basse; la périphrase poëtique présente la pensée sous une forme plus gracieuse ou plus noble: c'est ainsi qu'au lieu de dire simplement *à la pointe du jour*, les Poëtes disent:

L'Aurore cependant au visage vermeil, Henriade, ch. VI.
Ouvroit dans l'Orient le palais du soleil:
La nuit en d'autres lieux portoit ses voiles sombres,
Les songes voltigeans fuioient avec les ombres.

Madame Dacier comence le XVII[e]. livre de l'Odyssée d'Homère par ce vers:

Dès que la belle Aurore eut anoncé le jour.

Iliade, l. XIX. Et ailleurs elle dit, » la brillante Aurore » sortoit à peine du sein de l'Océan, pour » anoncer aux Dieux & aux homes le » retour du soleil.

Pour dire que le jour finit, qu'il est tard, *advesperascit*, Virgile dit qu'on voit déjà fumer de loin les cheminées, que déjà les ombres s'alongent & semblent tomber des montagnes.

Ecl. I. v. 83. Et jam summa procul villarum culmina fumant,
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

Boileau a dit par imitation :

Lutrin, ch. 2. Les ombres cependant sur la ville épandues
Du faîte des maisons descendent dans les rues.

On pourra remarquer un plus grand nombre d'exemples pareils dans les auteurs. Je me contenterai d'observer ici qu'on ne doit se servir de périphrases que quand elles rendent le discours plus noble ou plus vif par le secours des images. Il faut éviter les périphrases qui ne présentent rien de nouveau, qui n'ajoutent aucune idée accessoire, elles ne servent qu'à rendre le discours languissant : si après avoir dit d'un home acablé de remords, qu'*il est toujours triste*, vous vous servez de quelque

quelque périphrase qui ne dise autre chose, sinon que *cet home est toujours sombre*, *rêveur*, *mélancolique & de mauvaise humeur*, vous ne rendez guère votre discours plus vif par de telles expressions. M. Boileau, sur un sujet pareil, a fait d'après Horace une espèce de périphrase qui tire tout son prix de la peinture dont elle ocupe l'imagination du lecteur.

Ce fou rempli d'erreurs que le trouble acompagne. Ep. v.
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Post equitem sedet atra cura. Hor. l. III. od. I. v. 40.

Le même Poëte, au lieu de dire, *pendant que je suis encore jeune*; se sert de trois périphrases qui expriment cette même pensée sous trois images diférentes.

Tandis que libre encor, malgré les destinées, Sat. I.
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années;
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor dequoi filer.

On doit aussi éviter les périphrases obscures & trop enflées. * Celles qui ne servent

* Ut cùm decórum habet, períphrasis, ita cùm in vítium íncidit, περισσολογία dícitur: obstat enim quidquid non ádjuvat, *Quint.* Instit. Orat. l. VIII. c. 6.

ni à la clarté, ni à l'ornement du discours, sont défectueuses. C'est une inutilité désagréable qu'une périphrase à la suite d'une pensée vive, claire, solide & noble. L'esprit qui a été frapé d'une pensée bien exprimée, n'aime point à la retrouver sous d'autres formes moins agréables, qui ne lui aprènent rien de nouveau, ou rien qui l'intéresse. Après que le père des trois Horaces, dans l'exemple
* page 10. que j'ai déjà raporté, * a dit *qu'il mourût*, il devoit en demeurer là, & ne pas ajouter:

Ou qu'un beau désespoir enfin le secourût.

Marot, dans une de ses plus belles épîtres, raconte agréablement au Roi François I. le malheur qu'il a eu d'avoir été volé par son valet, qui lui avoit pris son argent, ses habits, & son cheval; ensuite il dit:

Et néanmoins ce que je vous en mande,
N'est pour vous faire ou requête ou demande:
Je ne veux point tant de gens ressembler;
Qui n'ont souci autre que d'assembler;
Tant qu'ils vivront ils demanderont, eux:
Mais je comence à devenir honteux,
Et ne veux point à vos dons m'arêter.
Je ne dis pas, si voulez rien prêter,

Que ne le prène : il n'eſt point de prêteur ;
S'il veut prêter, qu'il ne faſſe un debteur.
Et ſavez-vous, Sire, coment je paie,
Nul ne le ſait ſi premier ne l'eſſaie.
Vous me devrez, ſi je puis, de retour ;
Et vous ferai encores un bon tour ;
A celle fin qu'il n'y ait faute nulle ;
Je vous ferai une belle cédule ;
A vous payer, ſans uſure il s'entend,
Quand on verra tout le monde content ;
Ou ſi vous voulez, à payer ce ſera,
Quand votre los & renom ceſſera.

Voilà où le génie conduiſit Marot, & voilà où l'art devoit le faire arêter : ce qu'il dit enſuite que *les deux princes Lorains le pleigeront*, & encore

Aviſez donc, ſi vous avez deſir
De rien prêter, vous me ferez plaiſir :

Tout cela, dis-je, n'ajoute plus rien à la penſée : c'eſt ce que Cicéron apèle *verbórum vel optimórum atque ornatiſſimórum ſónitus inánis*. Que s'il y avoit quelque choſe de plus à dire, ce ſont les douze derniers vers qui font un nouveau ſens, & ne ſont plus une périphraſe qui regarde l'emprunt. Cic. de Orat. l. I. n. XII. aliter 51.

Voilà le point principal de ma lettre,
Vous ſavez tout, il n'y faut plus rien mettre
Rien mettre las! Certes, & ſi ferai,
En ce faiſant mon ſtyle j'enflerai,
Diſant, ô Roi amoureux des neuf Muſes,
Roi, en qui ſont leurs ſciences infuſes,
Roi, plus que Mars, d'honeur environé,
Roi, le plus Roi qui fut onc couroné;
Dieu tout puiſſant te doint, pour t'eſtrèner,
Les quatre coins du monde à gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que ſur tous en es digne.

4. On ſe ſert de périphraſe par néceſſité, quand il s'agit de traduire, & que la langue du traducteur n'a point d'expreſſion propre qui réponde à la langue originale: par exemple, pour exprimer en latin une péruque, il faut dire *coma adſcitítia*, une chevelure empruntée, des cheveux qu'on s'eſt ajuſtés. Il y a en latin des verbes qui n'ont point de ſupin, & par conſéquent point de participe: ainſi au lieu de s'exprimer par le participe, on eſt obligé de recourir à la périphraſe *fore ut*, *eſſe futurum ut*; j'en ai doné pluſieurs exemples dans la ſyntaxe.

XVIII.

L'Hypallage.

Virgile, pour dire *mettre à la voile*, a dit, * *dare clássibus austros* : l'ordre naturel demandoit qu'il dît plutôt, *dare classes austris*.

Ὑπαλλαγὴ, immutátio. ὑπὸ sub, ab. & ἀλλάγην, aor. 2. pass. d'ἀλλάττω

* Æn. l. II. v. 61.

Cicéron, dans l'oraison pour Marcellus, dit à César qu'on n'a jamais vu dans la ville son épée vuide du fourreau, *gládium vagína vácuum in urbe non vídimus*. Il ne s'agit pas du fonds de la pensée, qui est de faire entendre que César n'avoit exercé aucune cruauté dans la ville de Rome, il s'agit de la combinaison des paroles qui ne paroissent pas liées entre elles come elles le sont dans le langage ordinaire, car *vácuus* se dit plutôt du fourreau que de l'épée.

Ovide comence ses métamorphoses par ces paroles :

In nova fert ánimus mutátas dícere formas
Córpora.

La construction est *ánimus fert me ad dícere formas mutátas in nova córpora*. Mon génie

me porte à raconter les formes changées en de nouveaux corps : il étoit plus naturel de dire, *à raconter les corps*, c'est-à-dire, *à parler des corps changés en de nouvèles formes.*

Vous voyez que dans ces sortes d'expressions les mots ne sont pas construits ni combinés entr'eux come ils le devroient être selon la destination des terminaisons & de la construction ordinaire. C'est cette transposition ou changement de construction qu'on apèle *Hypallage*, mot grec qui signifie *changement*.

Cette figure est bien malheureuse : les Rhéteurs disent que c'est aux Grammairiens à en parler, *Grammaticórum pótius schema est quàm tropus*, dit Vossius ; & les Grammairiens la renvoient aux Rhéteurs : *l'hypallage, à vrai dire, n'est point une figure de Grammaire*, dit la nouvèle Méthode de P. R. *C'est un trope ou une figure d'élocution.*

Inst. Orat. l. IV. c. 13. art. 12.

Des fig. de Const. ch. VI. p. 558.

Le changement qui se fait dans la construction des mots par cette figure, ne regarde pas leur signification, ainsi en ce sens cette figure n'est point un trope, & doit être mise dans la classe des idiotismes ou façons de parler particulières à la langue latine : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas

inutile d'en faire mention parmi les tropes; le changement que l'hypallage fait dans la combinaison & dans la construction des mots, est une sorte de trope ou de conversion. Après tout, dans quelque rang qu'on juge à propos de placer l'hypallage, il est certain que c'est une figure très-remarquable.

Souvent la vivacité de l'imagination nous fait parler de manière, que quand nous venons ensuite à considérer de sang froid l'arangement dans lequel nous avons construit les mots dont nous nous somes servis, nous trouvons que nous nous somes écartés de l'ordre naturel, & de la manière dont les autres homes construisent les mots quand ils veulent exprimer la même pensée; c'est un manque d'exactitude dans les modernes; mais les langues anciènes autorisent souvent ces transpositions: ainsi dans les anciens la transposition dont nous parlons est une figure respectable qu'on apèle *hypallage*, c'est-à-dire, changement, transposition, ou renversement de construction. Le besoin d'une certaine mesure dans les vers, a souvent obligé les anciens Poëtes d'avoir recours à ces façons de parler, & il faut

convenir qu'elles ont quelquefois de la grace : aussi les a-t-on élevées à la dignité d'expressions figurées ; & en ceci les anciens l'emportent bien sur les modernes, à qui on ne sera pas de long-tems le même honeur.

Je vais ajouter encore ici quelques exemples de cette figure, pour la faire mieux conoître. Virgile fait dire à Didon :

Æn. l. IV. v. 385. Et cùm frígida mors ánimâ sedúxerit artus.

Après que la froide mort aura séparé de mon ame les membres de mon corps, il est plus ordinaire de dire *aura séparé mon ame de mon corps* : le corps demeure, & l'ame le quite ; ainsi Servius & la plûpart des comentateurs trouvent une hypallage dans ces paroles de Virgile.

Le même Poëte parlant d'Enée & de la Sibylle qui conduisit ce héros dans les enfers, dit :

Æn. l. VI. v. 268. Ibant obscúri solâ sub nocte per umbram.

Pour dire qu'ils marchoient tout seuls dans les ténèbres d'une nuit sombre. Servius & le P. de la Rue disent que c'est ici une hypallage pour *ibant soli sub obscúrâ nocte*.

Horace a dit :

Pócula lethæos ut si ducéntia somnos
Tráxerim. Hor. l. v. od. 14. v. 3.

Come si j'avois bu les eaux qui amènent le someil du fleuve Léthé. Il étoit plus naturel de dire *pócula lethæa*, les eaux du fleuve Léthé.

Virgile a dit qu'*Enée raluma des feux presque éteints.*

. . . . Sopítos súscitat ignes. Æn. l. v. v. 743.

Il n'y a point là d'hypallage, car *sopítos*, selon la construction ordinaire, se raporte à *ignes :* mais quand pour dire qu'*Enée raluma sur l'autel d'Hercule le feu presque éteint*, Virgile s'exprime en ces termes :

. . . . Hercúleis sopítas ígnibus aras
Excitat. Æn. l. VIII. v. 542.

Alors il y a une hypallage, car selon la combinaison ordinaire, il auroit dit, *éxcitat ignes sopítos in aris hercúleis*, id est, *Hérculi sacris.*

Au livre XII. pour dire, *si au contraire Mars fait tourner la victoire de notre côté*, il s'exprime en ces termes :

Sin nostrum annúerit nobis victória Martem. Æn. l. XII. v. 187.

Ce qui est une hypallage, selon Servius. Servius. ibid.

Hypallage : pro ſin noſter Mars annúerit nobis victoriam : *nam Martem victória comitátur.*

On peut auſſi regarder come une ſorte d'hypallage, cette façon de parler ſelon laquelle on marque par un adjectif, une circonſtance qui eſt ordinairement exprimée par un adverbe : c'eſt ainſi qu'au lieu de dire qu'*Enée envoya promptement Achate*, Virgile dit :

Æn. l. 1. v. 644. . . . . Rápidum ad naves præmíttit Acháten
Aſcánio.

Rápidum eſt pour *promptement*, *en diligence.*

ibid. v. 70. *Age diverſas*, c'eſt-à-dire, chaſſez-les çà & là.

Æn. l. 1. v. 423. Jamque aſcendébant collem qui plúrimus urbi
Imminet.

Plúrimus, c'eſt à-dire, *en long*, une coline qui domine, qui règne tout le long de la ville.

Médius, *ſummus*, *ínfimus*, ſont ſouvent employés en latin dans un ſens que nous rendons par des adverbes, & de même Ter. Eun. Act. 2. ſc. 1. v 10. *nullus* pour *non* : *mémini*, *tamétſi nullus móneas*, pour *non móneas*, come Donat l'a remarqué.

Par tous ces exemples on peut observer :

1. Qu'il ne faut point que l'hypallage aporte de l'obscurité ou de l'équivoque à la pensée. Il faut toujours qu'au travers du dérangement de construction, le fonds de la pensée puisse être aussi facilement démêlé, que si l'on se fût servi de l'arangement ordinaire. On ne doit parler que pour être entendu par ceux qui conoissent le génie d'une langue.

2. Ainsi quand la construction est équivoque, ou que les paroles expriment un sens contraire à ce que l'auteur a voulu dire ; on doit convenir qu'il y a équivoque, que l'auteur a fait un contre-sens, & qu'en un mot il s'est mal exprimé. Les anciens étoient homes, & par conséquent sujets à faire des fautes come nous. Il y a de la petitesse & une sorte de fanatisme à recourir aux figures pour excuser des expressions qu'ils condamneroient eux-mêmes, & que leurs contemporains ont souvent condânées. L'hypallage ne prête pas son nom aux contre-sens & aux équivoques ; autrement tout seroit confondu, & cette figure deviendroit un asyle pour l'erreur & pour l'obscurité.

3. L'hypallage ne se fait que quand on ne suit point dans les mots l'arangement établi dans une langue ; mais il ne faut point juger de l'arangement & de la signification des mots d'une langue par l'usage établi en une autre langue pour exprimer la même pensée. Nous disons en françois, *je me repens*, *je m'aflige de ma faute : Je* est le sujet de la proposition, c'est le nominatif du verbe : en latin on prend un autre tour, les termes de la proposition ont un autre arangement, *je*, devient le terme de l'action, ainsi, selon la destination des cas, *je* se met à l'acusatif ; *le souvenir de ma faute m'aflige*, *m'afecte de repentir*, tel est le tour latin, *pœnitet me culpæ*, c'est-à-dire, *recordátio*, *rátio*, *respéctus*, *vítium*, *negótium*, *factum*, ou
l. 3. f. 8. v. 15. *malum culpæ pœnitet me* ; Phèdre a dit, *malis nequítiæ* pour *nequítiâ ; res cibi* pour
l. 3. f. 7. v. 4. *cibus*. Voyez les observations que nous avons faites sur ce sujet dans la syntaxe.

Il n'y a donc point d'hypallage dans *pœnitet me culpæ*, ni dans les autres façons de parler semblables ; je ne crois pas non plus, quoi qu'en disent les Comentateurs d'Horace, qu'il y ait une hypal-

lage dans ces vers de l'Ode 17. du livre premier.

> Velox amœnum ſæpè Lucrètilem
> Mutat Lycæo Faunus.

C'eſt-à-dire, que Faune prend ſouvent en échange le Lucrétile pour le Lycée, il vient ſouvent habiter le Lucrétile auprès de la maiſon de campagne d'Horace, & quite pour cela le Lycée ſa demeure ordinaire. Tel eſt le ſens d'Horace, *come la ſuite de l'ode le done néceſſairement à entendre*. Ce ſont les paroles du P. Sanadon, qui trouve dans cette façon de parler * *une vraie hypallage ou un renverſement de conſtruction*. Tom. 1. p. 579.

Mais il me paroît que c'eſt juger du latin par le françois, que de trouver une hypallage dans ces paroles d'Horace, *Lucrétilem mutat Lycæo Faunus*. On comence par atacher à *mutáre* la même idée que nous atachons à notre verbe *changer*; *doner ce qu'on a pour ce qu'on n'a pas*; enſuite, ſans avoir égard à la phraſe latine, on traduit, *Faune change le Lucrétile pour*

* Voyez les remarques du P. Sanadon, à l'ocaſion de *Lucána mutet páſcuis*, vers 28. de l'Ode *Ibis liburnis*. Poëſies d'Horace, tom. I. page 175.

le Lycée : & come cette expreſſion ſignifie en françois, que Faune paſſe du Lucrétile au Lycée, & non du Lycée au Lucrétile, ce qui eſt pourtant ce qu'on ſait bien qu'Horace a voulu dire, on eſt obligé de recourir à l'hypallage pour ſauver le contre-ſens que le françois ſeul préſente. Mais le renverſement de conſtruction ne doit jamais renverſer le ſens, come je viens de le remarquer ; c'eſt la phraſe même, & non la ſuite du diſcours, qui doit faire entendre la penſée, ſi ce n'eſt dans toute ſon étendue, c'eſt au moins dans ce qu'elle préſente d'abord à l'eſprit de ceux qui ſavent la langue.

Jugeons donc du latin par le latin même, & nous ne trouverons ici ni contre-ſens ni hypallage, nous ne verrons qu'une phraſe latine fort ordinaire en proſe & en vers.

On dit en latin *donáre múnera alícui*, doner des préſens à quelqu'un, & l'on dit auſſi *donáre áliquem múnere*, gratifier quelqu'un d'un préſent : on dit également *circúmdare urbem mœnibus*, & *circúmdare mœnia urbi* ; de même, on ſe ſert de *mutáre*, ſoit pour doner, ſoit pour prendre une choſe au lieu d'une autre.

Muto, diſent les Etymologiſtes, vient de *motu* : *mutáre* quaſi *motáre*. L'anciène manière d'aquérir ce qu'on n'avoit pas, ſe feſoit par des échanges, de là *muto* ſignifie également *acheter* ou *vendre*, *prendre* ou *doner* quelque choſe au lieu d'une autre, *emo* aut *vendo*, dit Martinius, & il cite Columelle, qui a dit *porcus lácteus ære mutándus eſt*, il faut acheter un cochon de lait. Mart. Lex. v. muto.

Ainſi, *mutat Lucrétilem*, ſignifie vient prendre, vient poſſéder, vient habiter le Lucrétile, il achète, pour ainſi dire, le Lucrétile par le Lycée.

M. Dacier, ſur ce paſſage d'Horace, remarque qu'*Horace parle ſouvent de même*, *& je ſai bien*, ajoute-t-il, *que quelques hiſtoriens l'ont imité.*

Lorſqu'Ovide fait dire à Médée qu'elle voudroit avoir acheté Jaſon pour toutes les richeſſes de l'Univers, il ſe ſert de *mutáre*.

Quemque ego cum rebus quas totus póſſidet orbis Met. l. VII.
Æſóniden mutáſſe velim. v. 59.

Où vous voyez que come Horace, Ovide emploie *mutáre* dans le ſens d'*aquérir ce qu'on n'a pas*, *de prendre*, *d'acheter une*

Tom. I. p. 175. *chose en en donant une autre.* Le P. Sanadon remarque qu'Horace s'est souvent servi de *mutáre* en ce sens, *mutávit lúgubre sagum púnico*, * pour *púnicum sagum lúgubri : mutet lucána cálabris páscuis*, ** pour *cálabra páscua lucánis : mutat uvam strígili*, *** pour *strígilim uvâ.*

L'usage de *mutáre áliquid áliquâ re* dans le sens de *prendre en échange*, est trop fréquent pour être autre chose qu'une phrase latine, come *donáre áliquem áliquâ re*, gratifier quelqu'un de quelque chose ; & *circúmdare mœnia urbi*, doner des murailles à une ville tout autour, c'est-à-dire, entourer une ville de murailles : l'hypallage ne se met pas ainsi à tous les jours.

XIX.

L'ONOMATOPÉE.

Ὀνοματοποιΐα. *Nóminis seu vocábuli fictio* : formation d'un mot.

L'Onomatopée est une figure par laquelle un mot imite le son naturel de ce qu'il signifie. On réduit sous cette figure les mots formés par imitation du

* L. V. Od. IX.
** L. V. Od. I.
*** L. II. Sat. VII. v. 110.

son ;

ſon ; come le *glouglou de la bouteille : le cliquetis*, c'eſt à-dire ; le bruit que font les boucliers, les épées, & les autres armes en ſe choquant. *Le trictrac* qu'on apeloit autrefois *tictac* ; ſorte de jeu aſſez comun, ainſi nomé du bruit que font les dames & les dés dont on ſe ſert à ce jeu : *Tinnítus æris*, tintement, c'eſt le ſon clair & aigu des métaux. *Bilbíre, bilbit ámphora*, la petite bouteille fait glou-glou, on le dit d'une petite bouteille dont le goulot eſt étroit. *Taratántara*, c'eſt le bruit de la trompète.

At tuba terríbili ſónitu taratántara dixit.

C'eſt un ancien vers d'Ennius, au raport de Servius. Virgile en a changé le dernier hémiſtiche, qu'il n'a pas trouvé aſſez digne de la poëſie épique ; voyez Servius ſur ce vers de Virgile :

At tuba terríbilem ſónitum procul ære canóro Æn. l. ix.
Incrépuit. v. 503.

Cachínnus, c'eſt un rire immodéré. *Cachínno, ónis*, ſe dit d'un home qui rit ſans retenue : ces deux mots ſont formés du ſon ou du bruit que l'on entend quand quelqu'un rit avec éclat.

Il y a auſſi pluſieurs mots qui expriment le cri des animaux, come *bêler*, qui ſe dit des brebis.

Lucr. l. 5. v. 1071. *Baubári*, aboyer, ſe dit des gros chiens. *Latráre*, aboyer, hurler, c'eſt le mot générique. *Mutíre*, parler entre les dents, murmurer, gronder, come les chiens: *mu* canum eſt, undè *mutíre*, dit Chariſius.

Les noms de pluſieurs animaux ſont tirés de leurs cris, ſur-tout dans les langues originales.

Upupa, Hupe, Hibou.

Cúculus, qu'on prononçoit *coucoulous*, un Coucou, oiſeau.

Hirúndo, une Hirondèle.

Ulula, Chouète.

Bubo, Hibou.

Grácculus, un Choucas, eſpèce de Corneille.

Gallína, une Poule.

Cette figure n'eſt point un trope, puiſque le mot ſe prend dans le ſens propre: mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.





X X.

Qu'un même mot peut être doublement figuré.

IL eſt à obſerver que ſouvent un mot eſt doublement figuré ; c'eſt-à-dire, qu'en un certain ſens il apartient à un certain trope, & qu'en un autre ſens il peut être rangé ſous un autre trope. On peut avoir fait cette remarque dans quelques exemples que j'ai déjà raportés. Quand Virgile dit de Bitias, que *pleno ſe próluit auro*, *auro*, ſe prend d'abord pour la coupe, c'eſt une ſynecdoque de la matière pour la choſe qui en eſt faite ; enſuite la coupe ſe prend pour la liqueur qui étoit contenue dans cette coupe : c'eſt une métonymie du contenant pour le contenu.

Nota, marque, ſigne, ſe dit en général de tout ce qui ſert à conoître ou remarquer quelque choſe : mais lorſque *nota*, (*note*) ſe prend pour *dédecus*, marque d'infamie, tache dans la réputation ; come quand on dit d'un militaire, *il s'eſt enfui en une telle ocaſion*, *c'eſt une note*, il y a une métaphore & une ſynecdoque dans cette façon de parler.

Il y a métaphore, puiſque cette *note* n'eſt pas une marque réèle, ou un ſigne ſenſible, qui ſoit ſur la perſone dont on parle; ce n'eſt que par comparaiſon qu'on ſe ſert de ce mot, on done à *note* un ſens ſpirituel & métaphorique.

Il y a ſynecdoque, puiſque *note* eſt reſtraint à la ſignification particulière de *tache*, dédecus.

Lorſque pour dire qu'il faut faire pénitence & réprimer ſes paſſions, on dit qu'*il faut mortifier la chair*; c'eſt une expreſſion figurée qui peut ſe raporter à la ſynecdoque & à la métaphore. *Chair* ne ſe prend point alors dans le ſens propre, ni dans toute ſon étendue; il ſe prend pour le corps humain, & ſur-tout pour les paſſions, les ſens: ainſi c'eſt une ſynecdoque; mais *mortifier* eſt un terme métaphorique, on veut dire qu'il faut éloigner de nous toutes les délicateſſes ſenſibles; qu'il faut punir notre corps, le ſevrer de ce qui le flate, afin d'afoiblir l'apétit charnel, la convoitiſe, les paſſions, les ſoumettre à l'eſprit, & pour ainſi dire, les faire mourir.

Le changement d'état par lequel un citoyen romain perdoit la liberté, ou aloit

en éxil, ou changeoit de famille, s'apeloit *cápitis minútio*, diminution de tête: c'est encore une expression métaphorique qui peut aussi être raportée à la synecdoque. Je crois qu'en ces ocasions on peut s'épargner la peine d'une exactitude trop recherchée, & qu'il sufit de remarquer que l'expression est figurée, & la ranger sous l'espèce de trope auquel elle a le plus de raport.

XX.

De la subordination des Tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, & de leurs caractères particuliers.

QUintilien dit * que les Grammairiens aussi-bien que les Philosophes disputent beaucoup entre eux pour savoir combien il y a de diférentes classes de tropes, combien chaque classe renferme d'espèces particulières, & enfin quel est

* Circa quem (tropum) inexplicábilis, & Grammáticis inter ipsos, & Philósophis pugna est; quæ sint génera, quæ spécies, quis númerus, quis cui subjiciátur. *Quint.* Inst. Orat. l. VIII, c, 6.

l'ordre qu'on doit garder entre ces classes & ces espèces.

Inst. Orat. l. IV. c. V. Art. 2. & c. 2. art. 1. Vossius soutient qu'il n'y a que quatre tropes principaux, qui sont la Métaphore, la Métonymie, la Synecdoque & l'Ironie; les autres, à ce qu'il prétend, se raportent à ceux-là come les espèces aux genres: mais toutes ces discussions sont assez inutiles dans la pratique, & il ne faut point s'amuser à des recherches qui souvent n'ont aucun objet certain.

Toutes les fois qu'il y a de la diférence dans le raport naturel qui done lieu à la signification empruntée, on peut dire que l'expression qui est fondée sur ce raport apartient à un trope particulier.

C'est le raport de ressemblance qui est le fondement de la catachrèse & de la métaphore; on dit au propre *une feuille d'arbre*, & par catachrèse *une feuille de papier*, parce qu'une feuille de papier est à peu près aussi mince qu'une feuille d'arbre. La catachrèse est la première espèce de métaphore. On a recours à la catachrèse par nécessité, quand on ne trouve point de mot propre pour exprimer ce qu'on veut dire. Les autres espèces de métaphores se font par d'autres mouvemens de l'imagi-

nation qui ont toujours la reſſemblance pour fondement.

L'ironie au contraire eſt fondée ſur un raport d'opoſition, de contrariété, de diférence, &, pour ainſi dire, ſur le contraſte qu'il y a, ou que nous imaginons entre un objet & un autre; c'eſt ainſi que Boileau a dit, *Quinault eſt un Virgile.* Satyre IX.

La métonymie & la ſynecdoque, auſſibien que les figures qui ne ſont que des eſpèces de l'une ou de l'autre, ſont fondées ſur quelque autre ſorte de raport qui n'eſt ni un raport de reſſemblance, ni un raport du contraire. Tel eſt, par exemple, le raport de la cauſe à l'éfet; ainſi dans la métonymie & dans la ſynecdoque les objets ne ſont conſidérés ni come ſemblables, ni come contraires, on les regarde ſeulement come ayant entr'eux quelque relation, quelque liaiſon, quelque ſorte d'union; mais il y a cette diférence, que, dans la métonymie, l'union n'empêche pas qu'une choſe ne ſubſiſte indépendanment d'une autre; au lieu que, dans la ſynecdoque, les objets dont l'un eſt dit pour l'autre, ont une liaiſon plus dépendante, come nous l'avons déjà remarqué, page 106. l'un eſt compris ſous le nom de l'autre,

ils forment un ensemble, un tout; par exemple, quand je dis de quelqu'un, qu'*il a lu Cicéron*, *Horace*, *Virgile*, au lieu de dire, *les ouvrages de Cicéron*, &c, je prens la cause pour l'éfet, c'est le raport qu'il y a entre un auteur & son livre, qui est le fondement de cette façon de parler, voilà une relation, mais le livre subsiste sans son auteur, & ne forme pas un tout avec lui; au lieu que, lorsque je dis *cent voiles* pour *cent vaisseaux*, je prens la partie pour le tout, les voiles sont nécessaires à un vaisseau: il en est de même quand je dis qu'*on a payé tant par tête*, la tête est une partie essentièle à l'home. Enfin dans la synecdoque il y a plus d'union & de dépendance entre les objets dont le nom de l'un se met pour le nom de l'autre, qu'il n'y en a dans la métonymie.

L'allusion se sert de toutes les sortes de relations, peu lui importe que les termes convienent ou ne convienent pas entre eux, pourvu que par la liaison qu'il y a entre les idées accessoires, ils réveillent celle qu'on a eu dessein de réveiller. Les circonstances qui acompagnent le sens litéral des mots dont on se sert dans l'allusion, nous font conoître que ce sens lité-

ral n'eſt pas celui qu'on a eu deſſein d'exciter dans notre eſprit, & nous dévoilent facilement le ſens figuré qu'on a voulu nous faire entendre.

L'euphémiſme eſt une eſpèce d'alluſion, avec cette diférence, qu'on cherche à éviter les mots qui pouroient exciter quelque idée triſte, dure, ou contraire à la bienſéance.

Enfin chaque eſpèce de trope a ſon caractère propre qui le diſtingue d'un autre, come il a été facile de le remarquer par les obſervations qui ont été faites ſur chaque trope en particulier. Les perſones qui trouveront ces obſervations ou trop abſtraites, ou peu utiles dans la pratique, pouront ſe contenter de bien ſentir par les exemples la diférence qu'il y a d'un trope à un autre. Les exemples les méneront inſenſiblement aux obſervations.



XXII.

I. *Des Tropes dont on n'a point parlé.*
II. *Variété dans la dénomination des Tropes.*

I. COme les figures ne ſont que des manières de parler qui ont un caractère particulier auquel on a doné un nom; que d'ailleurs chaque ſorte de figure peut être variée en pluſieurs manières diférentes, il eſt évident que ſi l'on vient à obſerver chacune de ces manières, & à leur doner des noms particuliers, on en fera autant de figures. De là les noms de *miméſis*, *apóphaſis*, *catáphaſis*, *aſteiſmus*, *myčteriſmus*, *charientiſmus*, *diaſyrmus*, *ſarcaſmus*, & autres pareils qu'on ne trouve guère que dans les ouvrages de ceux qui les ont imaginés.

Les expreſſions figurées qui ont doné lieu à ces ſortes de noms, peuvent aiſément être réduites ſous quelqu'une des claſſes de tropes dont j'ai déja parlé. *Le ſarcaſme*, par exemple, n'eſt autre choſe qu'une ironie faite avec aigreur & avec emportement. * On trouve l'infini par-

* Eſt autem ſarcáſmus hoſtilis irríſio... cum quis mor-

tout : mais quand une fois on est parvenu au point de division où ce qu'on divise n'est plus palpable, c'est perdre son tems & sa peine que de s'amuser à diviser.

II. Les auteurs donent quelquefois des noms diférens à la même espèce d'expression figurée, je veux dire, que l'un apèle *hypallage*, ce qu'un autre nome *métonymie :* les noms de ces sortes de figures étant arbitraires, & quelques-uns ayant beaucoup de raport à d'autres, selon leur étymologie, il n'est pas étonant qu'on les ait souvent confondus. Aristote done le nom de métaphore à la plûpart des tropes qui ont aujourd'hui des noms particuliers. *Aristóteles ista ómnia traslatiónes vocat.* Cicéron remarque aussi que les Rhéteurs noment *hypallage* la même figure que les Grammairiens apèlent *métonymie.* * Aujourd'hui que ces dénominations sont plus déterminées, on doit se conformer sur ce point à l'usage ordinaire des Grammai- Cic. Orat. n. 94. *áliter* XXVII.

sis labris subsánnat álium... irrísio quæ fiat didúctis labris, ostensáque déntium carne. *Vóssius*, Inst. Orat. l. IV. c. 13. De Sarcasmo.

* Hanc, hypállagen Rhétores, quia quasi summutántur verba pro verbis; metonymiam Grammatici vocant, quòd nómina transferúntur. *Cicero*, Orátor. n. 93. *áliter* XXVII.

riens & des Rhéteurs. Un de nos Poëtes a dit :

Leurs cris remplissent l'air de leurs tendres souhaits.

Selon la construction ordinaire, on diroit plutôt que ce sont les souhaits qui font pousser des cris qui retentissent dans les airs. L'auteur du Dictionaire Néologique done à cette expression le nom de *métathèse* : les façons de parler semblables qu'on trouve dans les anciens, sont apelées des hypallages : le mot de *métathèse* n'est guère d'usage que lorsqu'il s'agit d'une transposition de lettres. *

M. Gibert nous fournit encore un bel exemple de cette variété dans les dénominations des figures, il apèle *métaphore* **

* Μετάθεσις, mutátio, seu transpositio, ut *Evandre* pro *Evander* ; *Tymbre* pro *Tymber*, *Isidor*. liv. 1. c. 34.

Metáthesis, (apud Rhétores) est figúra quæ mittit ánimos júdicum in res prætéritas aut futúras, hoc modo : *Revocáte mentes ad spectáculum expugnáta miseræ civitátis*, &c : in futúrum autem est anticipátio eórum quæ dictúrus est adversárius. *Idem*. l. 2. c. 21.

** M. Gibert a suivi en ce point la division d'Aristote, il ne s'est écarté de ce Philosophe que dans les exemples. Voici les paroles d'Aristote dans sa Poëtique, c. XXI. & selon M. Dacier c. XXII. *Je me servirai de la traduction de M. Dacier.*

» La métaphore, dit Aristote, est un transport d'un nom » qu'on tire de sa signification ordinaire. Il y a quatre sortes » de métaphores : celle du genre à l'espèce, celle de l'espèce

ce que Quintilien * & les autres noment *antonomase*. » Il y a, dit M. Gibert, Rhetor.
» quatre espèces de métaphores; la pre- P. 555.
» mière emprunte le nom du genre pour
» le doner à l'espèce, come quand on dit,
» l'*Orateur* pour *Cicéron*, ou *le Philosophe*
» pour *Aristote*. « Ce sont-là cependant les exemples ordinaires que les Rhéteurs donent de l'antonomase : mais, après tout, le nom ne fait rien à la chose ; le principal est de remarquer que l'expression est figurée, & en quoi elle est figurée.

» au genre, celle de l'espèce à l'espèce, & celle qui est fon- » dée sur l'analogie. J'apèle métaphore du genre à l'espèce, » come ce vers d'Homère : *Mon vaisseau s'est arêté loin de* » *la ville dans le port*. Car le mot *s'arêter* est un terme géné- » rique, & il l'a apliqué à l'espèce pour dire *être dans le port*.

Voici la remarque que M. Dacier fait ensuite sur ces paroles d'Aristote : » Quelques anciens, dit-il, ont condané » Aristote de ce qu'il a mis sous le nom de *metaphore* les » deux premières qui ne sont proprement que des *synecdo-* » *ques* ; mais Aristote parle en général, & il écrivoit dans » un tems où l'on n'avoit pas encore rafiné sur les figures » pour les distinguer, & pour leur doner à chacune le » nom qui en auroit mieux expliqué la nature. *Dacier*, » Poëtique d'Aristote, page 345.

* Ἀντονομασία, quæ àliquid pro nómine ponit, poétis frequentíssima... Oratóribus étiam si rarus ejus rei, non nullus tamen usus est : nam ut Tydíden & Pelíden non dixerint, ità dixérunt eversórem Carthagínis & Numántiæ pro Scipióne ; & románæ eloquéntiæ príncipem pro Ciceróne posuísse non dúbitant. *Quintil.* Inst. Orat. l. VIII. c. 6.

XXIII.

Que l'usage & l'abus des Tropes sont de tous les tems & de toutes les langues.

UNe même cause dans les mêmes circonstances produit des éfets semblables. Dans tous les tems & dans tous les lieux où il y a eu des homes, il y a eu de l'imagination, des passions, des idées accessoires, & par conséquent des tropes.

Il y a eu des tropes dans la langue des Chaldéens, dans celle des Egyptiens, dans celle des Grecs & dans celle des Latins: on en fait usage aujourd'hui parmi les peuples même les plus barbares, parce qu'en un mot ces peuples sont des homes, ils ont de l'imagination & des idées accessoires.

Il est vrai que telle expression figurée en particulier n'a pas été en usage par-tout; mais par-tout il y a eu des expressions figurées. Quoique la nature soit uniforme dans le fonds des choses, il y a une variété infinie dans l'exécution, dans l'aplication, dans les circonstances, dans les manières.

Ainſi nous nous ſervons de tropes, non parce que les anciens s'en ſont ſervis; mais parce que nous ſomes homes come eux.

Il eſt dificile en parlant & en écrivant, d'aporter toujours l'atention & le diſcernement néceſſaires pour rejeter les idées acceſſoires qui ne convienent point aû ſujet, aux circonſtances, & aux idées principales que l'on met en œuvre: de là il eſt arivé dans tous les tems, que les écrivains ſe ſont quelquefois ſervis d'expreſſions figurées qui ne doivent pas être priſes pour modèles.

Les règles ne doivent point être faites ſur l'ouvrage d'aucun particulier, elles doivent être puiſées dans le bon ſens & dans la nature: & alors quiconque s'en éloigne ne doit point être imité en ce point. Si l'on veut former le goût des jeunes gens, on doit leur faire remarquer les défauts, auſſi-bien que les beautés des auteurs qu'on leur fait lire. Il eſt plus facile d'admirer, j'en conviens; mais une critique ſage, éclairée, exemte de paſſion & de fanatiſme, eſt bien plus utile.

Ainſi l'on peut dire que chaque ſiècle a pu avoir ſes critiques & ſon *Dictionaire Néologique*. Si quelques perſones diſent

aujourd'hui avec raiſon ou ſans fondement, qu'*il règne dans le langage une afectation puérile : que le ſtyle frivole & recherché paſſe juſqu'aux tribunaux les plus graves* ; Cicéron a fait la même plainte de ſon tems : *Eſt enim quoddam étiam insígne & florens orationis, pictum, & expolítum genus, in quo omnes verbórum, omnes ſententiárum illigántur lepóres. Hoc totum è ſophiſtárum fóntibus deflúxit in forum, &c.*

Diction. Néologique.

Orat. n. 96. áliter. XXVII.

» Au plus beau ſiècle de Rome, c'eſt-» à dire, au ſiècle de Jules Céſar & d'Au-» guſte, un auteur a dit *infantes ſtátuas*, » pour dire des ſtatues nouvèlement fai-» tes : un autre, que Jupiter *crachoit* la » nège ſur les Alpes.

Le P. Sanadon, Poëſ. d'Hor. T. II. p. 254.

Júpiter hibérnas canâ nive cónſpuit Alpes.

L. 2. Sat. 5. v. 40.

Horace ſe moque de l'un & de l'autre de ces auteurs ; mais il n'a pas été exemt lui-même des fautes qu'il a reprochées à ſes contemporains. *Il ne reſte* à la plûpart des Comentateurs *d'autre liberté que pour louer, pour admirer, pour adorer* ; mais ceux qui font uſage de leurs lumières, & qui ne ſe conduiſent point par *une prévention aveugle, déſaprouvent certains vers lyriques dont la cadence n'eſt point aſſez châtiée.* Ce ſont les

Le P. Sanadon, Pref. pag. xix.

id. pag. xx.

les termes du P. Sanadon, *J'ai relevé en plusieurs endroits*, poursuit-il, *des pensées, des sentimens, des tours & des expressions, qui m'ont paru répréhensibles.* ibid.

Quintilien, après avoir repris dans les anciens quelques métaphores défectueuses, dit que ceux qui sont instruits du bon & du mauvais usage des figures, ne trouveront que trop d'exemples à reprendre : *Quorum exémpla nímium frequénter reprehéndet, qui sciverit hæc vitia esse.* Inst. Or. l. VIII. c. 6. Comparátio.

Au reste, les fautes qui regardent les mots, ne sont pas celles que l'on doit remarquer avec le plus de soin : il est bien plus utile d'observer celles qui pèchent contre la conduite, contre la justesse du raisonement, contre la probité, la droiture & les bones mœurs. Il seroit à souhaiter que les exemples de ces dernières sortes de fautes fussent moins rares, ou plutôt qu'ils fussent inconus.



P

DES TROPES.

TROISIEME PARTIE.

Des autres ſens dans leſquels un même mot peut être employé dans le diſcours.

OUtre les tropes dont nous venons de parler, & dont les Grammairiens & les Rhéteurs traitent ordinairement, il y a encore d'autres ſens dans leſquels les mots peuvent être employés, & ces ſens ſont la plûpart autant d'autres diférentes ſortes de tropes : il me paroît qu'il eſt très-utile de les conoître pour mettre de l'ordre dans les penſées, pour rendre raiſon du diſcours, & pour bien entendre les auteurs. C'eſt ce qui va faire la matière de cette troiſième partie.



I.

Substantifs pris adjectivement, Adjectifs pris substantivement, Substantifs & Adjectifs pris adverbialement.

UN nom substantif se prend quelquefois adjectivement, c'est à-dire, dans le sens d'un atribut ; par exemple : *Un père est toujours père*, cela veut dire qu'un père est toujours tendre pour ses enfans, & que malgré les mauvais procédés, il a toujours des sentimens de père à leur égard ; alors ces substantifs se construisent come de véritables adjectifs. » Dieu » est notre ressource, notre lumière, no- » tre vie, notre soutien, notre tout. » L'home n'est qu'un néant. Etes-vous » Prince ? Etes-vous Roi ? Etes-vous Avo- » cat ? « Alors *Prince*, *Roi*, *Avocat*, sont adjectifs.

Cette remarque sert à décider la question que font les Grammairiens, savoir si ces mots *Roi*, *Reine*, *Père*, *Mère*, &c, sont substantifs ou adjectifs : ils sont l'un & l'autre, suivant l'usage qu'on en fait. Quand ils sont le sujet de la proposition,

ils ſont pris ſubſtantivement ; quand ils ſont l'atribut de la propoſition, ils ſont pris adjectivement. Quand je dis *le Roi aime le peuple*, *la Reine a de la piété : Roi*, *Reine*, ſont des ſubſtantifs qui marquent un tel Roi & une telle Reine en particulier ; ou, come parlent les Philoſophes, ces mots marquent alors un individu qui eſt le Roi : mais quand je dis que *Louis quinze eſt Roi*, *Roi* eſt pris alors adjectivement ; je dis de Louis qu'il eſt revêtu de la puiſſance royale.

Il y a quelques noms ſubſtantifs latins qui ſont quelquefois pris adjectivement, par métonymie, par ſynecdoque ou par antonomaſe. *Scelus*, crime, ſe dit d'un ſcélérat, d'un home qui eſt, pour ainſi dire, le crime même : *Scelus quemnam hic laudat ?* * Le ſcélérat de qui parle-t-il ? *Ubi illic eſt ſcelus qui me perdidit ?* ** Où eſt ce ſcélérat qui m'a perdu ? où vous voyez que *ſcelus* ſe conſtruit avec *illic* qui eſt un maſculin ; car ſelon les anciens Grammairiens, on diſoit autrefois *illic*, *illæc*, *illuc*, au lieu de *ille*, *illa*, *illud* : la conſtruction ſe fait alors ſelon le ſens, c'eſt-à-dire, par raport à la perſone dont on parle, & non ſelon le mot qui eſt neutre.

* Ter. And. act. 5. ſc. 2. v. 3.

** ib. act. 3. ſc. 5. v. 1.

Carcer, prison, se dit aussi par métonymie, de celui qui mérite la prison. *Ain' tandem, carcer?* Que dis-tu malheureux? C'est peut-être dans le même sens qu'Enée, dans Virgile, parlant des Grecs à l'ocasion de la fourberie de Sinon, dit, *& crímine ab uno disce omnes.* Ce que nous ne saurions rendre en françois en conservant le même tour, *un seul fourbe, une seule de leurs fourberies, vous fera conoître le caractère de tous les Grecs.* Térence a dit *unum cognôris, omnes nôris.* Ter Phorm. act. 2. sc. 3. v. 26. Æn. 2. v. 65. Phorm. act. 2. sc. 1. v. 35.

Noxa, æ, est un substantif, qui dans le sens propre signifie faute, peine, domage: de *nocére.* Il est dit dans les Instituts de Justinien, que ce mot se prend aussi pour l'esclave même qui a fait le domage. Noxa *autem est ipsum corpus quod nócuit, id est servus (nóxius.)* Ce mot n'est pourtant pas d'un usage ordinaire en ce sens dans la langue latine. Instit. l. 4. Tit 8. §. 1.

Un adjectif se prend aussi quelquefois substantivement; c'est-à-dire, qu'un mot qui est ordinairement atribut, est quelquefois sujet dans une proposition: ce qui ne peut ariver que parce qu'il y a alors quelqu'autre nom sous-entendu qui est dans l'esprit; par exemple: *le vrai per-*

suade, c'est-à-dire, ce qui est vrai, l'*être vrai*, ou la vérité. *Le tout puissant vengera les foibles qu'on oprime*, c'est-à-dire, Dieu, qui est tout puissant, vengera les homes foibles.

Nous avons vu dans les préliminaires de la syntaxe, que l'adverbe est un mot qui renferme la préposition & le nom qui la détermine. La préposition marque une circonstance générale, qui est ensuite déterminée par le nom qui suit la préposition selon l'ordre des idées : or l'adverbe renfermant la préposition & le nom, il marque une circonstance particulière du sujet, ou de l'attribut de la proposition : *sapienter*, avec sagesse, avec jugement ; *sæpè*, souvent, en plusieurs ocasions ; *ubi*, où, en quel lieu, en quel endroit ; *ibi*, là, en cet endroit là.

Il y a quelques noms substantifs qui sont pris adverbialement, c'est-à-dire, qu'ils n'entrent dans une proposition que pour marquer une circonstance du sujet ou de l'attribut, en vertu de quelque préposition sous-entendue ; par exemple : *domi*, à la maison, au lieu de la demeure. *Videt núptias domi apparári*, elle voit qu'on se prépare chez nous à la nôce ; *domi* marque

Ter. And. act. 1. sc. 2. v. 34.

la circonstance du lieu où l'on se préparoit à la nôce : on sous-entend, *in ædibus domi*, dans les apartemens de la maison, de la demeure ; ou bien *in áliquo loco domi*. Plaute a exprimé *ædes* ; *omnes domi per ædes*, de chambre en chambre, d'apartement en apartement. Plaute, Casina, act. 5. sc. 5. v. 31.

Quand *domi* est oposé à *belli* ou *milítiæ*, on sous-entend *in rebus* ; Cicéron l'a exprimé ; *quibuscumque rebus vel belli*, *vel domi ;* alors *domi* se prend pour *la patrie*, *la ville*, & selon notre manière de parler, pour *la paix*, *le tems de la paix*. Nous avons parlé ailleurs de ces sortes d'ellipses. Cic. de Offic. l. 2. n. 85. áliter xxiv.

Oppidò se prend aussi adverbialement, come nous l'avons remarqué plus haut. Quand on sait une fois la raison des terminaisons de ces mots, on peut se contenter de dire que ce sont des substantifs pris adverbialement. page 49.

Les adjectifs se prènent aussi fort souvent adverbialement, come je l'ai remarqué en parlant des adverbes ; par exemple : *parler haut*, *parler bas*, *parler grec & latin*, græcè & latinè loqui : *penser juste*, *sentir bon*, *sentir mauvais*, *marcher vîte*, *voir clair*, *fraper fort*, &c.

Ces adjectifs sont alors au neutre, & c'est une imitation des Latins : *Transversa tuéntibus hircis ; hircis tuéntibus ad negótia transvérsa.* Recens est très-usité dans les bons auteurs, au lieu de *recénter*, qui ne se trouve que dans les auteurs de la moyène latinité : *Sole recens orto : Púerum recens natum reperíre.* * Dans ces ocasions il faut sous-entendre la préposition *ad*, ou *juxta*, ou *in*; *juxta recens negótium*, ou *tempus*, come nous disons, *à la françoise*, *à la mode*, *à la renverse*, *à l'improviste*, *à la traverse*, &c. Horace a dit *ad plenum* pour *plenè*, pleinement, abondament, à plein : *manábit ad plenum.* On trouve aussi *in* pour *ad*; *lætus in præsens ánimus : Jactis in altum mólibus,* **

Virg. Ec. 3. v. 8.
Virg. Geor. 3. v. 156.
* Plaut. Cistel. 1, 2. 16.
L. 1. Ode 17.
Hor. l. 2. Ode 16. v. 25.

** Hor. l. 3. Ode 1. v. 34.

Exit in imménsum fœcúnda licéntia vatum. ***

*** Ovid. Amor. l. 3. Eleg. 12. v. 41.

Ainsi quand Saluste a dit, *mons imménsum éditus*, § il faut sous-entendre *in*; & avec ces adjectifs on sous entend un mot générique, *negótium*, *spátium*, *tempus*, *ævum*, &c.

§ Jugurt. sub fin.

II.

SENS DETERMINÉ, SENS INDETERMINÉ.

CHaque mot a une certaine ſignification dans le diſcours; autrement il ne ſignifieroit rien : mais ce ſens, quoique déterminé, ne marque pas toujours préciſément un tel individu, un tel particulier : ainſi on apèle *ſens indéterminé*, ou *indéfini*, celui qui marque une idée vague, une penſée générale, qu'on ne fait point tomber ſur un objet particulier; par exemple : *on croit*, *on dit*; ces termes ne déſignent perſone en particulier qui croie ou qui diſe : c'eſt le ſens indéterminé, c'eſt-à-dire, que ces mots ne marquent point un tel particulier de qui l'on diſe qu'*il croit*, ou qu'*il dit*.

Au contraire, le ſens déterminé tombe ſur un objet particulier; il déſigne une ou pluſieurs perſones, une ou pluſieurs choſes, come, *les Cartéſiens croient que les animaux ſont des machines : Cicéron dit dans ſes* L. 2. n. 84. *Offices, que la bone foi eſt le lien de la ſociété.* aliter XXIV.

On peut raporter ici le *ſens étendu* & le *ſens étroit*. Il y a bien des propoſitions qui

ſont vraies dans un ſens étendu, *latè*, & fauſſes lorſque les mots en ſont pris à la rigueur, *ſtrictè* : nous en donerons des exemples en parlant du ſens litéral.

III.

SENS ACTIF, SENS PASSIF, SENS NEUTRE.

ACtif vient de *ágere*, pouſſer, agir, faire. Un mot eſt pris dans un ſens actif, quand il marque que l'objet qu'il exprime, ou dont il eſt dit, fait une action, ou qu'il a un ſentiment, une ſenſation.

Il faut remarquer qu'il y a des actions & des ſentimens qui paſſent ſur un objet qui en eſt le terme. Les Philoſophes apèlent *patient*, ce qui reçoit l'action d'un autre ; ce qui eſt le terme ou l'objet du ſentiment d'un autre. Ainſi *patient* ne veut pas dire ici celui qui reſſent de la douleur ; mais ce qui eſt le terme d'une action ou d'un ſentiment. *Pierre bat Paul* ; *bat* eſt pris dans un ſens actif, puiſqu'il marque une action que je dis que Pierre fait, & cette action a Paul pour objet ou pour patient. *Le Roi aime le peuple* ; *aime* eſt auſſi dans

un ſens actif, & *le peuple* eſt le terme ou l'objet de ce ſentiment.

Un mot eſt pris dans un ſens paſſif, quand il marque que le ſujet de la propoſition, ou ce dont on parle, eſt le terme ou le patient de l'action d'un autre. *Paul eſt batu par Pierre ; batu* eſt un terme paſſif: je juge de Paul qu'il eſt le terme de l'action de batre.

Je ne ſuis point batant, de peur d'être batu. Molière, cocu imag. ſc. XVII.

Batant eſt actif, & *batu* eſt paſſif.

Il y a des mots qui marquent de ſimples propriétés ou manières d'être, de ſimples ſituations, & même des actions, mais qui n'ont point de patient ou d'objet qui en ſoit le terme; c'eſt ce qu'on apèle le *ſens neutre*. *Neutre* veut dire *ni l'un ni l'autre*, c'eſt-à-dire, ni actif ni paſſif. Un verbe qui ne marque ni action qui ait un patient, ni une paſſion, c'eſt-à-dire, qui ne marque pas que l'objet dont on parle ſoit le terme d'une action, ce verbe, dis-je, n'eſt ni actif, ni paſſif; & par conſéquent il eſt apelé *neutre*.

Amáre, aimer, chérir; *dilígere*, avoir de l'amitié, de l'afection, ſont des verbes actifs. *Amári*, être aimé, être chéri; *díligi*,

être celui pour qui l'on a de l'amitié, sont des verbes passifs : mais *sedére*, être assis, est un verbe neutre ; *ardére*, être alumé ; être ardent, est aussi un verbe neutre.

Souvent les verbes actifs se prènent dans un sens neutre, & quelquefois les verbes neutres se prènent dans un sens actif : *écrire une lettre*, est un sens actif ; mais quand on demande, *Que fait Monsieur ?* & quon répond, *il écrit*, *il dort*, *il chante*, *il danse ;* tous ces verbes là sont
Virg. Æn. 12. v. 3. pris alors dans un sens neutre. Quand Virgile dit que Turnus entra dans un emportement que rien ne put apaiser, *implacábilis ardet ; ardet* est alors un verbe neutre : mais quand le même Poëte, pour dire que Coridon aimoit Alexis éperdument,
Ec. 2. v. 1. se sert de cette expression, *Córidon ardébat Alexin*, alors *ardébat* est pris dans un sens actif, quoiqu'on puisse dire aussi *ardébat* κατὰ *Aléxin*, brûloit pour Alexis.

Requiéscere, se reposer, être oisif, être en repos, est un verbe neutre. Virgile l'a pris dans un sens actif, lorsqu'il a dit :

Ecl. 8. v. 4. Et mutáta suos requiérunt flúmina cursus :

Les fleuves changés, c'est-à-dire, contre leur usage, contre leur nature, arrêtè-

rent le cours de leurs eaux, *retinuérunt ſuos curſus.*

Simon, dans l'Andriène, rapèle à Sofie les bienfaits dont il l'a comblé : » me re-» mettre ainſi vos bienfaits devant les » yeux, lui dit Sofie, c'eſt me reprocher que je les ai oubliés. *Iſtæc commemorátio, quaſi exprobrátio eſt immémoris benefícii.* Les Interprètes d'acord entre eux pour le fonds de la penſée, ne le ſont pas pour le ſens d'*immémoris* : ſe doit-il prendre dans un ſens actif, ou dans un ſens paſſif ? Madame Dacier dit que ce mot peut être expliqué des deux manières : *exprobrátio meî immémoris*, & alors *immémoris* eſt actif ; ou bien, *exprobrátio benefícii immémoris*, le reproche d'un fait oublié ; & alors *immémoris* eſt paſſif. Selon cette explication, quand *ímmemor* veut dire *celui qui oublie*, il eſt pris dans un ſens actif ; au lieu que quand il ſignifie *ce qui eſt oublié*, il eſt dans un ſens paſſif, du moins par raport à notre manière de traduire. Ter. And. act. 1. ſc. 1. v. 17.

Mais ne pouroit-on pas ajouter qu'en latin *ímmemor* veut dire ſouvent *qui n'eſt pas demeuré dans la mémoire* ? Tacite a dit, *ímmemor benefícium*, un bienfait qui n'eſt pas demeuré dans la mémoire, ou ſelon

notre manière de parler, un bienfait oublié. Horace * a dit *memor nota*, une marque qui dure long-tems, qui fait ressouvenir. Virgile ** a dit dans le même sens *memor ira*, une colère qui demeure long-tems dans le cœur, ainsi *immémoris* seroit dans un sens neutre en latin.

* Horace, l. 1. Od. 13.

** Æn. l. 1. v. 4.

Que fait Monsieur ? Il joue : jouer est pris alors dans un sens neutre : mais quand on dit, *il joue gros jeu*; *il joue* est pris dans un sens actif, & *gros jeu* est le régime de *il joue*.

Danser est un verbe neutre; mais lorsqu'on dit, *danser une courante*, *danser un menuet ; danser* est alors un verbe actif.

Les Latins ont fait le même usage de *saltáre*, qui répond à *danser*. Saluste a dit de Sempronia, qu'elle savoit mieux chanter & danser qu'une honnête femme ne doit le savoir, *Psállere & saltáre elegántius, quam necésse est probæ* : (supple) *docta erat* κατὰ *psállere & saltáre* ; *saltáre* est pris alors dans un sens neutre : mais lorsqu'Horace a dit *Saltáre Cyclópa*, danser le Cyclope ; *saltáre* est pris alors dans un sens actif. » Les Grecs & les Latins, dit Monsieur » Dacier, ont dit *danser le Cyclope*, *danser* » *Glaucus*, *danser Ganymède*, *Léda*, *Europe*,

Sallust. Catil.

Hor. l. 1. Sat. 5. v. 63.

Remarq. ibid.

&c, c'eſt-à-dire, repréſenter en danſant les aventures du Cyclope, de Glaucus, &c.

Le même Poëte a dit * *Fúſius ébrius Ilíonam edórmit*, le comédien Fuſius, en repréſentant Ilione endormie, s'endort lui-même come un home yvre qui cuve ſon vin. Térence a dit ** *edormiſcam hoc villi*, je cuverai mon vin: & Plaute, *** *edormiſcam hanc crápulam*, & dans l'Amphitryon il a dit, § *edormiſcat unum ſomnum*, come nous diſons *dormir un ſomme*. Vous voyez que dans ces exemples, *edormíre* & *edormíſcere* ſe prènent dans un ſens actif.

*Hor. l. 2. Sat. 3. v. 61.

** Ter. Adel. act. 5. ſc. 2. v. 11.

*** Plaut. Rud. act. 2. ſc. 7. v. 28.

§ id. Amph. act. 2. ſc. 2. v. 65.

Cette remarque ſert à expliquer ces façons de parler *itur*, *favétur*, &c. ces verbes neutres ſe prènent alors en latin dans un ſens paſſif, & marquent que l'action qu'ils ſignifient eſt faite; *iter itur*, l'action d'aler ſe fait. Voyez ce que nous en avons dit dans la ſyntaxe: l'action que le verbe ſignifie, ſert alors de nominatif au verbe même, ſelon la remarque des anciens Grammairiens (*a*).

(*a*) Ut *cúrritur à me*, pro *curro*; vel *ſtatur à te*, pro *ſtas*: *ſedétur ab illo*, pro *ſedet ille*: in eis poteſt ipſa res intélligi voſce paſsíva; ut *cúrritur curſus*, *bellátur bellum*. *Priſciánus*, lib. XVII. c. de Pronóminum conſtructióne.

IV.

Sens absolu, Sens relatif.

Un mot est pris dans un sens absolu, lorsqu'il exprime une chose considérée en elle-même sans aucun raport à une autre. *Absolu* vient d'*absolútus*, qui veut dire achevé, acompli, qui ne demande rien davantage ; par exemple, quand je dis que *le soleil est lumineux*, cette expression est dans un sens absolu ; celui à qui je parle n'atend rien de plus, par raport au sens de cette phrase.

Mais si je disois que *le soleil est plus grand que la terre*, alors je considérerois le soleil par raport à la terre, ce seroit un sens relatif ou respectif. Le sens relatif ou respectif est donc lorsqu'on parle d'une chose par raport à quelqu'autre : c'est pour cela que ce sens s'apèle aussi *respectif*, du

Et Vossius s'exprime en ces termes, verba accusatívum habent suæ oríginis vel cognátæ significatiónis : prióris géneris apud Teréntium est *lúdere ludum. Eun.* act. 3. sc. 5. v. 39. Apud Marónem *fúrere furórem Æn.* l. 12. v. 680. Donátus Archaísmum vocat, mallem Atticismum dixisset . . . . . quia sic locútos constat, non eos modò qui désita & obsoléta amant, sed óptimos quosque óptimi ævi scriptóres, &c. *Vossius* de Constructióne, pag. 409.

latin

latin *respícere*, regarder; parce que la chose dont on parle, en regarde, pour ainsi dire, une autre; elle en rapèle l'idée, elle y a du raport, elle s'y raporte: de là vient *relatif*, de *referre* raporter. Il y a des mots relatifs, tels que *pére*, *fils*, *époux*, &c; nous en avons parlé ailleurs.

V.

SENS COLLECTIF, SENS DISTRIBUTIF.

COllectif vient du latin *collígere*, qui veut dire *recueillir*, *assembler*. *Distributif* vient de *distribúere*, qui veut dire *distribuer*, *partager*.

La femme aime à parler : cela est vrai en parlant des femmes en général; ainsi le mot de *femme* est pris là dans un sens collectif: mais la proposition est fausse dans le sens distributif, c'est-à dire, que cela n'est point vrai de chaque femme en particulier.

L'home est sujet à la mort; cela est vrai dans le sens collectif, & dans le sens distributif.

Au lieu de dire *le sens collectif & le sens*

distributif, on dit aussi *le sens général* & *le sens particulier*.

Il y a des mots qui sont collectifs, c'est-à-dire, dont l'idée représente un tout en tant que composé de parties actuèlement séparées, & qui forment autant d'unités ou d'individus particuliers : tels sont *armée*, *république*, *régiment*.

VI.

Sens equivoque, Sens louche.

IL y a des mots & des propositions équivoques. Un mot est équivoque, lorsqu'il signifie des choses diférentes : come *chœur*, assemblée de plusieurs persones qui chantent ; *cœur*, partie intérieure des animaux : *autel*, table sur quoi l'on fait des sacrifices aux Dieux ; *hôtel*, grande maison. Ces mots sont équivoques, du moins dans la prononciation. *Lion*, nom d'un animal ; *Lion*, nom d'une constellation, d'un signe céleste ; *Lyon*, nom d'une ville. *Coin*, sorte de fruit ; *coin*, angle, endroit ; *coin*, instrument avec quoi l'on marque les monoies & les médailles ; *coin*, instrument qui sert à fendre du bois : *coin* est

encore un terme de manège, &c.

De quelle langue voulez-vous vous servir avec moi? dit le docteur Pancrace, parlant à Sganarèle : *de la langue que j'ai dans ma bouche*, répond Sganarèle ; où vous voyez que par *langue*, l'un entend *langage, idiôme* ; & l'autre entend, côme il le dit, la langue que nous avons dans la bouche. Molière, mariage forcé, sc. 4.

Dans la suite d'un raisonement, on doit toujours prendre un mot dans le même sens qu'on l'a pris d'abord, autrement on ne raisoneroit pas juste ; parce que ce seroit ne dire qu'une même chose de deux choses diférentes : car, quoique les termes équivoques se ressemblent quant au son, ils signifient pourtant des idées diférentes ; ce qui est vrai de l'une n'est donc pas toujours vrai de l'autre.

Une proposition est équivoque, quand le sujet ou l'attribut présente deux sens à l'esprit ; ou quand il y a quelque terme qui peut se raporter ou à ce qui précède, ou à ce qui suit : c'est ce qu'il faut éviter avec soin, afin de s'acoutumer à des idées précises.

Il y a des mots qui ont une construction louche, c'est lorsqu'un mot paroît d'abord se raporter à ce qui précède, &

que cependant il ſe raporte à ce qui ſuit : par exemple, dans cette chanſon ſi conue, d'un de nos meilleurs opéra,

Tu ſais charmer,
Tu ſais déſarmer,
Le Dieu de la guerre;
Le Dieu du tonerre
Se laiſſe enflamer.

Le Dieu du tonerre paroît d'abord être le terme de l'action de *charmer* & de *déſarmer*, auſſi bien que *le Dieu de la guerre* : cependant, quand on continue à lire, on voit aiſément que *le Dieu du tonerre* eſt le nominatif ou le ſujet de *ſe laiſſe enflamer*.

Toute conſtruction ambigue, qui peut ſignifier deux choſes en même tems, ou avoir deux raports diférens, eſt apelée *équivoque*, ou *louche*. *Louche* eſt une ſorte d'équivoque, ſouvent facile à démêler. *Louche* eſt ici un terme métaphorique : car come les perſones louches paroiſſent regarder d'un côté pendant qu'elles regardent d'un autre, de même dans les conſtructions louches, les mots ſemblent avoir un certain raport, pendant qu'ils en ont un autre; mais quand on ne voit pas aiſément quel raport on doit leur doner,

on dit alors qu'une propoſition eſt équivoque, plutôt que de dire ſimplement qu'elle eſt louche.

Les pronoms de la troiſième perſone font ſouvent des ſens équivoques ou louches, ſur-tout quand ils ne ſe raportent pas au ſujet de la propoſition. Je pourois en raporter un grand nombre d'exemples de nos meilleurs auteurs, je me contenterai de celui-ci :

» François I. érigea Vendôme en Duché-Pairie en faveur de Charles de Bourbon ; & *il* le mena avec lui à la conquête du duché de Milan, où *il* ſe comporta vaillament. Quand ce Prince eut été pris à Pavie, *il* ne voulut point accepter la régence qu'on lui propoſoit : *il* fut déclaré chef du conſeil, *il* continua de travailler pour la liberté du Roi ; & quand *il* fut délivré, *il* continua à le bien ſervir.

Table généalogique des Rois de France de la maiſon de Bourbon.

Il n'y a que ceux qui ſont déjà au fait de l'hiſtoire, qui puiſſe démêler les divers raports de *ce Prince*, & de tous ces *il*. Je croi qu'il vaut mieux répéter le mot, que de ſe ſervir d'un pronom dont le raport n'eſt aperçu que par ceux qui ſavent déjà ce qu'ils liſent. On évitoit facilement ces

ſens louches en latin, par les uſages diférens de *ſuus*, *ejus*, *hic*, *ille*, *is*, *iſte*.

Quelquefois pour abréger, on ſe contente de faire une propoſition de deux membres, dont l'un eſt négatif, & l'autre affirmatif, & on les joint par une conjonction : cette ſorte de conſtruction n'eſt pas régulière, & fait ſouvent des équivoques; par exemple :

Prem. édit. du Cid. act. III. sc. 6. L'amour n'eſt qu'un plaiſir, & l'honeur un devoir.

L'Académie * a remarqué que Corneille devoit dire :

*Sentiment de l'Acad. ſur le Cid.

L'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honeur eſt un devoir.

En éfet, ces mots *n'eſt que*, du premier membre, marquent une négation, ainſi ils ne peuvent pas ſe conſtruire encore avec *un devoir*, qui eſt dans un ſens affirmatif au ſecond membre; autrement il ſembleroit que Corneille, contre ſon intention, eût voulu mépriſer également l'amour & l'honeur.

On ne ſauroit aporter trop d'atention pour éviter tous ces défauts : on ne doit écrire que pour ſe faire entendre; la néteté & la préciſion ſont la fin & le fondement de l'art de parler & d'écrire.

VII.

Des jeux de mots et de la Paronomase.

Il y a deux ſortes de jeux de mots.

1. Il y a des jeux de mots qui ne conſiſtent que dans un équivoque ou dans une alluſion, & j'en ai doné des exemples. Les bons mots qui n'ont d'autre ſel que celui qu'ils tirent d'un équivoque ou d'une alluſion fade & puérile, ne ſont pas du goût des gens ſenſés, parce que ces mots-là n'ont rien de vrai ni de ſolide.

2. Il y a des mots dont la ſignification eſt diférente, & dont le ſon eſt preſque le même : ce raport qui ſe trouve entre le ſon de deux mots, fait une eſpèce de jeu, dont les Rhéteurs ont fait une figure qu'ils apèlent Paronomaſes ; par exemple, *amantes ſunt amentes*, les amans ſont des inſenſés : le jeu qui eſt dans le latin, ne ſe retrouve pas dans le françois.

παρὰ, juxtà : ὄνομα, nomen. Annominátio, *jeu de mots.*

Aux funérailles de Marguerite d'Autriche, qui mourut en couche, on fit une deviſe dont le corps étoit une aurore qui aporte le jour au monde, avec ces paroles, *Dum pário, péreo*, je péris en donant le jour.

Entretiens d'Ariſt. & d'Eug. VI. Entr.

Pour marquer l'humilité d'un home de bien qui se cache en fesant de bones œuvres, on peint un ver à soie qui s'enferme dans sa coque ; l'ame de cette devise est un jeu de mots ; *opéritur dum operátur.* Dans ces exemples & dans plusieurs autres pareils, le sens subsiste indépendament des mots.

J'observerai à cette ocasion deux autres figures qui ont du raport à celle dont nous venons de parler : l'une s'apèle *símíliter cadens* ; c'est quand les diférens membres ou incises d'une période finissent par des cas ou des tems dont la terminaison est semblable : l'autre s'apèle *símíliter désinens*, c'est lorsque les mots qui finissent les diférens membres ou incises d'une période ont la même terminaison, mais une terminaison qui n'est point une désinence de cas, de tems, ou de persone, come quand on dit *fácere fórtiter*, & *vívere túrpiter.* Ces deux dernières figures sont proprement la même ; on en trouve un grand nombre d'exemples dans S. Augustin. On doit éviter les jeux de mots qui sont vides de sens : mais quand le sens subsiste indépendament du jeu de mots, ils ne perdent rien de leur mérite.

VIII.

SENS COMPOSÉ, SENS DIVISÉ.

QUand l'Evangile dit, *les aveugles voient, les boiteux marchent*; ces termes *les aveugles*, *les boiteux*, ſe prènent en cette ocaſion dans le ſens diviſé, c'eſt-à-dire, que ce mot *aveugles* ſe dit là de ceux qui étoient aveugles, & qui ne le ſont plus; ils ſont diviſés, pour ainſi dire, de leur aveuglement, car les aveugles en tant qu'aveugles, ce qui ſeroit le ſens compoſé, ne voient pas. Matt. c. XI. v. 5.

L'Evangile parle d'un certain *Simon* apelé *le lépreux*, parce qu'il l'avoit été, c'eſt le ſens diviſé. Matt. 26. v. 6.

Ainſi, quand S. Paul a dit que les idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux, il a parlé des idolâtres dans le ſens compoſé, c'eſt-à-dire, de ceux qui demeureront dans l'idolâtrie. Les idolâtres en tant qu'idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux : c'eſt le ſens compoſé; mais les idolâtres qui auront quité l'idolâtrie, & qui auront fait pénitence, entreront dans le royaume des cieux : c'eſt le ſens diviſé. 1. Cor. c. 6. v. 9.

Apelle ayant exposé, selon sa coutume, un tableau à la critique du public, un cordonier censura la chaussure d'une figure de ce tableau : Apelle réforma ce que le cordonier avoit blâmé ; mais le lendemain le cordonier ayant trouvé à redire à une jambe, Apelle lui dit qu'un cordonier ne devoit juger que de la chaussure ; d'où est venu le proverbe *ne sutor ultra crépidam.* supple, *júdicet.*

La récusation qu'Apelle fit de ce cordonier, étoit plus piquante que raisonable : un cordonier, en tant que cordonier, ne doit juger que de ce qui est de son métier ; mais, si ce cordonier a d'autres lumières, il ne doit point être récusé, par cela seul qu'il est cordonier : en tant que cordonier, ce qui est le sens composé, il juge si un soulier est bien fait & bien peint ; & en tant qu'il a des conoissances supérieures à son métier, il est juge compétent sur d'autres points ; il juge alors dans le sens divisé, par raport à son métier de cordonier.

Ovide parlant du sacrifice d'Iphigénie, dit que *l'intérêt public triompha de la tendresse paternelle, le Roi vainquit le père :*

Ovid. Met. l. XII. v. 29. . . . . Postquam pietátem públíca causa, Rexque patrem vicit.

Ces dernières paroles sont dans un sens divisé. Agamemnon se regardant come Roi, étoufe les sentimens qu'il ressent come père.

Dans le sens composé, un mot conserve sa signification à tous égards, & cette signification entre dans la composition du sens de toute la phrase ; au lieu que dans le sens divisé, ce n'est qu'en un certain sens, & avec restriction, qu'un mot conserve son ancière signification : *les aveugles voient*, c'est-à-dire, ceux qui ont été aveugles.

IX.

SENS LITERAL, SENS SPIRITUEL.

LE *sens litéral* est celui que les mots excitent d'abord dans l'esprit de ceux qui entendent une langue ; c'est le sens qui se présente naturèlement à l'esprit. Entendre une expression litéralement, c'est la prendre au pié de la lettre. *Quæ dicta sunt secúndum lítteram accípere, id est, non áliter intellígere quàm líttera sonat* ; c'est le sens que les paroles signifient immédiatement, *is quem verba immediatè signíficant*. Augusti. Gen. ad lit. lib. 8. c. 2. Tom. III.

Le sens spirituel, est celui que le sens litéral renferme, il est enté, pour ainsi dire, sur le sens litéral; c'est celui que les choses signifiées par le sens litéral font naître dans l'esprit. Ainsi dans les paraboles, dans les fables, dans les allégories, il y a d'abord un sens litéral: on dit, par exemple, qu'un loup & un agneau vinrent boire à un même ruisseau: que le loup ayant cherché querèle à l'agneau, il le dévora. Si vous vous atachez simplement à la lettre, vous ne verrez dans ces paroles qu'une simple aventure arivée à deux animaux: mais cette narration a un autre objet; on a dessein de vous faire voir que les foibles sont quelquefois oprimés par ceux qui sont plus puissans; & voilà le sens spirituel, qui est toujours fondé sur le sens litéral.

Division du sens litéral.

Le sens litéral est donc de deux sortes:

1. Il y a un sens *litéral rigoureux*; c'est le sens propre d'un mot, c'est la lettre prise à la rigueur, *strictè*.

2. La seconde espèce de sens litéral, c'est celui que les expressions figurées dont

nous avons parlé présentent naturèlement à l'esprit de ceux qui entendent bien une langue, c'est un *sens litéral-figuré*; par exemple, quand on dit d'un politique qu'*il sème a propos la division entre ses propres énemis*; *semer* ne se doit pas entendre à la rigueur selon le sens propre, & de la même manière qu'on dit *semer du blé*: mais ce mot ne laisse pas d'avoir un sens litéral, qui est un sens figuré qui se présente naturèlement à l'esprit. La lettre ne doit pas toujours être prise à la rigueur, elle tue, dit S. Paul. On ne doit point exclure toute signification métaphorique & figurée. Il faut bien se garder, dit S. Augustin, * de prendre à la lettre une façon de parler figurée, & c'est à cela qu'il faut apliquer ce passage de S. Paul, *la lettre tue, & l'esprit done la vie.* 2. Cor. 3. v. 6.

Il faut s'atacher au sens que les mots excitent naturèlement dans notre esprit, quand nous ne somes point prévenus, & que nous somes dans l'état tranquile de la raison: voilà le véritable sens litéral.

* In princípio cavéndum est ne figurátam locutiónem ad líteram accípias; & ad hoc enim pértinet quod ait Apóstolus, *litera occidit, spiritus autem vivificat. August.* de Doctr. Christ. l. 3. c. 5. t. III. Parisiis 1685.

figuré, c'est celui-là qu'il faut doner aux loix, aux canons, aux textes des coutumes, & même à l'Ecriture Sainte.

Luc. c. 9. v. 62. Quand J. C. a dit que *celui qui met la main à la charue, & qui regarde derrière lui, n'est point propre pour le Royaume de Dieu*; on voit bien qu'il n'a pas voulu dire qu'un laboureur qui en travaillant tourne quelquefois la tête, n'est pas propre pour le ciel: le vrai sens que ces paroles présentent naturèlement à l'esprit, c'est que ceux qui ont comencé à mener une vie chrétiène, & à être les disciples de Jésus-Christ, ne doivent pas changer de conduite, ni de doctrine, s'ils veulent être sauvés; c'est donc là un sens litéral-figuré. Il en est de même de ces autres passages de l'Evangile, où J. C. dit, * de présenter la joue gauche à celui qui nous a frapés sur la droite, ** de s'aracher la main ou l'œil qui est un sujet de scandale; il faut entendre ces paroles de la même manière qu'on entend toutes les expressions métaphoriques & figurées: ce ne seroit pas leur doner leur vrai sens, que de les entendre selon le sens litéral pris à la rigueur; elles doivent être entendues selon la seconde sorte de sens litéral qui réduit

* Matt. c. 5. v. 39.

** ibid. v. 29. 30.

toutes ces façons de parler figurées à leur juste valeur, c'est-à-dire, au sens qu'elles avoient dans l'esprit de celui qui a parlé, & qu'elles excitent dans l'esprit de ceux qui entendent la langue où l'expression figurée est autorisée par l'usage. * » Lorsque nous donons au blé le nom de *Cérès*, » dit Cicéron, & au vin le nom de *Bacchus*, nous nous servons d'une façon de » parler usitée en notre langue, & persone » n'est assez dépourvu de sens pour pren- » dre ces paroles à la rigueur de la lettre.

On se sert dans toutes les nations policées, de certaines expressions ou formules de politesse, qui ne doivent point être prises dans le sens litéral-étroit. *J'ai l'honeur de... Je vous baise les mains: Je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur.* Cette dernière façon de parler, dont on se sert pour finir les lettres, n'est jamais regardée que come une formule de politesse.

On dit de certaines persones, *c'est un fou*, *c'est une fole* : ces paroles ne marquent

* Cum fruges *Cererem*, vinum *Liberum* dicimus, genère nos quidem sermónis útimur usitáto : sed ecquem tam améntem esse putas qui &c. *Cic.* de Nat. Deor. l. 3. n. 41. aliter XVI.

pas toujours que la persone dont on parle ait perdu l'esprit au point qu'il ne reste plus qu'à l'enfermer; on veut dire seulement que c'est une persone qui suit ses caprices, qui ne se prête pas aux refléxions des autres, qu'elle n'est pas toujours maîtresse de son imagination, que dans le tems qu'on lui parle elle est ocupée ailleurs, & qu'ainsi on ne sauroit avoir avec elle ce comerce réciproque de pensées & de sentimens, qui fait l'agrément de la conversation & le lien de la société. L'home sage est toujours en état de tout écouter, de tout entendre, & de profiter des avis qu'on lui done.

Dans l'ironie, les paroles ne se prènent point dans le sens litéral proprement dit; elles se prènent selon le sens literal figuré, c'est-à-dire, selon ce que signifient les mots acompagnés du ton de la voix & de toutes les autres circonstances.

Il y a souvent dans le langage des homes un sens litéral qui est caché; & que les circonstances des choses découvrent: ainsi il arive souvent que la même proposition a un tel sens dans la bouche ou dans les écrits d'un certain home, & qu'elle en a un autre dans les discours & dans les

ouvrages

ouvrages d'un autre home : mais il ne faut pas légèrement doner des sens désavantageux aux paroles de ceux qui ne pensent pas en tout come nous ; il faut que ces sens cachés soient si facilement dévelopés par les circonstances, qu'un home de bon sens qui n'est pas prévenu ne puisse pas s'y méprendre. Nos préventions nous rendent toujours injustes, & nous font souvent prêter aux autres des sentimens qu'ils detestent aussi sincèrement que nous les detestons.

Au reste, je viens d'observer que le sens litéral-figuré est celui que les paroles excitent naturèlement dans l'esprit de ceux qui entendent la langue où l'expression figurée est autorisée par l'usage : ainsi pour bien entendre le véritable sens litéral d'un auteur, il ne sufit pas d'entendre les mots particuliers dont il s'est servi, il faut encore bien entendre les façons de parler usitées dans la langue de cet auteur ; sans quoi, ou l'on n'entendra point le passage, ou l'on tombera dans des contre-sens. En françois, *doner parole*, veut dire *prometre* ; en latin, *verba dare*, signifie *tromper* : *Pœnas dare alicui*, ne veut pas dire doner de la peine à quelqu'un, lui

faire de la peine, il veut dire au contraire *être puni par quelqu'un*, lui doner la satisfaction qu'il exige de nous, lui doner notre suplice en payement, come on paye une amende. Quand Properce dit à Cinthie, *dabis mihi perfida pœnas*, il ne veut pas dire *perfide, vous m'alez causer bien des tourmens*, il lui dit au contraire, qu'il la fera repentir de sa perfidie.

L. 2. Eleg. 5. v. 3.

Il n'est pas possible d'entendre le sens litéral de l'Ecriture Sainte, si l'on n'a aucune conoissance des hébraïsmes & des hellénismes, c'est-à-dire, des façons de parler de la langue hébraïque & de la langue grèque. Lorsque les interprètes traduisent à la rigueur de la lettre, ils rendent les mots & non le véritable sens : de-là vient qu'il y a, par exemple, dans les Pseaumes plusieurs versets qui ne sont pas intelligibles en latin. *Montes Dei*, ne veut pas dire des *montagnes consacrées à Dieu*, mais *de hautes montagnes*.

Psal. 35. v. 7.

Dans le Nouveau Testament même il y a plusieurs passages qui ne sauroient être entendus, sans la conoissance des idiotismes, c'est-à-dire, des façons de parler des auteurs originaux. Le mot hébreu qui répond au mot latin *verbum*, se prend ordi-

nairement en hébreu pour *chose* signifiée par la parole ; c'est le mot générique qui répond à *negotium* ou *res* des Latins. *Transeámus usque Béthleem, & videámus hoc verbum quod factum est*: Passons jusqu'à Bethléem, & voyons ce qui y est arivé. Ainsi lorsqu'au 3e. verset du chapitre 8. du Deutéronome, il est dit (*Deus*) *dedit tibi cibum manna quod ignorábas tu & patres tui, ut osténderet tibi quod non in solo pane vivat homo, sed in omni verbo quod egréditur de ore Dei.* Vous voyez que *in omni verbo* signifie *in omni re*, c'est-à-dire, *de tout ce que Dieu dit*, ou *veut*, *qui serve de nouriture*. C'est dans ce même sens que Jésus-Christ a cité ce passage : le démon lui proposoit de changer les pierres en pain, il n'est pas nécessaire de faire ce changement, répond Jésus-Christ, *car l'home ne vit pas seulement de pain, il se nourit encore de tout ce qui plaît à Dieu de lui doner pour nouriture, de tout ce que Dieu dit qui servira de nouriture* ; voilà le sens litéral ; celui qu'on done communément à ces paroles, n'est qu'un sens moral.

Luc. c. 2. v. 15.

Matt. c. 4. v. 4.

Division du sens spirituel.

Le sens spirituel est aussi de plusieurs

fortes. 1. Le *sens moral*, 2. Le *sens allégorique*, 3. Le *sens anagogique*.

1. *Sens moral.*

Le *sens moral* est une interprétation selon laquelle on tire quelque instruction pour les mœurs. On tire un sens moral des histoires, des fables, &c. Il n'y a rien de si prophane dont on ne puisse tirer des moralités, ni rien de si sérieux qu'on ne puisse tourner en burlesque. Telle est la liaison que les idées ont les unes avec les autres : le moindre raport réveille une idée de moralité dans un home dont le goût est tourné du côté de la morale; & au contraire celui dont l'imagination aime le burlesque, trouve du burlesque partout.

Thomas Walleis, Jacobin Anglois, fit imprimer vers la fin du XVe. siècle, à l'usage des Prédicateurs une explication morale des métamorphoses d'Ovide. * Nous avons le Virgile travesti de Scaron.

* Metamorphósis Ovidiána moráliter à Magistro Thoma Walleis Anglico, de professióne prædicatórum sub S. Domínico, explanáta. *Ce livre rare fut traduit en* 1484. V. le P. Echard, T. 1 p. 508. & M. Maittaire, Annales Typographiques, T. 1. p. 176.

Ovide n'avoit point penſé à la morale que Walleis lui prête ; & Virgile n'a jamais eu les idées burleſques que Scaron a trouvées dans ſon Enéide. Il n'en eſt pas de même des fables morales ; leurs auteurs mêmes nous en découvrent les moralités ; elles ſont tirées du texte come une conſéquence eſt tirée de ſon principe.

2. *Sens Allégorique.*

Le *ſens allégorique* ſe tire d'un diſcours, qui, à le prendre dans ſon ſens propre, ſignifie toute autre choſe : c'eſt une hiſtoire qui eſt l'image d'une autre hiſtoire, ou de quelqu'autre penſée. Nous avons déja parlé de l'allégorie.

L'eſprit humain a bien de la peine à demeurer indéterminé ſur les cauſes dont il voit, ou dont il reſſent les éfets : ainſi lorſqu'il ne conoît pas les cauſes, il en imagine, & le voilà ſatisfait. Les Païens imaginèrent d'adord des cauſes frivoles de la plûpart des éfets naturels : l'amour fut l'éfet d'une divinité particulière : Prométhée vola le feu du ciel : Cérès inventa le blé : Bacchus le vin, &c. Les recherches exactes ſont trop pénibles, & ne ſont pas à la

portée de tout le monde. Quoi qu'il en soit, *le vulgaire superstitieux*, dit le P. Sanadon, * *fut la dupe des visionaires* qui inventèrent toutes ces fables.

* Poësies d'Hor. T. 1. p. 504.

Dans la suite, quand les Païens comencèrent à se policer & à faire des réflexions sur ces histoires fabuleuses, il se trouva parmi eux des mystiques qui en envelopèrent les absurdités sous le voile des allégories & des sens figurés, auxquels les premiers auteurs de ces fables n'avoient jamais pensé.

Il y a des pièces allégoriques en prose & en vers : les auteurs de ces ouvrages ont prétendu qu'on leur donât un sens allégorique ; mais dans les histoires, & dans les autres ouvrages dans lesquels il ne paroît pas que l'auteur ait songé à l'allégorie, il est inutile d'y en chercher. Il faut que les histoires dont on tire ensuite des allégories, aient été composées dans la vue de l'allégorie ; autrement les explications allégoriques qu'on leur done, ne prouvent rien, & ne sont que des aplications arbitraires dont il est libre à chacun de s'amuser come il lui plaît, pourvû qu'on n'en tire pas des conséquences dangereuses.

Quelques auteurs * ont trouvé une image des révolutions arivées à la langue latine, dans la ſtatue ** que Nabuchodonoſor vit en ſonge ; ils trouvent dans ce ſonge une allégorie de ce qui devoit ariver à la langue latine.

Cette ſtatue étoit extraordinairement grande ; la langue latine n'étoit-elle pas répandue preſque par-tout.

La tête de cette ſtatue étoit d'or, c'eſt le ſiècle d'or de la langue latine ; c'eſt le tems de Térence, de Céſar, de Cicéron, de Virgile ; en un mot, c'eſt le ſiècle d'Auguſte.

La poitrine & les bras de la ſtatue étoient d'argent ; c'eſt le ſiècle d'argent de la langue latine ; c'eſt depuis la mort d'Auguſte juſqu'à la mort de l'Empereur Trajan, c'eſt-à-dire, juſqu'environ cent ans après Auguſte.

Le ventre & les cuiſſes de la ſtatue étoient d'airain ; c'eſt le ſiècle d'airain de la langue latine, qui comprend depuis la mort de Trajan, juſqu'à la priſe de Rome par les Goths, en 410.

Les jambes de la ſtatue étoient de fer, & les piés partie de fer & partie de terre ; c'eſt le ſiècle de fer de la langue latine,

* Indiculus hiſtórico-chronológicus, in Fabri Theſauro.

** Daniel 2. v. 31.

pendant lequel les diférentes incursions des barbares plongèrent les homes dans une extrême ignorance ; à peine la langue latine se conserva-t-elle dans le langage de l'Eglise.

Enfin une pierre abatit la statue ; c'est la langue latine qui cessa d'être une langue vivante.

C'est ainsi qu'on raporte tout aux idées dont on est préocupé.

Les sens allégoriques ont été autrefois fort à la mode, & ils le sont encore en Orient ; on en trouvoit par-tout jusques dans les nombres. Métrodore de Lampsaque, au raport de Tatien, avoit tourné Homère tout entier en allégories. On aime mieux aujourd'hui la réalité du sens litéral. Les explications mystiques de l'Ecriture Sainte, qui ne sont point fixées par les Apôtres, ni établies clairement par la révélation, sont sujètes à des illusions qui mènent au fanatisme.

Huet. Origenianor. l. 2. quæst. 13. p. 171. Traité du sens litéral & du sens mystique, selon la doctrine des Pères. A Paris, chez Jaques Vincent.

3. *Sens Anagogique.*

Le *sens anagogique* n'est guère en usage que lorsqu'il s'agit des diférens sens de l'Ecriture Sainte. Ce mot *anagogique* vient

du grec ἀναγωγὴ, qui veut dire *élévation* : ἀνὰ, dans la composition des mots, signifie souvent, *au-dessus*, *en haut*, ἀγωγὴ veut dire *conduite*; de ἄγω, *je conduis* : ainsi le sens anagogique de l'Ecriture Sainte est un sens mystique, qui élève l'esprit aux objets célestes & divins de la vie éternèle dont les Saints jouissent dans le ciel.

Le *sens litéral* est le fondement des autres sens de l'Ecriture Sainte. Si les explications qu'on en done ont raport aux mœurs, c'est le sens moral.

Si les explications des passages de l'ancien Testament regardent l'Eglise & les mystères de notre Religion par analogie ou ressemblance, c'est le sens allégorique ; ainsi le sacrifice de l'agneau pascal, le serpent d'airain élevé dans le désert, étoient autant de figures du sacrifice de la croix.

Enfin, lorsque ces explications regardent l'Eglise triomphante & la vie des bienheureux dans le ciel, c'est le sens anagogique; c'est ainsi que le sabat des Juifs est regardé come l'image du repos éternel des bienheureux. Ces diférens sens, qui ne sont point le sens litéral, ni le sens moral, s'apèlent aussi en général

sens tropologique, c'est-à-dire, *sens figuré.* Mais come je l'ai déjà remarqué, il faut suivre dans le sens allégorique & dans le sens anagogique ce que la révélation nous en aprend, & s'apliquer sur-tout à l'intelligence du sens litéral, qui est la règle infaillible de ce que nous devons croire & pratiquer pour être sauvés.

X.

Du Sens adapté,

ou que l'on done par allusion.

QUelquefois on se sert des paroles de l'Ecriture Sainte ou de quelque auteur profane, pour en faire une aplication particulière qui convient au sujet dont on veut parler, mais qui n'est pas le sens naturel & litéral de l'auteur dont on les emprunte, c'est ce qu'on apèle *sensus accommodatitius*, sens adapté.

Dans les panégyriques des Saints & dans les Oraisons funèbres, le texte du discours est pris ordinairement dans le sens dont nous parlons. M. Fléchier dans son Oraison funèbre de M. de Turène,

aplique à son héros ce qui est dit dans l'Ecriture à l'ocasion de Judas Machabée qui fut tué dans une bataille.

Le P. le Jeune de l'Oratoire, fameux missionaire, s'apeloit Jean ; il étoit devenu aveugle : il fut nomé pour prêcher le carême à Marseille aux Acoules ; voici le texte de son premier sermon : *Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joánnes ; non erat ille lux, sed ut testimónium perhibéret de lúmine.* On voit qu'il fesoit allusion à son nom & à son aveuglement. Joann. c. 1. v. 6.

Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens.

Il y a quelques passages des auteurs profanes qui sont come passés en proverbes, & auxquels on dóne comunément un sens détourné qui n'est pas précisément le même sens que celui qu'ils ont dans l'auteur d'où ils sont tirés ; en voici des exemples :

1. Quand on veut animer un jeune home à faire parade de ce qu'il sait, ou blâmer un savant de ce qu'il se tient dans l'obscurité, on lui dit ce vers de Perse :

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ? Pers. Sat. 1. v. 27.

Toute votre ſcience n'eſt rien, ſi les autres ne ſavent pas combien vous êtes ſavant. La penſée de Perſe eſt pourtant de blâmer ceux qui n'étudient que pour faire enſuite parade de ce qu'ils ſavent. *O tems! ô mœurs!* s'écrie-t-il, *eſt-ce donc pour la gloire que vous pâliſſez ſur les livres! Quoi donc? croyez-vous que la ſcience n'eſt rien, à moins que les autres ne ſachent que vous êtes ſavant?*

Perſ. Sat. 1. v. 27. En pallor, ſeniúmque: O mores! uſque adeóne
Scire tuum nihil eſt, niſi te ſcire hoc ſciat alter?

Il y a une interrogation & une ſurpriſe dans le texte, & l'on cite le vers dans un ſens abſolu.

2. On dit d'un home qui parle avec emphaſe, d'un ſtyle empoulé & recherché, que

Hor. Art. Poët. v. 97. Prójicit ampúllas & ſeſquipedália verba:

il jète, il fait ſortir de ſa bouche des paroles enflées & des mots d'un pié & demi. Cependant ce vers a un ſens tout contraire dans Horace. » La tragédie, dit ce » Poëte, ne s'exprime pas toujours d'un » ſtyle pompeux & élevé : Télèphe & » Pelée, tous deux pauvres, tous deux

» chassés de leurs pays, ne doivent point
» recourir à des termes enflés, ni se ser-
» vir de grands mots : il faut qu'ils fassent
» parler leur douleur d'un style simple &
» naturel, s'ils veulent nous toucher, &
» que nous nous intéressions à leur mau-
« vaise fortune ; « ainsi *prójicit*, dans Horace, veut dire il rejète.

Et trágicus plerúmque dolet sermóne pedéstri — Hor. Art. Poët. v. 97.
Télephus & Peleus, cum pauper & exul utérque
Prójicit ampúllas & sesquipedália verba,
Si curat cor spectántis tetigísse querélâ.

M. Boileau nous done le même précepte :

Que devant Troie en flame, Hécube désolée — Art. Poët. chant. 3.
Ne viène pas pousser une plainte empoulée.

Cette remarque, qui se trouve dans la plûpart des Comentateurs d'Horace, ne devoit point échaper aux auteurs des Dictionaires sur le mot *projícere*.

3. Souvent pour excuser les fautes d'un habile home, on cite ce mot d'Horace :

. . . Quandóque bonus dormítat Homérus ; — Hor. Art. Poët. v. 359

Come si Horace avoit voulu dire que le

bon Homère s'endort quelquefois. Mais *quandóque* est là pour *quandocúnque*, toutes les fois que ; & *bonus* est pris en bone part. » Je suis fâché, dit Horace, toutes les » fois que je m'aperçois qu'Homère, cet » excélent Poëte, s'endort, se néglige, » ne se soutient pas.

Indígnor quandóque bonus dormítat Homérus.

M. Danet s'est trompé dans l'explication qu'il done de ce passage dans son Dictionaire latin-françois sur ce mot *quandóque*.

4. Enfin pour s'excuser quand on est tombé dans quelque faute, on cite ce vers de Térence :

Heaut. act. 1. sc. 1. v. 25.

Homo sum, humáni nihil à me aliénum puto;

Come si Térence avoit voulu dire, *je suis home, je ne suis point exempt des foiblesses de l'humanité*; ce n'est pas là le sens de Térence. Chrémès, touché de l'afliction où il voit Ménédème son voisin, vient lui demander quelle peut être la cause de son chagrin & des peines qu'il se done : Ménédème lui dit brusquement, qu'il faut qu'il ait bien du loisir pour venir se mêler des afaires d'autrui. » Je suis home, ré» pond tranquilement Chrémès ; rien de

» tout ce qui regarde les autres homes
» n'est étranger pour moi, je m'intéresse
» à tout ce qui regarde mon prochain.

» On doit s'étoner, dit Madame Da-
» cier, que ce vers ait été si mal entendu,
» après ce que Cicéron en a dit dans le
» premier livre des Ofices.

Voici les paroles de Cicéron : *Est enim difficilis cura rerum alienárum, quanquam Terentiánus ille Chermes humáni nihil à se aliénum putat.* J'ajouterai un passage de Sénèque, qui est un comentaire encore plus clair de ces paroles de Térence. Sénèque, ce Philosophe païen, explique dans une de ses lettres, coment les homes doivent honorer la majesté des Dieux : il dit que *ce n'est qu'en croyant en eux, en pratiquant de bones œuvres, & en tâchant de les imiter dans leurs perfections, qu'on peut leur rendre un culte agréable* ; il parle ensuite de ce que les homes se doivent les uns aux autres. » Nous devons tous nous regarder, » dit-il, come étant les membres d'un » grand corps ; la nature nous a tous ti- » rés de la même source, & par là nous a » tous faits parens les uns des autres ; c'est » elle qui a établi l'équité & la justice. » Sélon l'institution de la nature, on est

1. Off n. 29. aliter IX.

» plus à plaindre quand on nuit aux au» tres, que quand on en reçoit du doma» ge. La nature nous a doné des mains » pour nous aider les uns les autres ; ainsi » ayons toujours dans la bouche & dans » le cœur ce vers de Térence, *je suis home, » rien de tout ce qui regarde les homes n'est » étranger pour moi.* *

Il est vrai en général que les citations & les aplications doivent être justes autant qu'il est possible ; puisqu'autrement elles ne prouvent rien, & ne servent qu'à montrer une fausse érudition : mais il y auroit bien du rigorisme à condâner tout sens adapté.

Il y a bien de la diférence entre raporter un passage come une autorité qui prouve,

* Quómodo sint Dii colendi solet præcipi . . . . . Deum colit qui novit . . . . . Primus est Deórum cultus, Deos crédere, deinde réddere illis majestátem suam, réddere bonitátem sine quâ nulla majéstas est : vis Deos propitiáre ; bonus esto. Satis illos cóluit quisquis imitátus est. Ecce áltera quæstio, quómodo homínibus sit uténdum . . . . . possim bréviter hanc fórmulam humáni officii trádere . . . . . membra sumus córporis magni, natúra nos cognátos édidit, cum ex iisdem & in idem * gígneret. Hæc nobis amórem índidit mútuum & sociábiles fecit ; illa æquum justúmque compósuit : ex illius constitutióne misérius est nocére quam lædi ; & illius império parátæ sunt ad juvándum manus Iste versus & in péctore & in ore sit, *homo sum, humáni nihil à me aliénum puto.* Habeámus in commune, quod nati sumus. *Senec.* Ep. xcv. * officia.

ou

ou ſimplement come des paroles conues, auxquelles on done un ſens nouveau qui convient au ſujet dont on veut parler: dans le premier cas, il faut conſerver le ſens de l'auteur; mais dans le ſecond cas, les paſſages, auxquels on done un ſens diférent de celui qu'ils ont dans leur auteur, ſont regardés come autant de parodies, & come une ſorte de jeu dont il eſt ſouvent permis de faire uſage.

Suite du ſens adapté.

De la Parodie et des Centons.

La Parodie eſt auſſi une ſorte de ſens adapté. Ce mot eſt grec, car les Grecs ont fait des parodies. Athénée, l. 14. & 15.

Parodie * ſignifie à la lettre un chant composé à l'imitation d'un autre, & par extenſion on done le nom de parodie à

* Παρῳδία, cánticum. R. παρὰ, juxta, & ᾠδὴ, cantus, carmen. Cánticum vel carmen ad altérius ſimilitúdinem compóſitum, cum altérius poétæ verſus jocósè in áliud arguméntum transferúntur.

Eſt étiam paródia, Hermógeni, cùm quis, ubi partem áliquam verſus prótulit, réliquum, à ſe, id eſt, de ſuo, oratióne ſolútâ elóquitur, *Robertſon*, Th. ling. græc. v. παρῳδέω.

un ouvrage en vers, dans lequel on détourne, dans un sens railleur, des vers qu'un autre a faits dans une vue diférente. On a la liberté d'ajouter ou de retrancher ce qui est nécessaire au dessein qu'on se propose; mais on doit conserver autant de mots qu'il est nécessaire pour rapeler le souvenir de l'original dont on emprunte les paroles. L'idée de cet original & l'aplication qu'on en fait à un sujet d'un ordre moins sérieux, forment dans l'imagination un contraste qui la surprend, & c'est en cela que consiste la plaisanterie de la parodie. Corneille a dit dans le style grave, parlant du père de Chimène :

Le Cid. act. 1. sc. 1. Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.

Racine a parodié ce vers dans les Plaideurs : l'Intimé parlant de son père qui étoit sergent, dit plaisament :

Les Plaid. act. 1. sc. 5. Il gagnoit en un jour plus qu'un autre en six mois,
Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.

Dans Corneille, *exploits* signifie *actions mémorables*, *exploits militaires*; & dans les Plaideurs, *exploits* se prend pour *les actes* ou *procédures* que font les sergens. On dit

que le grand Corneille fut ofensé de cette plaisanterie du jeune Racine.

Au reste, l'Académie a observé que *les rides marquent les années : mais ne gravent point les exploits.*

Sentimens de l'Acad. Fr. sur les vers du Cid.

Les vers les plus conus, sont ceux qui sont le plus exposés à la parodie. On trouve dans les dernières éditions des œuvres de Boileau, une parodie ingénieuse de quelques scènes du Cid. On peut voir aussi dans les Poësies de Mad. des Houlières une parodie d'une scène de la même tragédie. Le Théâtre Italien est riche en parodies. Le Poëme du VICE PUNI est rempli d'aplications heureuses de vers de nos meilleurs Poëtes : ces aplications sont autant de parodies.

Tom. 2. p. 411. édit. de 1726.

Des Houl. édit. de 1725. pag. 278.

Les Centons sont encore une sorte d'ouvrage qui a raport au sens adapté. *Cento* en latin signifie, dans le sens propre, une pièce de drap qui doit être cousue à quelqu'autre pièce, & plus souvent un manteau ou un habit fait de diférentes pièces raportées : ensuite on a doné ce nom, par métaphore, à un ouvrage composé de plusieurs vers ou de plusieurs passages empruntés d'un ou de plusieurs auteurs. On prend ordinairement la moitié

Κέντρων, cento, vestis è variis pannis consarcinata: κεντέω, pungo.

d'un vers, & on le lie par le ſens avec la moitié d'un autre vers. * On peut employer un vers tout entier & la moitié du ſuivant, mais on déſaprouve qu'il y ait deux vers de ſuite d'un même auteur. Voici un exemple de cette ſorte d'ouvrage, tiré des centons de Proba Falconia. § Il s'agit de la défenſe que Dieu fit à Adam & à Eve de manger du fruit défendu : Proba Falconia fait parler le

* Váriis de locis, ſenſibúſque divérſis, quædam cárminis ſtructúra ſolidátur, in unum verſum ut cóeant cæſi duo, aut unus & ſequens cum médio : nam duos junctìm locáre ineptum eſt, & tres, unâ ſérie, meræ nugæ . . . . . ſenſus divérſi ut cóngruant ; adoptíva quæ ſunt, ut cognáta videántur ; aliéna ne interlúceant ; hiúlca ne páteant. [*Auſónius* Paulo. Epiſt. *quæ prælégitur ante* Edyll. XIII.

§ Probæ Falcóniæ vatis clariſſimæ à S. Hierónymo comprobátæ centónes de Fídei noſtræ myſtériis, è Marónis carmínibus, &c. Paríſiis, apud Ægidium Gorbínum 1576. f. 27. in-8. *Item* Paríſiis, apud Franciſcum Stéphanum. 1543.

Les centons de Proba Falconia ſe trouvent auſſi dans Bibliothéca Patrum, Tom. 5. Lugdúni 1677. *Voici ce qui eſt dit de cette ſavante & pieuſe Dame dans* l'Index Auctórum Bibl. Patr. Tom. I. PROBA FALCONIA uxor non Adélphi Procónſulis, ut ſcribit Iſidórus, ſed Anícii Probi Præfécti Prætório, póſteà Cónſulis, mater Probíni, Olíbrii, & Probi, ſimíliter Cónſulum. De quâ multa Hierónymus Epiſt. 8. & Barónius, Tom. 4. & 5. Annálium. Scripſit Virgílio-centónes, qui extant fol. 1218. Flóruit non ſub Theodóſio junióre, ut vult Sixtus Senénſis, ſed ſub Gratiáno.

Seigneur en ces termes, au chapitre XVI.

Æ. 2. 712. Vos fámuli quæ dicam ánimis advértite vestris :
2. 21. Est in conspectu * ramis felícibus arbor G. 2. 81.
7. 692. Quam neque fas igni cuiquam nec stérnere ferro,
7. 608. Relligióne sacrá * nunquam concéssa movéri. Æ. 3. 700.
11. 591. Hâc quicumque sacros * decérpserit árbore fœtus, 6. 141.
11. 849. Morte luet méritâ, * nec me senténtia vertit ; 1. 241.
G. 2. 315. Nec tibi tam prudens quisquam persuádeat autor
Ec. 8. 48. Commaculáre manus. * Liceat te voce monéri 3. 461.
G. 3. 216. Fémina, * *nullius te blanda suasio vincat*,
G. 1. 168. Si te digna manet divíni glória ruris,

Nous avons aussi les centons d'Etiène de Pleurre * & de quelques autres. L'Empereur Valentinien, au raport d'Ausone, s'étoit aussi amusé à cette sorte de jeu : mais il vaut mieux s'ocuper à bien penser, & à bien exprimer ce qu'on pense, qu'à perdre le tems à un travail où l'esprit est toujours dans les entraves, où la pensée est subordonée aux mots, au lieu

Auson: Ep. ante Edyll. XIII.

* Stéphani Pleurrei Æneis sacra cóntinens acta Dómini N. J. C. & primórum Mártyrum Virgílio-centónibus conscrípta. Parísiis, apud Adriánum Taupinart, 1618. in-4°.

que ce ſont les mots qu'il faut toujours ſubordoner aux penſées.

Ce n'étoit pas aſſez pour quelques écrivains, que la contrainte des centons: nous avons des ouvrages où l'auteur * s'eſt interdit ſucceſſivement par chapitres, & ſelon l'ordre de l'alphabet l'uſage d'une lettre, c'eſt-à-dire, que dans le premier chapitre il n'y a point d'*a*, & dans le ſecond point de *b*, ainſi de ſuite. Un autre § a fait un Poëme dont tous les mots comencent par un *p*.

Plaúdite porcélli; porcórum pigra propágo
Progréditur, plures porci pinguédine pleni
Pugnántes pergunt. Pécudum pars prodigióſa
Perturbat pede petróſas plerúmque platéas;
Pars portent sè populórum prata profanat.

* Liber abſque lítteris, de Ætáribus mundi & hóminis; autóre Fábio, Cláudio, Gordiáno, Fulgéntio. *Edidit.* P. Jacóbus Hommey Auguſtiniánus, Pictavii. Proſtat Paríſiis apud Víduam Cároli Coignard, 1696. *Le titre du manuſcrit promet* ad A uſque in Z. *mais l'Imprimeur n'a mis au jour que* XIV. *chapitres, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'O incluſivement; & il déclare que le copiſte a égaré le reſte.* Huc uſque codex, cujus ſcriptor addit: ii decem de quibus fit méntio in titulo, néſcio ubi ſunt.

§ Pugna Porcórum per P. Pórcium. *Ce Poëme eſt compoſé de 248. vers. Je l'ai vu dans un recueil qui a pour titre:* Nugæ Venáles. *Moréri atribue ce Poëme à* Leo Placentius. V. PLAISANT, dans l'édition de Moréri de 1718.

Dans le IXe. ſiècle, Hubaud Religieux Bénédictin de S. Amand, dédia à l'Empereur Charles le Chauve un Poëme compoſé à l'honeur des chauves, dont tous les mots comencent par la lettre *c*.

Cármina, claríſonæ, calvis cantáte Caménæ.

* Un autre s'eſt mis dans une contrainte encore plus grande, il a fait un Poëme de 2956. vers de ſix piés, dont le dernier ſeul eſt un ſpondée, les cinq autres ſont autant de dactyles. Le ſecond pié rime avec le quatrième, & le dernier mot d'un vers rime avec le dernier mot du vers qui le ſuit, à la manière de nos vers françois à rimes ſuivies; en voici le comencement:

Hora novís*ſima*, témpora pés*ſima* ſunt, vigil*émus*.
Ecce miná*citer* imminet árb*iter* ille ſupr*émus*.
Imminet, ím*minet* ut mala tér*minet*, æqua cor*ónet*,
Recta remún*eret*, ánxia líb*eret*, æthera d*onet*:
Aúferat áſp*era*, duráque pónd*era* méntis on*úſta*,
Sóbria m*úniat*, ímproba p*úniat*, útraque j*uſtè*,
Ille pi*íſſimus*, ille grav*íſſimus* ecce venit *Rex*.
Surgat homo r*eus*, inſtat homo *Deus*, à patre jud*ex*.

* Bernardi Morlanenſis, Mónachi órdinis Cluniacenſis, ad Petrum Cluniacenſem Abbátem qui cláruit anno 1140. de Contemptu Mundi, libri tres, ex vetéribus membránis recens deſcripti. Bremæ, anno 1595.

Les Poëmes dont je viens de parler sont aujourd'hui au même rang que les acrostiches & les anagrames. * Le goût de toutes ces sortes d'ouvrages, heureusement, est passé. Il y a eu un tems où les ouvrages d'esprit tiroient leur principal mérite de la peine qu'il y avoit à les produire, & souvent la montagne étoit récompensée

* L'acrostiche est une sorte d'ouvrage en vers, dont chaque vers comence par chacune des lettres qui forment un certain mot. A la tête de chaque comédie de Plaute, il y a un argument fait en acrostiche : c'est le nom de la pièce qui est le mot de l'acrostiche ; par exemple : *Amphitruo* : le premier vers de l'argument comence par un *A*, le second par un *M*, ainsi de suite. Ces argumens sont anciens, & Madame Dacier dans ses remarques sur celui de l'Amphitryon fait entendre que Plaute en est l'auteur.

Cicéron nous aprend qu'Ennius avoit fait des acrostiches ; ἀκροστιχὶς *dicitur, cum deinceps ex primis vérsuum lítteris áliquid connéctitur, ut in quibusdam Enniánis. Cic.* de Divinatióne l. 2. n. 111. áliter LIV.

S. Augustin, de Civ. Dei, l. XVII. c. 23. parle d'un acrostiche de la Sibyle Erythrée, dont les lettres initiales formoient ce sens, Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ.

Au reste, acrostiche vient de deux mots grecs ἄκρος, summus, *qui est à une des extrémités* ; & στίχος versus, ordo. ἀκροστιχὶς ἡ & ἀκρόστιχον τό ; initium versus.

A l'égard de l'*anagrame*, ce mot est encore grec : il est composé de la préposition ἀνὰ qui dans la composition des mots, répond souvent à *retrò, rè* ; & de γράμμα lettre. L'anagrame se fait lorsqu'en déplaçant les lettres d'un mot, on en forme un autre mot, qui a une signification diférente ; par exemple, de *Loraine* on a fait *Alérion*.

Il ne paroît pas que les anagrames aient jamais été en usage parmi les Latins.

de n'enfanter qu'une souris, pourvu qu'elle eût été long-tems en travail. Aujourd'hui *le tems* & la dificulté *ne font rien à l'afaire*; on aime ce qui est vrai, ce qui instruit, ce qui éclaire, ce qui intéresse, ce qui a un objet raisonable; & l'on ne regarde plus les mots que come des signes auxquels on ne s'arête que pour aler droit à ce qu'ils signifient. La vie est si courte, & il y a tant à aprendre à tout âge, que si l'on a le bonheur de surmonter la paresse & l'indolence naturèle de l'esprit, on ne doit pas le mettre à la torture sur des riens, ni l'apliquer en pure perte.

Molière, Misan. act. 1. sc. 2.

X I.

Sens Abstrait, Sens Concret.

Ce mot *abstrait* vient du latin *abstráctus*, participe d'*abstráhere*, qui veut dire *tirer*, *aracher*, *séparer de*.

Tout corps est réèlement étendu en longueur, largeur & profondeur, mais souvent on pense à la longueur sans faire atention à la largeur ni à la profondeur, c'est ce qu'on apèle faire abstraction de la largeur & de la profondeur; c'est con-

ſidérer la longueur dans un ſens abſtrait : c'eſt ainſi qu'en géométrie on conſidère le point, la ligne, le cercle, ſans avoir égard ni à un tel point, ni à une telle ligne, ni à un tel cercle phyſique.

Ainſi en général le ſens abſtrait eſt celui par lequel on s'ocupe d'une idée, ſans faire atention aux autres idées qui ont un raport naturel & néceſſaire avec cette idée.

1. On peut conſidérer le corps en général ſans penſer à la figure ni à toutes les autres propriétés particulières du corps phyſique : c'eſt conſidérer le corps dans un ſens abſtrait, c'eſt conſidérer la choſe ſans le mode, come parlent les Philoſophes, *res abſque modo.*

2. On peut au contraire conſidérer les propriétés des objets ſans faire atention à aucun ſujet particulier auquel elles ſoient atachées, *modus abſque re.* C'eſt ainſi qu'on parle de la blancheur, du mouvement, du repos, ſans faire aucune atention particulière à quelque objet blanc, ni à quelque corps qui ſoit en mouvement ou en repos.

L'idée dont on s'ocupe par abſtraction, eſt tirée, pour ainſi dire, des autres idées qui ont raport à celle-là, elle en eſt come

ſéparée, & c'eſt pour cela qu'on l'apèle idée abſtraite.

L'abſtraction eſt donc une ſorte de ſéparation qui ſe fait par la penſée. Souvent on conſidère un tout par parties, c'eſt une eſpèce d'abſtraction, c'eſt ainſi qu'en anatomie on fait des démonſtrations particulières de la tête, enſuite de la poitrine, &c. mais c'eſt plutôt diviſer qu'abſtraire; on apèle plus particulièrement *faire abſtraction*, lorſque l'on conſidère quelque propriété des objets ſans faire atention ni à l'objet, ni aux autres propriétés, ou lorſque l'on conſidère l'objet ſans les propriétés.

Le ſens concret, au contraire, c'eſt lorſque l'on conſidère le ſujet uni au mode, ou le mode uni au ſujet; c'eſt lorſque l'on regarde un ſujet tel qu'il eſt, & que l'on penſe que ce ſujet & ſa qualité ne ſont enſemble qu'une même choſe, & forment un être particulier; par exemple: *ce papier blanc*, *cette table quarrée*, *cette boîte ronde; blanc*, *quarrée*, *ronde*, ſont dits alors dans un ſens concret.

Ce mot *concret* vient du latin *concrétus*, participe de *concréſcere*, croître enſemble, s'épaiſſir, ſe coaguler, être compoſé de;

en éfet, dans le ſens concret, les adjectifs ne forment qu'un tout avec leurs ſujets, on ne les ſépare point l'un de l'autre par la penſée.

Le concret renferme donc toujours deux idées, celle du ſujet, & celle de la propriété.

Tous les ſubſtantifs qui ſont pris adjectivement, ſont alors des termes concrets, ainſi quand on dit *Petrus eſt homo*; *homo* eſt alors un terme concret, *Petrus eſt habens humanitátem.*

Obſervez qu'il y a de la diférence entre faire abſtraction & ſe ſervir d'un terme abſtrait. On peut ſe ſervir de mots qui expriment des objets réels, & faire abſtraction, come quand on examine quelque partie d'un tout, ſans avoir égard aux autres parties : on peut au contraire ſe ſervir de termes abſtraits, ſans faire abſtraction, come quand on dit que la fortune eſt aveugle.

Des termes abſtraits.

Dans le langage ordinaire, *abſtrait* ſe prend pour *ſubtil*, *métaphyſique : ces idées ſont abſtraites*, c'eſt-à-dire, qu'elles de-

mandent de la méditation, qu'elles ne ſont pas aiſées à comprendre, qu'elles ne tombent point ſous les ſens.

On dit auſſi d'un home, qu'il eſt *abſtrait* quand il ne s'ocupe que de ce qu'il a dans l'eſprit, ſans ſe prêter à ce qu'on lui dit. Mais ce que j'entens ici par *termes abſtraits*, ce ſont les mots qui ne marquent aucun objet qui exiſte hors de notre imagination.

Que les homes penſent au ſoleil, ou qu'ils n'y penſent point, le ſoleil exiſte, ainſi le mot de ſoleil n'eſt point un terme abſtrait.

Mais *beauté*, *laideur*, &c. ſont des termes abſtraits. Il y a des objets qui nous plaiſent & que nous trouvons *beaux*, il y en a d'autres au contraire qui nous afectent d'une manière déſagréable, & que nous apelons *laids*; mais il n'y a aucun être réel qui ſoit la beauté ou la laideur. Il y a des homes, mais *l'humanité* n'eſt point, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a point un être qui ſoit *l'humanité*.

Les abſtractions ou idées abſtraites ſupoſent les impreſſions particulières des objets, & la méditation, c'eſt-à-dire, les réfléxions que nous feſons naturèlement

ſur ces impreſſions. C'eſt à l'ocaſion de ces impreſſions que nous conſidérons enſuite ſéparément, & indépendament des objets, les diférentes afections qu'elles ont fait naître dans notre eſprit, c'eſt ce que nous apelons les propriétés des objets: je ne conſidérerois pas le mouvement en lui-même, ſi je n'avois jamais vu de corps en mouvement.

Nous ſomes acoutumés à doner des noms particuliers aux objets réels & ſenſibles, nous en donons auſſi par imitation aux idées abſtraites, come ſi elles repréſentoient des êtres réels; nous n'avons point de moyen plus facile pour nous comuniquer nos penſées.

Ce qui a ſur-tout doné lieu aux idées abſtraites, c'eſt l'uniformité des impreſſions qui ont été excitées dans notre cerveau par des objets diférens, & pourtant ſemblables en un certain point: les homes ont inventé des mots particuliers pour exprimer cette reſſemblance, cette uniformité d'impreſſion dont ils ſe ſont formé une idée abſtraite. Les mots qui expriment ces idées nous ſervent à abréger le diſcours, & à nous faire entendre avec plus de facilité; par exemple, nous avons vu

plusieurs objets blancs, ensuite pour exprimer l'impression uniforme que ces diférens objets nous ont causée, & pour marquer *le point dans lequel ils se ressemblent*, nous nous servons du mot de *blancheur*.

Nous somes acoutumés dès notre enfance à voir des corps qui passent successivement d'une place à une autre; ensuite pour exprimer cette propriété & la réduire à une sorte d'idée générale, nous nous servons du terme de *mouvement*. Ce que je veux dire s'entendra mieux par cet exemple.

Les noms que l'on done aux tropes ou figures dont nous avons parlé, ne représentent point des êtres réels; il n'y a point d'être, point de substance, qui soit une métaphore, ni une métonymie; ce sont les diférentes expressions métaphoriques, & les autres façons de parler figurées qui ont doné lieu aux maîtres de l'art d'inventer le terme de *métaphore*, & les autres noms des figures: par là ils réduisent à une espèce, à une classe particulière les expressions qui ont un tour pareil selon lequel elles se ressemblent, & c'est sous ce raport de ressemblance qu'elles sont comprises dans chaque sorte particulière

de figure ; c'est-à-dire, dans la même manière d'exprimer les pensées : toutes les expressions métaphoriques sont comprises sous la métaphore, elles s'y raportent ; l'idée de métaphore est donc une idée abstraite qui ne représente aucune expression métaphorique en particulier, mais seulement cette sorte d'idée générale que les homes se sont faite pour réduire à une classe à part les expressions figurées d'une même espèce, ce qui met de l'ordre & de la néteté dans nos pensées, & abrège nos discours.

Il en est de même de tous les autres noms d'arts & de sciences : la physique, par exemple, n'existe point ; c'est-à-dire, qu'il n'y a point un être particulier qui soit la physique : mais les homes ont fait un grand nombre de réflexions sur les diférentes opérations de la nature ; & ensuite ils ont doné le nom de *science physique* au recueil ou assemblage de ces réflexions, ou plutôt à l'idée abstraite à laquelle ils raportent toutes les observations qui regardent les êtres naturels.

Il en est de même de *douceur*, *amertume*, *être*, *néant*, *vie*, *mort*, *mouvement*, *repos*, &c. Chacune de ces idées générales, quoi qu'on

qu'on en dise, est aussi positive que l'autre, puisqu'elle peut être également le sujet d'une proposition.

Come les diférens objets blancs ont doné lieu à notre esprit de se former l'idée de *blancheur*, idée abstraite, qui ne marque qu'une sorte d'afection de l'esprit; de même, les divers objets, qui nous afectent en tant de manières diférentes, nous ont doné lieu de nous former l'idée d'*être*, de *substance*, d'*existance*; sur-tout, lorsque nous ne considérons les objets que come existans, sans avoir égard à leurs autres propriétés particulières : c'est le point dans lequel les êtres particuliers se ressemblent le plus.

Les objets réels ne sont pas toujours dans la même situation, ils changent de place, ils disparoissent, & nous sentons réèlement ce changement & cette absence : alors il se passe en nous une afection réèle, par laquelle nous sentons que nous ne recevons aucune impression d'un objet dont la présence excitoit en nous deux éfets sensibles ; de là l'idée d'*absence*, de *privation*, de *néant* : de sorte que quoique le néant ne soit rien en lui-même, cependant ce mot marque une afection réèle

de l'esprit, c'est une idée abstraite que nous aquérons par l'usage de la vie, à l'ocasion de l'absence des objets, & de tant de privations qui nous font plaisir ou qui nous afligent.

Dès que nous avons eu quelque usage de notre faculté de consentir ou de ne pas consentir à ce qu'on nous proposoit, nous avons consenti, ou nous n'avons pas consenti, nous avons dit *oui*, ou nous avons dit *non*: ensuite à mesure que nous avons réfléchi sur nos propres sentimens intérieurs, & que nous les avons réduits à certaines classes, nous avons apelé *afirmation* cette manière uniforme dont notre esprit est afecté quand il aquiesce, quand il consent; & nous avons apelé *négation* la manière dont notre esprit est afecté quand il sent qu'il refuse de consentir à quelque jugement.

Les termes abstraits, qui sont en très-grand nombre, ne marquent donc que des afections de l'entendement; ce sont des opérations naturèles de l'esprit, par lesquelles nous nous formons autant de classes diférentes des diverses sortes d'impressions particulières, dont nous somes afectés par l'usage de la vie. Tel est l'home. Les noms de ces classes diférentes ne désignent point

de ces êtres réels qui subsistent hors de nous: les objets blancs sont des êtres réels ; mais la blancheur n'est qu'une idée abstraite : les expressions métaphoriques sont tous les jours en usage dans le langage des homes, mais la métaphore n'est que dans l'esprit des Grammairiens & des Rhéteurs.

Les idées abstraites que nous aquérons par l'usage de la vie, sont en nous autant d'idées exemplaires qui nous servent ensuite de règle & de modèle pour juger si un objet a ou n'a pas telle ou telle propriété, c'est-à-dire, s'il fait ou s'il ne fait pas en nous une impression semblable à celle que d'autres objets nous ont causée, & dont ils nous ont laissé l'idée ou afection habituèle. Nous réduisons chaque sorte d'impression que nous recevons, à la classe à laquelle il nous paroît qu'elle se raporte ; nous raportons toujours les nouvèles impressions aux anciènes ; & si nous ne trouvons pas qu'elles puissent s'y raporter, nous en fesons une classe nouvèle ou une classe à part, & c'est de là que viènent tous les noms apellatifs, qui marquent des genres ou des espèces particulières, ce sont autant de termes abstraits quand on n'en fait pas l'aplication

à quelque individu particulier ; ainsi quand on considère en général le cercle, une ville, *cercle* & *ville* sont des termes abstraits ; mais s'il s'agit d'un tel cercle, ou d'une telle ville en particulier, le terme n'est plus abstrait.

Ce que nous venons de dire, que nous aquérons ces idées exemplaires par l'usage de la vie, fait bien voir qu'il ne faut point élever les jeunes gens dans des solitudes, & qu'on doit ne leur montrer que du bon & du beau autant qu'il est possible. C'est un avantage que les enfans des grands ont au-dessus des enfans des autres homes ; ils voient un plus grand nombre d'objets, & il y a plus de choix dans ce qu'on leur montre ; ainsi ils ont plus d'idées exemplaires, & c'est de ces idées que se forme le goût. Un jeune home qui n'auroit vu que d'excélens tableaux, n'admireroit guère les médiocres.

En termes d'arithmétique, quand on dit *trois louis*, *dix homes*, en un mot, quand on aplique le nombre à quelque sujet particulier, ce nombre est apelé *concret*, au lieu que si l'on dit *deux & deux font quatre*, ce sont-là des nombres abs-

traits, qui ne ſont unis à aucun ſujet particulier. On conſidère alors par abſtraction le nombre en lui-même, ou plutôt l'idée de nombre que nous avons aquiſe par l'uſage de la vie.

Tous les objets qui nous environent & dont nous recevons des impreſſions, ſont autant d'êtres particuliers que les Philoſophes apèlent des individus. Parmi cette multitude innombrable d'individus, les uns ſont ſemblables aux autres en certains points : de là les idées abſtraites de genre & d'eſpèce.

Remarquez qu'un individu eſt un être réel que vous ne ſauriez diviſer en un autre lui-même : Platon ne peut être que Platon. Un diamant de mille écus peut être diviſé en pluſieurs autres diamans, mais il ne ſera plus le diamant de mille écus : cette table, ſi vous la diviſez, ne ſera plus cette table ; de là l'idée d'unité, c'eſt-à-dire, l'afection de l'eſprit qui conçoit l'individu dans un ſens abſtrait.

Obſervez encore qu'il n'eſt pas néceſſaire que j'aie vu tous les objets blancs pour me former l'idée abſtraite de blancheur ; un ſeul objet blanc pouroit me faire naître cette idée, & dans la ſuite je

n'apèlerois blanc que ce qui y seroit conforme, come le peuple n'atribue les propriétés du soleil qu'à l'astre qui fait le jour. Ainsi il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les cercles possibles, pour vérifier si dans tout cercle les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales, un objet qui n'a pas cette propriété, n'est point un cercle, parce qu'il n'est pas conforme à l'idée exemplaire que j'ai aquise du cercle, par l'usage de la vie, & par les réflexions que cet usage a fait naître dans mon esprit.

La Fortune, le Hazard & la Destinée, que l'on personifie si souvent dans le langage ordinaire, ne sont que des termes abstraits. Cette multitude d'évènemens, qui nous arivent tous les jours, sans que la cause particulière qui les produit nous soit conue, a afecté notre esprit de manière, qu'elle a excité en nous l'idée indéterminée d'une cause inconue que le vulgaire a apelée *Fortune*, *Hazard*, ou *Destinée* : ce sont des idées d'imitation formées à l'exemple des idées que nous avons des causes rééles.

Les impressions que nous recevons des objets, & les réflexions que nous fesons

ſur ces impreſſions par l'uſage de la vie & par la méditation, ſont la ſource de toutes nos idées, c'eſt-à-dire, de toutes les afections de notre eſprit quand il conçoit quelque choſe, de quelque manière qu'il la conçoive : c'eſt ainſi que l'idée de Dieu nous vient par les créatures qui nous anoncent ſon exiſtance & ſes perfections : * *Cœli enarrant glóriam Dei.* ** *Invíſibília enim ipsíus per ea quæ facta ſunt intelléćta conſpiciúntur, ſempitérna quoque ejus virtus & divínitas.* Une montre nous dit qu'il y a un ouvrier qui l'a faite, l'idée qu'elle fait naître en moi de cet ouvrier, quelque indéterminée qu'elle ſoit, n'eſt point l'idée d'un être abſtrait, elle eſt l'idée d'un être réel qui doit avoir de l'intelligence & de l'adreſſe : ainſi l'Univers nous aprend qu'il y a un Créateur qui l'a tiré du néant, qui le conſerve, qu'il doit avoir des perfections infinies, & qu'il exige de nous de la reconoiſſance & des adorations.

* Pſal. 18. v. 1.
** Ad Rom. 1. v. 20.

Les abſtractions ſont une faculté particulière de notre eſprit, qui doit nous faire reconoître combien nous ſomes élevés au-deſſus des êtres purement corporels.

Dans le langage ordinaire, on parle

des abstractions de l'esprit come on parle des réalités, les termes abstraits n'ont même été inventés qu'à l'imitation des mots qui expriment des êtres physiques. C'est peut-être ce qui a doné lieu à un grand nombre d'erreurs où les homes sont tombés, faute d'avoir reconu que les mots dont ils se servoient en ces ocasions, n'étoient que les signes des afections de leur esprit, en un mot, de leurs abstractions, & non l'expression d'objets réels; de là l'ordre idéal confondu avec l'ordre physique; de là enfin l'erreur * de ceux qui croient savoir ce qu'ils ignorent, & qui parlent de leurs imaginations métaphysiques avec la même assurance que les autres homes parlent des objets réels.

* Absit error opinántium se scire quod nésciunt. *Aug.* in Enchirid. ad Laur. de Fide, Spe, & Char. cap. 59. T. VI. p. 218. Paris, 1685.

Les abstractions sont un pays où il y a encore bien des découvertes à faire, & dans lequel on feroit quelques progrès, si l'on ne prenoit pas pour lumière ce qui n'est qu'une séduction délicate de l'imagination, & si l'on pouvoit se rapeler, sans prévention, la manière dont nous avons aquis nos idées & nos conoissances dans les premières années de notre vie; mais cela n'est pas maintenant de mon sujet.

Réflexions ſur les abſtractions, par raport à la manière d'enſeigner.

Come c'eſt aux Maîtres que j'adreſſe cet ouvrage, je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions par raport à la manière d'enſeigner. Le grand art de la Didactique, * c'eſt de ſavoir profiter des conoiſſances qui ſont déjà dans l'eſprit de ceux qu'on veut inſtruire, pour les mener à celles qu'ils n'ont point; c'eſt ce qu'on apèle aler du conu à l'inconu. Tout le monde convient du principe, mais dans la pratique on s'en écarte, ou faute d'atention, ou parce qu'on ſupoſe dans les jeunes gens des conoiſſances qu'ils n'ont point encore aquiſes. Un métaphyſicien qui a médité ſur l'infini, ſur l'être en général, &c. perſuadé que ce ſont là autant d'idées innées, parce qu'elles ſont faciles à aquérir, & qu'elles lui ſont familières, ne doute point que ces conoiſſances ne ſoient auſſi familières au jeune homo qu'il inſtruit, qu'elles le ſont à lui-même; ſur ce fondement, il parle toujours; on ne l'entend point, il s'en étone; il élève

* La Didactique, c'eſt l'art d'enſeigner. Διδακτικὸς, aptus ad docéndum. Διδάσκω, dócco.

la voix, il s'épuiſe, & on l'entend encore moins. Que ne ſe rapèle-t-il les premières années de ſon enfance ? Avoit-il à cet âge des conoiſſances auxquelles il n'a penſé que dans la ſuite, par le ſecours des réflexions, & après que ſon cerveau a eu aquis un certain degré de conſiſtance ? En un mot, conoiſſoit-il alors ce qu'il ne conoiſſoit pas encore, & ce qui lui a paru nouveau dans la ſuite, quelque facilité qu'il ait eue à le concevoir ?

Nous avons beſoin d'impreſſions particulières, & pour ainſi dire, préliminaires, pour nous élever enſuite par le ſecours de l'expérience & des réflexions, juſqu'à la ſublimité des idées abſtraites : parmi celles ci, les unes ſont plus faciles à aquérir que les autres, l'uſage de la vie nous mène à quelques-unes preſque ſans réflexion, & quand nous venons enſuite à nous apercevoir que nous les avons aquiſes, nous les regardons come nées avec nous.

Ainſi il me paroît qu'après qu'on a aquis un grand nombre de conoiſſances particulières dans quelque art ou dans quelque ſcience que ce ſoit, on ne ſauroit rien faire de plus utile pour ſoi-même,

que de ſe former des principes d'après ces conoiſſances particulières, & de mettre par cette voie, de la nèteté, de l'ordre, & de l'arangement dans ſes penſées.

Mais quand il s'agit d'inſtruire les autres, il faut imiter la Nature; elle ne comence point par les principes & par les idées abſtraites: ce ſeroit comencer par l'inconu; elle ne nous done point l'idée d'*animal* avant que de nous montrer des oiſeaux, des chiens, des chevaux, &c. Il faut des principes: oui ſans doute; mais il en faut en tems & lieu. Si par principes vous entendez des règles, des maximes, des notions générales, des idées abſtraites qui renferment des conoiſſances particulières, alors je dis qu'il ne faut point comencer par de tels principes.

Que ſi par principes vous entendez des notions comunes, des pratiques faciles, des opérations aiſées qui ne ſupoſent dans votre élève d'autre pouvoir ni d'autres conoiſſances que celles que vous ſavez bien qu'il a déjà; alors, je conviens qu'il faut des principes, & ces principes ne ſont autre choſe que les idées particulières qu'il faut leur doner, avant que de paſſer aux règles & aux idées abſtraites.

Les règles n'aprènent qu'à ceux qui savent déjà, parce que les règles ne sont que des observations sur l'usage: ainsi comencez par faire lire les exemples des figures avant que d'en doner la définition.

Il n'y a rien de si naturel que la Logique & les principes sur lesquels elle est fondée ; cependant les jeunes Logiciens se trouvent come dans un monde nouveau dans les premiers tems qu'ils étudient la Logique, lorsqu'ils ont des maîtres qui comencent par leur doner en abregé le plan général de toute la Philosophie; qui parlent de *science*, de *perception*, d'*idée*, de *jugement*, de *fin*, de *cause*, de *catégorie*, d'*universaux*, de *degrés métaphysiques*, &c. come si c'étoient là autant d'êtres réels, & non de pures abstractions de l'esprit. Je suis persuadé que c'est se conduire avec beaucoup plus de méthode, de comencer par mètre, pour ainsi dire, devant les yeux quelques-unes des pensées particulières, qui ont doné lieu de former chacune de ces idées abstraites.

J'espère traiter quelque jour cet article plus en détail, & faire voir que la méthode analytique est la vraie méthode d'enseigner, & que celle qu'on apèle syn-

thétique ou de doctrine, qui comence par les principes, n'eſt bone que pour mètre de l'ordre dans ce qu'on ſait déjà, ou dans quelques autres ocaſions qui ne ſont pas maintenant de mon ſujet.

XII.

DERNIERE OBSERVATION.

S'il y a des mots Synonymes.

NOus avons vu qu'un même mot peut avoir par figure d'autres ſignifications que celle qu'il a dans le ſens propre & primitif: *voiles* peut ſignifier *vaiſſeaux*. Ne ſuit-il pas de là qu'il y a des mots ſynonymes, & que *voiles* eſt ſynonyme à *vaiſſeaux*?

Monſieur l'Abbé Girard a déjà examiné cette queſtion, dans le diſcours préliminaire qu'il a mis à la tête de ſon Traité *de la juſteſſe de la langue françoiſe*. Je ne ferai guère ici qu'un extrait de ſes raiſons, & je prendrai même la liberté de me ſervir ſouvent de ſes termes, me contentant de tirer mes exemples de la langue latine. Le Lecteur trouvera dans le

A Paris, chez d'Houry, 1718.

livre de M. l'Abbé Girard de quoi se satisfaire pleinement sur ce qui regarde le françois.

» On entend comunément par *synonymes* » les mots qui ne diférant que par l'articulation de la voix, sont semblables » par l'idée qu'ils expriment. Mais y a-t-il » de ces sortes de mots? Il faut distinguer:

Id. p. 26. & 27. » Si vous prenez le terme de *synonyme* » dans un sens étendu pour une simple » ressemblance de signification, il y a des » termes synonymes, c'est-à-dire, qu'il y » a des mots qui expriment une même » idée principale: « *ferre*, *bajuláre*, *portáre*, *tóllere*, *sustinére*, *gérere*, *gestáre*, seront en ce sens autant de synonymes.

p. 28. Mais si par *synonymes*, vous entendez des mots qui ont » une ressemblance de signification si entière & si parfaite, que le » sens pris dans toute sa force & dans toutes ses circonstances soit toujours & absolument le même, ensorte qu'un des » synonymes ne signifie ni plus ni moins » que l'autre; qu'on puisse les employer » indiféramment dans toutes les ocasions, » & qu'il n'y ait pas plus de choix à faire » entre eux pour la signification & pour » l'énergie, qu'entre les goutes d'eau d'une

» même ſource pour le goût & pour la » qualité : dans ce ſecond ſens, il n'y a » point de mots ſynonymes en aucune » langue. « Ainſi *férre*, *bajuláre*, *portáre*, *tóllere*, *ſuſtinére*, *gérere*, *geſtáre*, auront chacun leur deſtination particulière : en éfet,

Ferre, ſignifie porter, c'eſt l'idée principale.

Bajuláre, c'eſt porter ſur les épaules ou ſur le cou.

Portáre ſe dit proprement lorſqu'on fait porter quelque choſe ſur des bêtes de ſome, ſur des charètes ou par des crocheteurs. *Portári dícimus ea quæ quis juménto ſecum ducit.* Voyez le titre XVI. du cinquantième livre du Digeſte *de verbórum ſignificatióne.*

Tóllere, c'eſt lever en haut ; d'où vient le ſubſtantif *tolléno*, *ónis*, c'eſt une machine à tirer de l'eau d'un puits. Tite-Live, l. XXXVIII. n. 5. Feſtus, v. Tolléno.

Suſtinére, c'eſt ſoutenir, porter pour empêcher de tomber.

Gérere, c'eſt porter ſur ſoi : *Gáleam gérere in cápite.* Corn. Nep. 14. 3.

Geſtáre vient de *gérere*, c'eſt faire parade de ce qu'on porte.

Malgré ces diférences, il arive ſouvent

que dans la pratique on emploie ces mots l'un pour l'autre par figure, en conservant toujours l'idée principale, & en ayant égard à l'usage de la langue; mais ce qui fait voir qu'à parler exactement, ces mots ne sont pas synonymes, c'est qu'il n'est pas toujours permis de mètre indiféramment l'un pour l'autre. Ainsi quoiqu'on dise *morem gérere*, on ne diroit pas *morem ferre* ou *morem portáre*, &c. Les Latins sentoient mieux que nous ces diférences délicates, dans le tems même qu'ils ne pouvoient les exprimer, *nihil inter factum & gestum interest, licet videátur quædam subtílis differéntia*, dit un ancien Jurisconsulte. D'autres ont remarqué que *acta própriè ad togam spectant, gesta ad milítiam.* Varron dit que c'est une erreur de confondre *ágere*, *fácere* & *gérere*, & qu'ils ont chacun leur destination particulière. *

L. licet. 58. Digest. de verbórum significatióne.

Nous avons quelques recueils des anciens Grammairiens, sur la propriété des mots

* Propter similitúdinem agéndi, & faciéndi, & geréndi; quidam error his qui putant esse unum: potest enim quis áliquid fácere & non ágere: ut poëta *facit* fábulam & non *agit*; contra actor *agit* & non *facit*, & sic à poëta fábula *fit* & non *ágitur*, ab actóre *ágitur* & non *fit*: contra Imperátor qui dícitur res gérere, in eo neque *agit*, neque *facit*, sed *gerit*, id est sústinet: translatum ab his qui ónera gerunt quòd sústinent. *Varr.* de ling. lat. l. v. sub finem.

mots latins : tels sont Festus *de verbórum significatióne ;* Nonius Marcellus *de váriâ significatióne sermónum.* Voyez *Grammátici véteres.*

On peut encore consulter un autre recueil qui a pour titre : *Autóres linguæ latínæ.* De plus, nous avons un grand nombre d'observations répandues dans Varron *de linguâ latínâ*, dans les Comentaires de Donat & de Servius : elles font voir les diférences qu'il y a entre plusieurs mots que l'on prend comunément pour synonymes. Quelques auteurs modernes ont fait des réflexions sur le même sujet, tels sont le P. Vavasseur, Jésuite, dans ses remarques sur la langue latine, Scioppius, Henri Étiène, *de latinitáte falsò suspéctâ*, & plusieurs autres.

On tire aussi la même conséquence de plusieurs passages des meilleurs auteurs ; voici deux exemples tirés de Cicéron, qui font voir la diférence qu'il y a entre *amáre* & *dilígere.*

Quis erat qui putáret ad eum amórem quem erga te habébam, posse áliquid accédere ? Tantum accéssit, ut mihi nunc dénique amáre vídear, ántea dilexísse. » Qui l'auroit pu croi- » re, dit Cicéron, que l'afection que j'a- Cicer. Ep. ad Fam. l. 9. Ep. 14.

» vois pour vous eût pu recevoir quelque » degré de plus : cependant elle est si fort » augmentée, que je sens bien qu'à la vé» rité vous m'étiez cher autrefois, mais » qu'aujourd'hui je vous aime tendrement.

Et au livre 13. Ep. 47. *Quid ego tibi comméndem eum quem tu ipse díligis; sed tamen, ut scires eum non à me díligi solum, verum étiam amári, ob eam rem tibi hæc scribo.* » Vous l'aimez, mais je l'aime encore da» vantage; & c'est pour cela que je vous » le recomande. «

Voilà une diférence bien marquée entre *amáre* & *dilígere*; Cicéron observe ailleurs qu'il y a de la diférence entre *dolére* & *laboráre*, lors même que ce dernier mot est pris dans le sens du premier : *Interest áliquid ínter labórem & dolórem; sunt finítima omníno, sed tamen differt áliquid : labor est fúnctio quædam vel ánimi vel córporis, gravióris óperis vel múneris; dolor autem motus asper in córpore.. áliud inquam est dolére, áliud laboráre. Cum várices secabántur Cn. Mário, dolébat; cum æstu magno ducébat agmen, laborábat.*

Tuscul. l. 2. n. 15.

Les savans ont observé de pareilles diférences entre plusieurs autres mots, que les jeunes gens & ceux qui manquent de

goût & de réflexion regardent come autant de synonymes. Ce qui fait voir qu'il n'est peut-être pas aussi utile qu'on le pense de faire le thème en deux façons.

M. de la Bruyère remarque » qu'*entre* » *toutes les diférentes expressions qui peuvent* » *rendre une seule de nos pensées, il n'y en a* » *qu'une qui soit la bone : que tout ce qui ne* » *l'est point est foible, & ne satisfait pas un* » *home d'esprit.* « Ainsi ceux qui se sont doné la peine de traduire les auteurs latins en un autre latin, en afectant d'éviter les termes dont ces auteurs se sont servis, auroient pu s'épargner un travail qui gâte plus le goût qu'il n'aporte de lumière. L'une & l'autre pratique est une fécondité stérile qui empêche de sentir la propriété des termes, leur énergie, & la finesse de la langue, come je l'ai remarqué ailleurs. Caract. des Ouv. de l'esprit.

Lucus veut dire un bois consacré à quelque divinité; *Sylva*, un bois en général: Virgile ne manque pas à cette distinction; mais le Traducteur latin est obligé de s'écarter de l'exactitude de son original.

Ne quis sit lucus quo se plus jactet Apóllo. Virg. Ecl. 6. v. 73.

Ainsi parle Virgile. Voici coment on le traduit, *Ut nulla sit sylva, quâ magis Apóllo gloriétur.*

Nex, *necis*, vient de *necáre*, & ſe dit d'une mort violente ; au lieu que *mors* ſignifie ſimplement la mort, la ceſſation de la vie. Virgile dit parlant d'Hercule :

Æn. 8. v. 202. . . . . Nece Geryonis ſpoliiſque ſuperbus ;

Mais ſon traducteur eſt obligé de dire *morte Geryonis*.

Je pourois raporter un grand nombre d'exemples pareils : je me contenterai d'obſerver que plus on fera de progrès, plus on reconoîtra cet uſage propre des termes, & par conſéquent l'utilité de ces verſions qui ne ſont ni latines ni françoiſes. Ce n'eſt que pour inſpirer le goût de cette propriété des mots, que je fais ici cette remarque.

Voici les principales raiſons pour leſquelles il n'y a point de ſynonymes parfaits.

1. S'il y avoit des ſynonymes parfaits, il y auroit deux langues dans une même langue. Quand on a trouvé le ſigne exact d'une idée, on n'en cherche pas un autre. Les mots anciens, & les mots nouveaux d'une langue ſont ſynonymes : *maints* eſt ſynonyme de *pluſieurs* ; mais le premier n'eſt plus en uſage : c'eſt la grande reſſemblance de ſignification qui eſt cauſe que

l'uſage n'a conſervé que l'un de ces termes, & qu'il a rejeté l'autre come inutile. L'uſage, ce tyran des langues, y opère ſouvent des merveilles que l'autorité de tous les ſouverains ne pouroit jamais y opérer.

2. Il eſt fort inutile d'avoir pluſieurs mots pour une ſeule idée ; mais il eſt très-avantageux d'avoir des mots particuliers pour toutes les idées qui ont quelque raport entre elles.

3. On doit juger de la richeſſe d'une langue par le nombre des penſées qu'elle peut exprimer, & non par le nombre des articulations de la voix. Une langue ſera véritablement riche, ſi elle a des termes pour diſtinguer, non-ſeulement les idées principales, mais encore leurs diférences, leurs délicateſſes, le plus & le moins d'énergie, d'étendue, de préciſion, de ſimplicité, & de compoſition.

4. Il y a des ocaſions où il eſt indiférent de ſe ſervir d'un de ces mots qu'on apèle ſynonymes, plutôt que d'un autre ; mais auſſi il y a des ocaſions où il eſt beaucoup mieux de faire un choix : il y a donc de la diférence entre ces mots ; ils ne ſont donc pas exactement ſynonymes.

Lorſqu'il ne s'agit que de faire entendre l'idée comune, ſans y joindre ou ſans en exclure les idées acceſſoires, on peut employer indiſtinctement l'un ou l'autre de ces mots, puiſqu'ils ſont tous deux propres à exprimer ce qu'on veut faire entendre : mais cela n'empêche pas que chacun d'eux n'ait une force particulière qui le diſtingue de l'autre ; & à laquelle il faut avoir égard ſelon le plus ou le moins de préciſion que demande ce que l'on veut exprimer.

Ce choix eſt un éfet de la fineſſe de l'eſprit, & ſupoſe une grande conoiſſance de la langue.

FIN.



TABLE

PREMIERE PARTIE.

Des Tropes en général.

ART. I. *IDée générale des figures.* pag. 1.
ART. II. *Division des figures.* 12.
ART. III. *Division des figures de mots.* 13.
ART. IV. *Définition des Tropes.* 15.
ART. V. *Le Traité des Tropes est du ressort de la Grammaire ; on doit conoître les tropes pour bien entendre les auteurs & pour avoir des conoissances exactes dans l'art de parler & d'écrire.* 19.
Réponse à une objection. 20.
ART. VII. *Sens propre, Sens figuré.* 22.
ART. VII. *Réflexions générales sur le sens figuré.* 26.
I. *Origine du sens figuré.* ibid.
II. *Usages ou éfets des tropes.* 27.
III. *Ce qu'on doit observer, & ce qu'on doit éviter dans l'usage des tropes, & pourquoi ils plaisent.* 34.
IV. *Suite des réflexions générales sur le sens figuré.* 37.
V. *Observations sur les Dictionaires latins-françois.* 39.

SECONDE PARTIE.

Des Tropes en particulier.

I. *La Catachrèse, abus, extension ou imitation.* page 46.
II. *La Métonymie.* 67.
III. *La Métalepse.* 90.
IV. *La Synecdoque.* 97.
V. *L'Antonomase.* 113.
VI. *La Comunication dans les paroles.* 123.
VII. *La Litotès.* 124.
VIII. *L'Hyperbole.* 126.
IX. *L'Hypotypose.* 129.
X. *La Métaphore.* 132.
Remarques sur le mauvais usage des métaphores. 146.
XI. *La Syllepse Oratoire.* 151.
XII. *L'Allégorie.* 153.
XIII. *L'Allusion.* 162.
XIV. *L'Ironie.* 171.
XV. *L'Euphemisme.* 173.
XVI. *L'Antiphrase.* 185.
XVII. *La Périphrase.* 189.
XVIII. *L'Hypallage.* 197.
XIX. *L'Onomatopée.* 208.
XX. *Qu'un même mot peut être doublement figuré.* 211.

XXI. *De la ſubordination des tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, & de leurs caractères particuliers.* 213.

XXII. I. *Des tropes dont on n'a point parlé.* II. *Variété dans la dénomination des tropes.* 218.

XXIII. *Que l'uſage & l'abus des tropes ſont de tous les tems & de toutes les langues.* 222

TROISIEME PARTIE.

DEs autres ſens dans leſquels un même mot peut être employé dans le diſcours. page 226.

I. *Subſtantifs pris adjectivement, adjectifs pris ſubſtantivement, ſubſtantifs & adjectifs pris adverbialement.* 227.

II. *Sens déterminé, ſens indéterminé.* 233.

III. *Sens actif, ſens paſſif, ſens neutre.* 234.

IV. *Sens abſolu, ſens relatif.* 240.

V. *Sens collectif, ſens diſtributif.* 241.

VI. *Sens équivoque, ſens louche.* 242.

VII. *Des jeux de mots & de la Paronomaſe.* 247.

VIII. *Sens compoſé, Sens diviſé.* 249.

TABLE.

IX. *Sens litéral, sens spirituel.* 251.
Division du sens litéral. 252.
Division du sens spirituel. 259.
Sens moral. 260.
Sens allégorique. 261.
Sens anagogique. 264.
X. *Du sens adapté, ou que l'on done par allusion.* 266.
Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens. 267.
Suite du sens adapté. De la Parodie & des Centons. 273.
XI. *Du Sens abstrait, sens concret.* 281.
Des Termes abstraits. 284.
Réflexions sur les abstractions par raport à la manière d'enseigner. 297.
XII. *Dernière observation. S'il y a des mots synonymes.* 301.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Livre intitulé : *Des Tropes, ou des différens sens dans lesquels on peut prendre un même mot*, &c. lequel m'a paru exact & instructif. A Paris, ce 24. Décembre 1750.

P. GERMAIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT, Notre bien amé le Sieur DU MARSAIS, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public les Œuvres de sa composition, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privileges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer sesdites Œuvres autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter partout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdites Œuvres, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront de lui; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun

des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au lomg sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression desdits Œuvres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes. Que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. Qu'avant de les exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression desdites Œuvres, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur DE LA MOIGNON. Qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur DE LA MOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chancelier Garde des Sceaux de France le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos ordres : le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles ou empêchemens : Voulons que la copie

des Présentes, qui sera imprimée tout au long au comencement ou à la fin desdits ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi y soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-deuxiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens cinquante-quatre, & de notre regne le trente-neuvième. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, PERRIN.

Extrait du Registre XIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Librairas & Imprimeurs de Paris, N°. 327. *fol.* 259. *registré le neuf Avril* 1754. *que je certifie véritable. A Paris le* 28. *Septembre* 1756.

P. G. LE MERCIER, Syndic.





